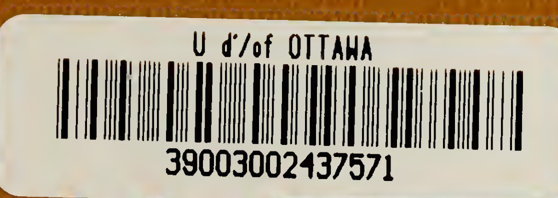

U d'/of OTTAWA
39003002437571

ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

TOME TROISIÈME

Imprimerie Eugene Heutte, à Saint-Germain.

ŒUVRES

DE

JULES LACROIX

THÉATRE

MACBETH — LE ROI LEAR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, PLACE DE L'OPÉRA

1874





A

JULES JANIN

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam tibi. . . . .

HORAT.

Ces deux vers trempés de larmes, ne dirait-on pas que c'est pour vous, hélas! et pour vos amis que votre poëte Horace les a laissés tomber de son cœur plein de sanglots, lorsque, pleurant avec Virgile Quintilius Varus, l'homme de génie, l'homme de bien, le cœur sincère et fidèle, il s'écriait : « Honneur, Bonne foi, sœur de la Justice, — Vérité sans voile, quand trouverez-vous son pareil ? »

Ces vers que j'inscris en tête de ce volume sous votre nom glorieux, on pourrait aussi les graver sur votre tombe!

Et n'est-ce pas encore pour vous, son futur interprète, son fidèle ami jusqu'au suprême instant, que le poëte de Tibur semble avoir modulé ce vers gémissant, ineffable, que rien ne peut rendre et que vous aimiez à redire?

« Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor. . . . . »

« Il faut partir, il faut quitter la terre, et la maison charmante, et l'épouse qu'on aime!... »

— Il faut quitter la terre, c'est peu de chose; et la petite maison riante et studieuse, toute pleine de livres, et le petit jardin plein d'ombre et de soleil, plein de fleurs et d'oiseaux, c'est peu de chose encore, — mais la douce compagne... !

Voilà ce que vous disiez parfois, — je m'en souviens, — les yeux tournés vers Celle qui maintenant vous cherche dans la maison charmante, et pleure...

Ami, ce livre dont j'imprime aujourd'hui la dernière page, qui est celle-ci, j'en commençais à peine les premières, et j'espérais, folle espérance, avoir encore le temps de vous l'offrir, quand la Mort, qui reculait toujours devant ce calme et bienveillant regard, devant ce rire éclatant et jeune, est venue brusquement vous prendre. Je le voyais déjà, ce petit livre, dans sa reliure fauve aux tranches d'or, sous la vitre de votre chère bibliothèque, — et c'était bien sa place... car ces drames épars qu'aujourd'hui je rassemble à la hâte pour n'être pas moi-même surpris comme vous, — depuis vingt-cinq ans, depuis ma première tentative au théâtre, vous les avez tous vus naître sur la scène, vous les avez tous encouragés, soutenus, applaudis.

Moi qui ne vous ai jamais rien demandé, jamais, vous m'avez tout donné!

Vous n'êtes pas de ceux qu'on oublie.

JULES LACROIX.

Ce 25 octobre 1874.





IL Y A TRENTE-CINQ ANS

Grande mortalis ævi spatium.
TACIT.

Je terminais à peine mes études, la tête et le cœur pleins d'Horace et de Virgile, passionné déjà pour cette grande poésie d'Athènes et de Rome que j'ai toujours aimée, que j'aimerai toujours plus que toutes les autres; je traduisais en vers (vers pour vers) les satires de Perse, ce petit livre éclatant parfois dans ses ténèbres, quand, presque au sortir du collége, je me vis tout à coup transporté dans ce nouveau monde orageux de l'école romantique, dans cette fournaise ardente où bouillonnaient toutes les ferveurs, tous les enthousiasmes, toutes les colères, toutes les

jeunes aspirations d'une époque tumultueuse, toutes les idées de rénovation littéraire qui tourmentaient le maître et les disciples.

On s'occupait alors beaucoup du théâtre étranger, de Shakspeare surtout. Je ne l'avais jamais lu ; je croyais le connaître en contemplant ses chefs-d'œuvre à travers les pâles copies de Ducis. Un jour, en furetant dans une bibliothèque de famille, un volume de Shakspeare me tomba sous la main. Je l'ouvris au hasard : c'était la tragédie d'*Hamlet,* traduite par Le Tourneur. Je lus, je dévorai la pièce d'un bout à l'autre... Je n'oublierai jamais quelle fut ma surprise, mon enthousiasme. Un vaste horizon nouveau s'ouvrait devant mes yeux : ce fut comme une révélation. A dater de ce jour, Shakspeare devint ma lecture assidue ; Virgile et Horace n'en souffrirent pas le moins du monde, mais Perse fut négligé quelque-peu.

C'est vers cette époque de fermentation littéraire que les acteurs anglais vinrent à Paris jouer les principaux drames de Shakspeare. Je ne manquai pas une représentation, et mon culte pour le divin poëte avait passé brusquement à l'idolâtrie. Les imitations du bon Ducis, malgré les beaux

vers qui brillent çà et là,. me paraissaient bien fades, bien chétives, bien incomplètes, et je me disais que ce grand théâtre de l'Eschyle moderne était à refaire.

Oh! pensais-je dans mon rêve de jeune enthousiaste, quelle gloire, quel triomphe pour celui qui transporterait sur la scène française, tout vivants, ces types immortels d'un génie créateur : *Othello, Macbeth, Hamlet*, *le Roi Lear!*

Cette idée ambitieuse, chaque jour plus dominatrice, ce violent désir s'empara de moi tout entier. Presque ausitôt, je me lançai à corps perdu dans le torrent de Shakspeare, au risque de m'y engloutir, et je me plongeai dans les profondeurs de cette œuvre surhumaine, *Hamlet*.

Ce drame gigantesque, avec ses vingt changements de scènes qui sont des actes, avec ses quatre mille vers, je le traduisis tout d'une haleine. Il est dans mon portefeuille ; mais je ne le ferai jamais représenter. Un autre a pris sa place au théâtre et doit y rester sans rival : c'est la belle et vigoureuse imitation d'Alexandre Dumas et de Paul Meurice.

Vers ce temps à peu près, fut donné aux Français l'*Othello* d'Alfred de Vigny, un chef-d'œuvre!

Oh ! quelle magnifique soirée ! Moins triomphante, mais presque aussi glorieuse que celles d'*Henri III* et d'*Hernani*. J'étais, soldat obscur et perdu dans les rangs, à ce triple combat, dans cette grande mêlée, toute pleine d'émouvantes péripéties. J'étais encore, et c'est un de mes plus chers souvenirs de jeunesse, à cette fameuse lecture de *Marion de Lorme*, chez Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, tandis que les petits enfants du grand poëte jouaient dans le jardin au soleil et babillaient sous les fenêtres. Ils étaient là aussi tous ces vaillants lutteurs, ces hommes plus ou moins célèbres, mais tous ardents et convaincus : Charles Nodier, de Vigny, les deux frères Deschamps (Émile et Antony), Sainte-Beuve, Alex. Dumas, Th. Gautier, Méry, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Louis Boulanger, Jean Duseigneur, Auguste Fontaney, Cordellier-Delanoue, Pétrus Borel... et combien j'en oublie ! tous morts, tous disparus !... Quelques autres encore, de rares survivants ; mon frère Paul, un tout jeune homme, déjà presque légendaire sous les quatre-vingts ans du bibliophile Jacob, — et ce bon, cet excellent Paul Foucher, si doux, si bienveillant, mais alors un des plus fougueux, un des plus terribles athlètes

de 1830. Il était là aussi, pourrais-je l'oublier avec ses cheveux noirs, aujourd'hui si blancs, si vénérables, l'ami, le compagnon de voyage, le collaborateur de Nodier, notre cher baron Taylor, cet esprit jeune et vaillant, sans préjugés, dévoué à l'art, aux poëtes ; lui qui, malgré d'implacables résistances, à travers les haines, les colères, les imprécations furibondes, ouvrit toutes grandes les portes du Théâtre-Français aux nobles tentatives, au chef-d'œuvre insulté. . . .
. . . .

Je franchis un grand intervalle, environ huit ou dix ans, qui, pour moi pleins de mécomptes et de labeurs ingrats, ne m'ont laissé que d'amers souvenirs. Cependant, ignoré, loin du monde, vivant dans une retraite laborieuse, je poursuivais ma tâche en silence, je traduisais Shakspeare. Au moment de publier *Macbeth*, après une longue et sérieuse conversation avec Philarète Chasles, un doute me prit, une hésitation. J'écrivis à l'illustre ami, que je ne voyais plus qu'à de rares intervalles, honteux et embarrassé d'être si peu de chose, de n'avoir pas encore justifié par mon travail la bonne opinion qu'il me semblait avoir de moi. Voici ma lettre :

Cher ami, cher maître,

C'est un conseil que je vous demande, un conseil qui va me tirer d'une pénible incertitude. J'ai entrepris une œuvre bien colossale, que je ne finirai sans doute qu'avec des cheveux blancs, si Dieu me prête vie, mais que je poursuivrai courageusement et sans interruption, dussé-je mourir à la peine. Je veux faire pour Shakspeare ce que je ferais pour vous, ô maître, si j'étais Anglais : je veux traduire en vers tout Shakspeare.

J'ai déjà traduit *Hamlet, Macbeth,* une grande partie du *Roi Lear* et de *Richard III,* deux actes de *Jules César*. Mais dites-moi, je vous en prie : dois-je mélanger comme dans Shakspeare les vers et la prose; dois-je traduire en vers ce qui est en vers dans le texte, en prose ce qui est en prose? Ou bien faut-il que j'enferme tout dans l'alexandrin? Je penche, moi, pour ce dernier système, mais *quel est votre avis?*

Ne serait-ce pas une disparate bien choquante pour nous autres Français, que ce bariolage de rimes et de prose, souvent dans la même scène, dans le même dialogue?

En anglais, cette bigarrure est moins étrange et la prose ne tranche pas si crûment sur des vers sans rimes.

Certes, je serais matériellement plus exact en traduisant le vers par le vers, la prose par la prose, comme hier encore me le conseillait un esprit des plus distingués, un des hommes qui ont le plus sérieusement étudié Shakspeare, M. Philarète Chasles; mais cette exactitude

matérielle et brutale ne ressemblerait-elle pas à ces lourdes versions mot à mot qui défigurent un poëte et ne valent guère mieux que des contre-sens?

Pensez-vous que Shakspeare, en amalgamant dans une même scène la prose, les vers blancs, les vers rimés, suivait un système dramatique bien arrêté? N'était-ce point plutôt pour gagner du temps, comme parfois Molière dans quelques ouvrages de peu d'importance commandés par Louis XIV, écrits à la hâte, et qu'il se proposait de reprendre plus tard?

M. Philarète Chasles est persuadé que Shakspeare avait une intention dramatique très-positive lorsqu'il traitait certaines scènes en prose, comme, par exemple, la terrible scène du somnambulisme dans *Macbeth*; il m'affirme que c'était pour donner à la situation plus de naturel et de vérité. Mais une pareille assertion me semble peu soutenable quand je vois dans Shakspeare les passages les plus poétiques, les plus lyriques même, écrits souvent en prose, — entre autres quelques magnifiques scènes d'*Hamlet*, du *Roi Lear* et de *Timon d'Athènes*.

D'ailleurs, quand ce mélange bizarre ne serait pas fortuit dans le grand poëte de l'Angleterre, notre vers français ne se prête-t-il pas merveilleusement bien à tous les tons, à toutes les nuances, à tous les dialogues? N'est-il pas tour à tour Corneille et Molière, Lafontaine et Regnier? N'est-il pas, quand il veut, tout aussi bien que la prose, ce *pedestre eloquium* des Épîtres d'Horace, avec le rhythme et l'harmonie du *Jam satis terris nivis*

atque diræ,... lorsque, montant jusqu'à l'Ode sublime, il dit *Le Feu du ciel?*

Enfin, j'aurais peur, en mêlant de la prose dans ma traduction de Shakspeare, d'ôter au vers toute sa vérité relative, sa vérité de convention, en un mot toute sa raison d'être; j'aurais peur, comme vous dites vous-même quelque part, de mettre sur la scène des arbres véritables au milieu d'une forêt peinte, et de rendre également faux, par cette maladresse, et l'art et la nature.

Pardonnez-moi, cher maître, cette longue épître et tous ces points d'interrogation : fixez d'un mot toutes mes irrésolutions poétiques, car je vais mettre sous presse ma traduction complète et littérale de *Macbeth,* et bientôt celle du *Roi Lear* ou d'*Hamlet*.

Avant de m'engager dans une voie définitive, j'attends votre réponse avec un certain battement de cœur; j'attends, comme le pieux Énée à Cumes, *vocem... responsa Sibyllæ?*

Ce 9 avril 1840.

La réponse ne se fit pas attendre. Je l'ai conservée toujours précieusement avec le brouillon de ma lettre. C'était une sauvegarde et une excuse dans l'occasion, — c'était la réponse victorieuse aux reproches de la critique.

Vous avez cent fois raison, cher poëte; faites un tissu homogène. Dans la langue française, il y a un abîme

entre la prose et le vers ; en anglais, c'est à peine s'il y a une différence. C'est un magnifique privilége des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir *une prose*. Ce privilége, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce que Shakspeare a pu faire en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poëte, faites en français ce qu'eût fait Shakspeare ; ce qu'ont fait Corneille et Molière. Écrivez des pièces homogènes.

Voilà mon avis. Et puis, j'ai un autre avis encore, c'est que je vous aime de tout mon cœur.

VICTOR HUGO.

14 avril 1840.

Enhardi par cet illustre conseil, je ne doutai plus, et peu de temps après, je publiais ma traduction de *Macbeth,* que le savant Philarète Chasles approuva tout entière, sauf la scène du somnambulisme écrite en vers ; M. Magnin, l'ancien rédacteur du *Globe,* n'eut que des éloges pour mon travail.

Plus d'une fois, depuis cette publication, il ne m'eût pas été impossible de faire jouer mon drame, qui eût précédé, et même de beaucoup,

la représentation du *Macbeth,* non traduit peut-être avec exactitude, mais admirablement imité en vers superbes par Émile Deschamps : les circonstances étaient favorables, mais j'aurais été forcé de restreindre, de modifier le drame, de remanier certaines scènes, et je ne le voulais pas absolument. L'œuvre de Shakspeare était pour moi sacrée, la moindre coupure, le moindre changement m'eût paru un sacrilége. J'avais tort, je le reconnais maintenant, et c'est un grand bonheur pour Shakspeare et pour moi que la pièce n'ait pas trouvé de théâtre assez riche, assez hardi pour le représenter textuellement. *Macbeth,* cet incomparable chef-d'œuvre, aussi beau dans son genre qu'*Œdipe roi,* eût subi le plus triste échec, et Shakspeare eût porté la peine de ma témérité. Les esprits n'étaient pas encore bien préparés au théâtre de Shakspeare pur et sans mélange, le public n'était pas mûr.

Aujourd'hui, grâce aux vaillants efforts, aux nobles travaux de mes prédécesseurs, je trouve une route moins hérissée d'obstacles; j'ai pu marcher sans trop d'encombre ; avec moins de mérite sans doute et plus de bonheur, j'ai rencontré le succès. Ce *Macbeth* qui, le premier de tous, avait

paru sous la forme du livre, mais qui n'était venu au théâtre que le dernier, — grâce à des chances meilleures, a gagné la bataille.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la presse tout entière, c'est le plus fin, le plus délicat, le plus difficile à contenter de tous les critiques, Sainte-Beuve.

Voici ce qu'il écrivait le 2 mars 1863, dans une de ses plus charmantes Études, intitulée : *Ducis épistolaire :*

« Je voyais l'autre jour à l'Odéon *Macbeth*. . . . . J'admirais cette pièce effrayante, effarée, sauvage, pleine d'hallucinations, de secondes vues, où l'on voit naître, grandir et marcher le crime, le remords, où l'horreur d'un bout à l'autre plane à faire dresser les cheveux. . . . .

« Puis je me suis mis à songer, non sans tristesse, à ce qu'il a fallu d'efforts, de bégaiements, pour amener et rendre possible sur notre scène cette reproduction à peu près fidèle; je repassais dans mon esprit et ces anciens combats et ces discussions si animées, si ferventes, dont rien ne peut donner l'idée aujourd'hui ; je me redisais les noms de ces anciens critiques si méritants, si modestes et presque oubliés. . . . . les Desclozeaux, les Magnin, nous parlant dans le *Globe*, dès 1826 ou 1828, de ces pièces admirables dont bientôt nous pûmes

juger nous-mêmes sous l'impression du jeu de Kean, de Macready, de miss Smithson, et nous en parlant si bien dans une note juste, si précise à la fois et si sentie. Car avant de nous le faire accepter, il a fallu pour le Shakspeare, comme aujourd'hui pour le Goethe, comme pour tout ce qui est grand à l'étranger, nous couper les morceaux à l'avance, nous donner petit à petit la becquée, ni plus ni moins qu'aux petits oiseaux; l'image est vraie à la lettre : comptez un peu les allées et les venues, les reprises et les temps d'arrêt, les bouchées successives : en prose, La Place, Le Tourneur, Guizot, Benjamin Laroche, François-Victor Hugo; et en vers, *Ducis* avec Talma, un rêve, une création à côté; puis Halévy, une transition, puis les Vigny, les Wailly et les Deschamps, lutteurs fidèles, et Dumas et Meurice, avec leur acteur Rouvière qu'il n'en faut pas séparer, et Jules Lacroix, le dernier de tous, heureux possesseur [1]. Y sommes-nous enfin ? avons-nous l'estomac fait? Sommes-nous assez forts et capables de digérer cette moëlle de lion? Je l'espère. . . . .

---

1. Sainte-Beuve aurait pu compter parmi les poëtes qui ont tenté de reproduire le grand tragique — feu Bruguières de Sorsum, lequel a traduit en vers blancs plusieurs pièces de Shakspeare. C'est un essai consciencieux et remarquable. Peut-être Sainte-Beuve ne le connaissait-il pas; moi-même je ne l'ai connu que fort tard. Il faudrait encore citer l'énergique et belle traduction de *Jules César*, par Auguste Barbier, le *Falstaff* d'Auguste Vacquerie et de Paul Meurice. Je ne sais pas si la traduction d'*Hamlet*, de Léon de Wailly, a paru tout

« Mais pourtant, en ce qui est de Shakspeare, la bataille semble bien gagnée en effet; on vient, on applaudit, on s'intéresse, on frémit de bon cœur, on ne se scandalise plus, la bataille est gagnée. »

Quant à moi, vieux lutteur fatigué, n'aspirant désormais qu'au repos, à l'étude silencieuse; triste et dégoûté de bien des choses, avec ma vue presque éteinte, je ne rentrerai plus jamais, jamais sans doute, dans la lice ardente. J'abandonne la place à d'autres, plus jeunes et plus actifs.

Ce rêve de folle jeunesse, la traduction complète en vers de Shakspeare, depuis longtemps je n'y songe plus; mais ce qui est fait est fait : cinq ou six drames, littéralement traduits (dix ou

---

entière, mais il y a bien longtemps (c'est en 1830, je crois) que feu Léon de Wailly me lut un ou deux actes de cette pièce. Au mérite de la versification se joignait une exactitude scrupuleuse, trop scrupuleuse peut-être pour la représentation.

Je connais encore plusieurs drames de Shakspeare traduits en vers par un de mes plus anciens amis, mon vieux camarade de collége, Alphonse Buchère; depuis longues années, il étudie Shakspeare avec conscience, avec amour. Il publiera bientôt son travail. Je connais surtout, pour l'avoir entendu lire dernièrement encore, sa traduction de *la Tempête,* cette éblouissante féerie qui, dignement représentée par un théâtre intelligent, produirait beaucoup d'effet, sans aucun doute.

douze mille vers à peu près), un peu revus, s'il m'en reste le temps, et remis sur le métier, comme on disait jadis du vivant de Boileau, apparaîtront peut-être quelque jour comme un débris de l'œuvre énorme que j'avais entreprise et qui m'a dévoré tant d'heures que j'aurais pu mieux employer.

. . . . . *Pendent opera interrupta, minæque*
Murorum ingentes. . . . .

Voilà donc ce qui menace encore le public.

J. L.

Saint-Germain, ce 24 octobre 1874.



MACBETH



A

M. CHARLES DE LA ROUNAT

Directeur du second Théâtre-Français (Odéon).

Mon cher de la Rounat,

Nous venons d'avoir un splendide succès. A Shakspeare seul en appartient la gloire! Mais, à côté de cette gloire, s'il y a quelque honneur à partager entre vous et moi, qu'il me soit permis de vous faire votre part large et bien légitime. Dans ce grand spectacle où revit le chef-d'œuvre de Shakspeare, vous n'avez rien négligé, pas le moindre détail, pour concourir à l'harmonie de l'ensemble. Le travail, le temps et la dépense, rien n'a pu vous arrêter dans cette courageuse tentative. C'est avec enthousiasme, c'est avec amour (vous me le disiez encore hier), que vous avez consacré pendant trois mois tous vos moments, toutes les ressources de votre beau théâtre à la représentation du plus magnifique drame de ce poëte créateur, aussi grand qu'Eschyle!

Sans vous préoccuper mesquinement du chiffre des recettes, dans ce temps de prosaïsme, hostile aux œuvres sérieuses, vous avez fait pour Shakspeare, à vos risques

et périls, ce qu'on ne fait plus guère aujourd'hui que pour les féeries stupides et les exhibitions misérables, — vous avez fait pour Shakspeare ce que les Anglais eux-mêmes ne font pas toujours. Votre âme d'artiste a voulu montrer, pour l'enseignement du théâtre contemporain, que, dans les questions d'art et de poésie, vous ne marchandez pas avec les poëtes.

Je vous remercie donc, et c'est du fond du cœur !

Ce noble, ce vaillant théâtre de l'Odéon, qui a déjà redressé tant d'injustices littéraires, ce théâtre auquel nous devons plus d'un chef-d'œuvre méconnu (entre autres L'HONNEUR ET L'ARGENT de notre cher Ponsard), a bien voulu, comme un hôte généreux, ouvrir sa porte, toute grande, à Shakspeare qui demandait asile.

La presse tout entière, le public tout entier, ne vous ont point donné tort; et pour vous, comme pour Shakspeare, j'en suis tout heureux !

Veuillez, je vous prie, témoigner ma vive gratitude à tous ceux qui, dans cette grande tâche, nous ont secondés avec dévouement.

Remerciez surtout l'artiste intelligent, profond, plein d'une sombre énergie, qui, bien loin de fléchir sous le rôle écrasant de Macbeth, semble animé du grand souffle shakspearien.

C'est Rouvière avec autant de fougue, et plus d'étude.

Merci encore, et tout à vous.

JULES LACROIX.

Ce 20 février 1863.

POST-SCRIPTUM

DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE *Macbeth.*

Mon cher directeur,

Un dernier mot. Quelques jours encore, et nous atteignons ce chiffre envié : la centième représentation de *Macbeth.*

Habent sua fata libelli, comme dit le vers latin. Étrange destinée de ce drame! Depuis son origine, vers cette époque ardente d'*Hernani,* que de transformations il a subies, que de vicissitudes! Vous ai-je dit qu'Alexandre Dumas, un instant directeur de votre beau théâtre (il le fut huit jours, sans être nommé officiellement), devait inaugurer son règne par la représentation de mon drame de *Macbeth,* traduit vers pour vers, sans aucune modification, sans aucun retranchement (j'en excepte la scène du portier ivre)? Il avait imaginé un système de décors fort ingénieux, qui se prêtait, sans baisser le rideau, à tous les changements de scène, les plus fréquents et les plus rapides; il se promettait surtout un effet colossal de la forêt qui marche. La troupe se formait déjà, Rouvière en tête. Ce fut un rêve de quelques jours. Ma traduction, fort aimée de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier, rentra pour des années dans mes armoires.

Le jour vint où Rachel, qui venait de lire un superbe article de Gautier sur Shakspeare et ma traduction littérale, voulut absolument jouer *Lady Macbeth.* La gloire

de mistriss Siddons, surnommée la reine de la tragédie, tourmentait CELLE qui n'eut pas et n'aura peut-être jamais d'égale sur notre scène. Elle me fit demander fort instamment de tailler au plus vite un drame *possible* dans l'étoffe beaucoup trop flottante de Shakspeare. J'acceptai. En 1849, mes idées n'étaient plus les mêmes qu'en 1830 sur la nécessité de mettre Shakspeare au théâtre textuellement, intégralement, dans toute son ampleur luxuriante et touffue, sans le moindre changement, sans la moindre omission. Alexandre Dumas lui-même avait modifié sa manière de voir; il croyait maintenant Shakspeare impossible avec ses décors multiples et ses nombreuses scènes parfois trop détachées les unes des autres. Je me mis donc à l'œuvre, et, huit jours après, je lisais un drame presque improvisé à la grande tragédienne, qui me semblait dans l'enthousiasme.

Mais au théâtre, comme dans la chanson, la fortune et les flots, *les amours* sont changeants... surtout les grands artistes. Quel vent avait soufflé, quelle influence, quel caprice? Je ne l'ai jamais su. Toujours est-il que Rachel ne trouvait plus le rôle de lady Macbeth *assez important*, et qu'elle le refusait tout net comme elle refusa plus tard le magnifique rôle de Charlotte Corday, et celui non moins beau, non moins tragique de Médée, qui l'un et l'autre semblaient faits pour elle, pour elle seule.

Rachel, ne voulant plus jouer lady Macbeth, ce rôle admirable entre tous, il n'y avait plus guère à songer au Théâtre-Français. Corneille lui-même et Racine, — sans Rachel, — alors, c'était la salle aux trois quarts vide: Shakspeare eût fait le désert!... Sans Rachel, — toute pièce en vers, tragédie ou drame, était morte d'avance.

Bien des années se passèrent, et je pensais à d'autres ou-

vrages, lorsqu'un jour, vous aussi, mon cher de la Rounat, vous vîntes me demander mon *Macbeth*. Mais cette fois, plus de fausses promesses, plus de mécomptes! J'eus le bonheur de trouver l'homme de parole et l'artiste réunis en vous. Quel zèle! quelle ardeur! quel dévouement à Shakspeare!

Vous ne pouviez pas me donner une Rachel, — l'incomparable statue grecque dont le moule est brisé! Mais, en revanche, quels bons, quels braves et intelligents comédiens!

Enfin, à quelque chose malheur est bon! dit la sagesse antique. Mon drame, si brusquement taillé dans le chef-d'œuvre, devait nécessairement se ressentir un peu de la hâte qu'on m'avait imposée. Depuis, j'avais eu le temps de refondre tout l'ensemble, de mieux coordonner les scènes, de conserver intactes et religieusement calquées toutes les parties sublimes du chef-d'œuvre, en élaguant certaines choses moins utiles et parfois encombrantes.

En résumé, cette gloire *qu'on m'avait offerte*, je ne la regrette pas le moins du monde, et j'attends sans inquiétude ma centième représentation.

Tout à vous, mon cher directeur, et merci d'avance. Je ne forme qu'un vœu, c'est que vous gardiez longtemps encore ce beau théâtre de l'Odéon, si utile, qui n'est pas fait pour les mélodrames à grand spectacle!

J. L.

Ce 19 mai 1863.



MACBETH

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, le 10 février 1863,
sur le second Théatre-Français (Odéon).

PERSONNAGES	ACTEURS
DUNCAN, roi d'Écosse.	MM. Laute.
MACBETH, prince du sang, général des armées du roi.	Taillade.
BANQUO, autre général des armées du roi.	Courdier.
MACDUFF, thane de Fife.	Gibeau.
LÉNOX, noble d'Écosse, capitaine des gardes.	Riga.
SEYTON, serviteur de Macbeth.	Avisse.
UN SERGENT.	Marck.
UN SOLDAT.	
UN MESSAGER.	
UN MÉDECIN.	Dubarry.
PREMIÈRE SORCIÈRE.	Rey.
DEUXIÈME SORCIÈRE.	Roger.
TROISIÈME SORCIÈRE.	Porel.
RREMIER ASSASSIN.	Delille.
DEUXIÈME ASSASSIN.	Ludovic.
LADY MACBETH.	Mmes Karoly.
MALCOLM, fils aîné de Duncan.	Dugueret.
UNE DAME DE LA REINE.	Sevrain.
PREMIÈRE APPARITION (une tête armée d'un casque).	
DEUXIÈME APPARITION (un enfant ensanglanté).	Henriot.
TROISIÈME APPARITION (un enfant couronné, tenant une branche d'arbre).	Brunet.
DONALBAIN, fils cadet de Duncan.	Eugénie.
FLEANCE, fils de Banquo.	

Deux Chambellans; Huit Fantomes de Rois. — Seigneurs, Officiers, Soldats; Pages, Messagers, Serviteurs.

La scène est en Écosse, excepté à la fin du quatrième acte, laquelle se passe en Angleterre, vers le milieu du XIe *siècle.*



MACBETH

ACTE PREMIER

Une contrée sauvage, dans les environs du champ de bataille où Macbeth et Banquo, généraux du roi Duncan, combattent Macdonal et le thane de Cawdor, chefs de la révolte. — A gauche, au premier plan, des roches couvertes d'ajoncs et de bruyères. Au deuxième plan, d'autres rochers praticables qui se prolongent par un défilé sombre, jusqu'aux montagnes du fond. — Nature sinistre et désolée. — Au lever du rideau, un épais brouillard couvre toute la scène. — Éclairs et roulements de tonnerre. Cliquetis d'armes au loin.

SCÈNE I.

TROIS SORCIÈRES, paraissant à gauche, aux éclats de la foudre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous reverrons-nous toutes les trois ensemble?
Par la pluie ou l'éclair?
Par un temps sombre ou clair ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Mes sœurs qu'on se rassemble,

Indiquant le champ de bataille dans le lointain.

Quand finira ce bruit, vacarme sans pareil,
Quand sera la bataille et perdue et gagnée !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Cela doit être avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La place désignée?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère, ici !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Pour y trouver ?...

TOUTES TROIS.

Macbeth !

On entend une voix qui appelle.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *répondant.*

Graymalkin, me voici !

On entend une autre voix.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paddock, Paddock appelle !

PREMIÈRE SORCIÈRE, *répondant.*

Tout à l'heure !

TOUTES TROIS.

Le beau
Est horrible ! l'horreur est belle !

A travers ces brouillards, souffle impur du tombeau,
Galopons, galopons sur l'aquilon rebelle!

Elles disparaissent au milieu des éclairs. — L'obscurité se dissipe. — Le roi Duncan, Malcolm et Donalbain, ses deux fils, entrent par la gauche, avec leur suite; puis un soldat blessé, qui marche avec peine, en s'appuyant sur son épée.

SCÈNE II.

LE SOLDAT BLESSÉ, MALCOLM, DUNCAN, DONALBAIN, LÉNOX, SUITE.

DUNCAN.

Amis, quel est cet homme en sang que j'aperçois?
A son air, il pourra nous dire, je le crois,
Où la révolte en est.

MALCOLM.

Je dois le reconnaître,
Car sans lui je serais prisonnier, mort peut-être!...
C'est mon brave sergent...

Allant à la rencontre du blessé.

Salut, digne soldat!
Toi, qui l'as vu, détaille au roi tout le combat.
Comment l'as-tu laissé?

LE SERGENT.

Longtemps neutre, il ressemble
A deux nageurs bien las qui, s'étreignant ensemble,
Étouffent leur vigueur! Le traître Macdonal,
Digne d'être un rebelle, un rebelle infernal!
Car le vice pullule au fond de ce cœur lâche,
Des îles de l'Ouest, recevait sans relâche

De nombreux bataillons ; et la Fortune encor,
Avec ce révolté semblant marcher d'accord,
S'était prostituée à sa cause maudite!
Mais le brave Macbeth, — c'est le nom qu'il mérite ! —
Dédaignant la Fortune, et, dans l'air brandissant,
Vrai fils de la Valeur, son fer ivre de sang,
Terrible, jusqu'à lui se balaie un passage ;
Et sans plus de façons, le frappant au visage,
Du crâne jusqu'aux dents, il le tranche en deux parts,
Et va planter sa tête, après, sur nos remparts !

DUNCAN.

O mon vaillant cousin ! Vrai gentilhomme !...

Au sergent.

Achève!

LE SERGENT.

Comme souvent du point où le soleil se lève,
Et la noire tourmente et la foudre, éclatant,
Vient briser nos vaisseaux, de même c'est l'instant
Où nous allions saisir l'avantage sans doute,
Qui vit nos rangs ployer !... Écoute, prince, écoute !
A peine la Justice, unie à ses vengeurs,
Faisait tourner talons aux Kernes voltigeurs,
Que le chef norwégien, avec armes, bagage
Et bataillons tout frais, plus redoutable, engage
Une autre attaque !

DUNCAN.

Ont-ils eu peur, nos généraux?

LE SERGENT.

Oui, vraiment! comme l'aigle a peur des passereaux;

Ou le tigre, du lièvre ! — On eût dit, sur mon âme,
A voir tourbillonner ces deux glaives de flamme,
Qu'ils immortalisaient un autre Golgotha !
Jusqu'aux cieux la vapeur du carnage monta ! —
Mais je me sens faiblir, et mes jambes mal sûres...
Mon sang crie au secours par ces larges blessures !

DUNCAN.

Et c'est un noble sang, un sang dont j'ai besoin !
Qu'on emmène ce brave, et qu'on en prenne soin.

Le sergent sort à droite appuyé sur deux gardes.

SCÈNE III.

MACDUFF, MALCOLM, DUNCAN, DONALBAIN, LÉNOX, SUITE.

DUNCAN.

Qui s'approche !

LÉNOX.

Macduff.

MALCOLM.

Quel feu son œil révèle !
Il doit nous apporter quelque étrange nouvelle.

MACDUFF, arrivant du fond à gauche.

Que Dieu sauve Duncan !

DUNCAN.

Apprends-nous d'où tu viens,
Noble thane ?

MACDUFF.

De Fife, où de ces Norwégiens
Le drapeau fouette encor nos villes insultées.

Leur chef barbare, avec ses hordes indomptées,
Aidé par le plus vil des rebelles vassaux,
Par Cawdor, nous livrait de terribles assauts,
Quand Macbeth, nouveau Mars, que son armure entoure,
Le défie au combat, et, bouillant de bravoure,
Fer contre fer, il met le perfide à genoux.
Pour conclure, grand roi, la victoire est à nous.

DUNCAN.

O valeureux Macbeth! — Mais lui, Cawdor, ce traître!
Qu'il ne déserte plus la cause de son maître!
Ordonnez son supplice; et que par vous, amis,
Les honneurs de Cawdor à Macbeth soient transmis.

MACDUFF.

Nous allons accomplir vos ordres.

Ils sortent à droite.

DUNCAN.

Sur mon âme!
Macbeth a bien gagné ce qu'a perdu l'infâme!

Fanfares, roulements de tambours. — Duncan et sa suite sortent à droite.

SCÈNE IV.

Le soleil s'obscurcit tout à coup, le tonnerre gronde; les trois sorcières paraissent aux lueurs des éclairs.

LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le cliquetis du fer a cessé!

DEUXIÈME ET TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous voici!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Macbeth victorieux va passer par ici!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Le soleil, tout sanglant, se couche dans la nue.

Musique guerrière au loin.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Là-bas! entendez-vous ces belliqueux accords?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Oui, j'entends!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Oui, j'entends!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Les tambours et les cors!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

C'est Macbeth!

TROISIÈME SORCIÈRE.

C'est Macbeth!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Attendons sa venue.
Il traverse déjà la plaine aride et nue;
Saluons le vainqueur;
Et soufflons tout l'Enfer dans la paix de son cœur!

TOUTES TROIS.

Ronde magique.

Les Sœurs du mystère,
La main dans la main,

Par mer et par terre
Toujours en chemin,
Ainsi vont tournant, vont tournant dans l'ombre!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois pour le tien!
Trois fois pour le mien!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Puis trois!...

TOUTES TROIS.

C'est le nombre!

Tonnerres, éclairs. — Elles se groupent toutes trois sur les rochers à gauche, pendant que Macbeth et Banquo descendent des montagnes avec leurs troupes, qui traversent le fond du théâtre, au son des fanfares. — L'obscurité profonde s'est dissipée. On entend la voix des officiers qui commandent une halte.

SCÈNE V.

LES TROIS SORCIÈRES à gauche, MACBETH, BANQUO, OFFICIERS ET SOLDATS à droite.

MACBETH.

Je n'ai pas vu de jour plus beau que celui-ci
Et plus sombre à la fois!

BANQUO.

Avons-nous loin d'ici
A Fores?

Apercevant les sorcières.

Qu'est-ce donc, ces trois êtres difformes,
Et bizarres de mise et bizarres de formes?
Certe, ils n'habitent point la terre comme nous;

Ils y marchent pourtant!

Aux sorcières.

Vivez-vous? Êtes-vous
Des êtres que l'on puisse interroger?... Il semble
Que vous me comprenez, car vous posez ensemble
Un doigt maigre et hideux sur vos lèvres sans chair.
Toutes trois, vous seriez des emmes, à votre air...
Vos barbes cependant m'empêchent de le croire.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez! Qui donc êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Gloire
Au thane de Glamis, à Macbeth!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Gloire à toi,
Thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Gloire à toi, qui seras roi!

BANQUO, à Macbeth.

Vous tressaillez! d'où vient une frayeur pareille?
Ce langage pourtant sonne bien à l'oreille?...

Aux sorcières.

Par le ciel! êtes-vous des fantômes ou non,
O vous, qui saluez mon noble compagnon
De la prédiction d'un avenir sublime,
Et du royal espoir où son esprit s'abîme?...
Vous ne me parlez pas? Si vos yeux peuvent voir
Dans les germes du temps qui fermente, et savoir

Lesquels avorteront, lesquels doivent éclore,
Parlez-moi donc, à moi, qui ne crains et n'implore
Ni haine, ni faveurs!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Toi moindre que Macbeth, et bien plus grand, salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, plus heureux!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Toi qui donneras l'être
A des rois, et pourtant sans jamais pouvoir l'être!

TOUTES TROIS.

Banquo, Macbeth, salut!

Elles s'éloignent.

MACBETH.

Demeurez, par pitié!
Dites m'en plus, ô vous qui parlez à moitié!
Oui, thane de Glamis, par la mort de mon père;
Mais comment, de Cawdor? Ce thane vit, prospère! —
Perspective qui passe et confond mon esprit!
Roi, thane de Cawdor!... Parlez! qui vous apprit
Ces choses?... Et pourquoi, visions fantastiques,

Barrer notre chemin de saluts prophétiques?
Parlez, je vous l'ordonne!

Les sorcières disparaissent.

BANQUO.

En mille objets trompeurs,
De la terre et de l'eau s'élèvent des vapeurs;
Et ceux que nous voyons... Où sont-ils?

MACBETH.

Dans l'espace.
Ce qui semblait un corps s'évanouit et passe
Comme un souffle dans l'air! Que ne sont-ils plus là?

BANQUO.

Mais bien réellement avons-nous vu cela?
Ou plutôt aurions-nous mangé cette racine
Qui frappe de vertige, et dont le suc fascine?

MACBETH.

Vos enfants seront rois!

BANQUO.

Et vous roi, c'est prédit.

MACBETH.

Et thane de Cawdor!... Ne l'ont-elles pas dit?

BANQUO.

Mot pour mot. Mais on vient.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, MACDUFF, LÉNOX, suite.

MACDUFF.

Le roi te félicite,
Macbeth ! Il sait déjà ta noble réussite.
Quand du parti rebelle on t'a nommé vainqueur,
Oh ! quel enthousiasme a bondi dans son cœur !
En lisant tes exploits, muet, l'âme étonnée,
Il te voit, dans le cours d'une même journée,
Parmi les Norwégiens, sous ton glaive défaits,
Marcher, calme, entouré des spectres que tu fais !
Et courrier sur courrier, message sur message,
Faisant partout voler ton nom sur leur passage,
Te proclament sauveur du royaume !

LÉNOX.

Le roi,
Pour te remercier, nous dépêche vers toi.
Mais le remercîment n'est point la récompense !

MACDUFF.

Parmi tous les honneurs que le roi te dispense,
Je t'appelle Cawdor ! il le veut. C'est pourquoi
Salut, brave Cawdor ! Ce nom t'appartient.

BANQUO, à part.

Quoi !
L'Enfer aurait dit vrai ?

MACBETH.

Cawdor existe encore...

D'une robe d'emprunt d'où vient qu'on me décore?

MACDUFF.

Celui qui fut Cawdor vit; mais un jugement
A condamné sa tête irrévocablement.
D'intelligence avec le prince de Norwége,
Soit qu'il aidât sous main les rebelles, que sais-je?
Soit qu'il voulût ainsi bouleverser l'État?...
Mais la preuve et l'aveu du plus noir attentat
L'ont perdu sans retour.

MACBETH, à part.

Glamis!... et, tout de suite,
Thane de Cawdor! — Bien! Le plus grand vient ensuite!

Bas à Banquo.

Vous, n'espérez-vous pas que vos fils seront rois,
Puisqu'en me saluant Cawdor, toutes les trois,
Ici même, à vos fils ont promis la couronne?

BANQUO.

Vos rêves pourraient bien s'envoler jusqu'au trône,
Si vous donniez l'essor à votre ambition.

Avec tristesse.

Souvent, pour nous conduire à la perdition,
L'Esprit du mal nous dit la vérité... Sa haine,
Par d'honnêtes semblants, nous amorce, et nous traîne
Au fond du précipice!

A Macduff et à Lénox qui attendent.

Écoutez un moment.

Il leur parle bas, en leur montrant Macbeth, qui est devenu rêveur.

MACBETH, à part.

De ce drame royal qui marche au dénoûment,

Déjà deux vérités sont l'annonce... ô merveille! —
L'avis mystérieux qui parle à mon oreille
Ne peut être coupable?... Il n'est pas innocent!...
Coupable, pourquoi donc viendrait-il, commençant
Par la réalité, m'aveugler, me séduire!...
Mais innocent, d'où vient que je me sens conduire
A des pensers hideux, qui font à coups pressés
Battre et bondir mon cœur contre mes flancs glacés?...
Oh! l'on frémirait moins d'exécuter le crime
Que de l'imaginer! — Ma pensée, où s'imprime
Un fantôme de meurtre, a désorganisé
Mon être qui succombe, anéanti, brisé;
Et rien n'existe en moi que chimère et mensonge!

Il s'assied tout pensif sur un fragment de rocher, à droite.

BANQUO, à Macduff et à Lénox.

Voyez donc notre ami, plongé comme en un songe.

MACBETH, à part.

Eh bien! que le hasard, s'il veut, me fasse roi!
Il peut me couronner, sans que je l'aide, moi.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs-là vont mal à sa personne;
Car au moule du corps l'habit ne se façonne
Qu'après un peu d'usage.

MACBETH, à part, toujours rêveur.

Oui, laissons fuir les jours!...
Par un temps sombre ou clair, l'heure marche toujours.

BANQUO, s'approchant de Macbeth.

Seigneur, nous attendons vos ordres.

MACBETH.

Qu'on m'excuse...

Il se lève.

Mon cerveau débrouillait mainte chose confuse.

A Macduff et à Lénox.

Je tiens compte, messieurs, de votre dévouement
Dans un livre, que j'ouvre et relis constamment.

Aux officiers.

En marche! — Allons, amis!

Bas à Banquo.

Que chacun de nous pèse
Tout ce qui s'est passé; nous pourrons plus à l'aise
Ensemble, à cœur ouvert, reparler de cela.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

Partons! — Silence jusque-là.

Ils sortent tous au son de la musique guerrière.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le Chateau de Macbeth, a Inverness. — Une vaste salle, d'un style sévère, avec une grande porte au fond. Elle est ouverte, et communique par deux galeries latérales aux divers corps de logis et à l'entrée du château. — A gauche, premier plan, une haute fenêtre, donnant sur un frais et riant paysage; deuxième plan, la porte d'une galerie étroite avec deux marches, sur laquelle retombe un rideau; troisième plan, un long corridor. — A droite, deuxième plan, une porte qui mène à l'appartement de lady Macbeth. — Une table, à droite, avec un fauteuil. Un autre fauteuil à gauche

SCÈNE I.

LADY MACBETH, SEYTON.

LADY MACBETH, assise à droite, lisant une lettre.

« Elles m'ont rencontré le jour de ma victoire :
« J'ai de leur prescience une preuve notoire.
« Quand je brûlais encor de les interroger,
« Elles ont disparu comme un brouillard léger.
« A peine revenu de ma surprise extrême,
« Des messagers du roi m'ont salué Cawdor;
« Et ce titre est le même
« Que les fatales Sœurs m'avaient donné d'abord,
« M'éblouissant de ma grandeur future
« Avec ces mots : *Salut! tu seras roi!*
« Compagne de ma gloire, il importait, je croi,
« De te communiquer mon étrange aventure.
« Prends donc ta part de joie, et songe à l'avenir

« Qu'on vient de me promettre.
« Adieu. De cette lettre
« Garde bien le secret, garde le souvenir! »

Elle se lève.

Te voilà donc enfin et Glamis et Cawdor!
Et ce qu'on t'a promis, tu le seras encor!
Ton naturel pourtant, c'est lui que je redoute,
Car l'humaine douceur l'amollit trop sans doute
Pour qu'il marche au plus court! Tu voudrais être grand,
Un peu d'ambition parfois même te prend;
Mais trop faible est ton cœur : le devoir en est maître!
Tu voudrais profiter du mal, sans le commettre! —
Ce trésor, but splendide où s'élancent tes vœux,
Il t'appelle, il te crie : « A toi! si tu me veux!
Frappe, et je t'appartiens! » Malheur à qui diffère,
A qui n'ose accomplir ce qu'il brûle de faire! —
Viens, ô mon noble époux, viens! Dans le cercle d'or
Où le bras du Destin semble attirer Cawdor,
Que mon fier ascendant te pousse et te retienne!
Viens donc, viens! que mon âme électrise la tienne!

Entre Seyton.

Quoi de nouveau?

SEYTON, venant de droite.

Le roi passe la nuit ici.

LADY MACBETH.

Le roi! dans Inverness? — S'il en était ainsi,
Ton maître m'en aurait fait informer d'avance?

SEYTON.

Pardon, le thane arrive, un courrier le devance.

A peine s'il pouvait parler, tout haletant,
Presque mort de fatigue...

LADY MACBETH.

Un message important!
Que tout soit prêt.

Seyton sort à gauche.

LADY MACBETH, avec une joie sinistre.

Duncan! le corbeau nous signale
Par ses croassements ton approche fatale!
Démons, changez mon sexe! Accourez, noir essaim,
Et de férocité remplissez tout mon sein!
Épaississez mon sang, et que ce cœur ne laisse
Nul passage au remords! Point d'humaine faiblesse,
Qui tâche, en ébranlant ma résolution,
De se glisser entre elle et l'exécution! —
Des lieux où vous dressez vos embûches sinistres,
Venez à moi, du meurtre invisibles ministres!
Venez tous, ennemis de la terre et du ciel!...
Soufflez-moi vos poisons! que mon lait tourne en fiel!
Et toi, profonde Nuit, aux heures insalubres,
Des vapeurs de l'enfer couvre tes pas lugubres;
Cache bien la blessure au tranchant du couteau;
Et qu'à travers les plis de ton obscur manteau,
Le Ciel, pour m'épier, se penchant sur ma tête,
Ne puisse me crier dans l'ombre : Arrête! arrête!

SCÈNE II.

LADY MACBETH, MACBETH, entrant par la droite.

LADY MACBETH.

O mon noble Glamis! ô mon noble Cawdor!
Toi, qui fus salué d'un nom plus grand encor,
Par delà ce présent, que l'ignorance couvre,
Ta lettre m'a ravie, — et tout l'avenir s'ouvre!

MACBETH.

Le roi, ma bien-aimée, arrive ce soir...

Il s'assied à droite.

LADY MACBETH.

Mais...
Quand repart-il?

MACBETH.

Demain.

LADY MACBETH.

Jamais! — Oh! non, jamais
Le soleil ne verra ce demain! — Mais, écoute :
Ton visage est un livre où l'on pourrait sans doute
Lire de grands secrets!... Pour n'en révéler rien,
Suivant la circonstance il faut prendre un maintien.
Fais mentir et tes yeux et ta voix caressante;
Sois le serpent, caché sous la fleur innocente! —
Pour recevoir notre hôte, il faut nous apprêter.
L'œuvre de cette nuit, je veux l'exécuter,
Cette œuvre à qui ton front devra le diadème.
Après, tu n'auras plus de maître que toi-même!

MACBETH, résolûment.

C'est dit!

LADY MACBETH, lui prenant la main.

J'ai ton serment!

Fanfares au loin. — Macbeth se lève.

Tu frissonnes?

MACBETH, avec terreur.

Le roi!

LADY MACBETH.

Allons le recevoir.

MACBETH.

Non, je ne puis!...

LADY MACBETH.

Suis-moi.

MACBETH.

Non, je ne puis, te dis-je!...

LADY MACBETH, avec dédain.

A quoi sert le courage?
Eh bien! tu sembleras fatigué du voyage...
J'y vais seule.

MACBETH.

Attends...!

LADY MACBETH.

Non, rentre. Cette pâleur,
Ce visage effaré nous porterait malheur!

Elle sort par le fond. — Macbeth, en proie à une sorte d'égarement, fait quelques pas comme pour aller à la rencontre du roi ; mais il revient avec épouvante. — Quand le roi paraît, il s'enfuit éperdu, en disant :

MACBETH.

Non!... je n'ai rien promis!

Il sort à droite.

SCÈNE III.

LADY MACBETH, LE ROI, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, MACDUFF, LÉNOX, SEIGNEURS, CHAMBELLANS, PAGES.

LE ROI.

Merci, ma belle hôtesse!
Tant d'amour sur nos pas et tant de politesse
Sont parfois un cortége assez embarrassant;
Mais de cet embarras on est reconnaissant.
Vous nous remerciez vous-même, je suppose,
Du trouble qu'en ces lieux notre présence cause?

LADY MACBETH, l'invitant à s'asseoir à gauche.

Que seraient tous nos soins doublés et redoublés
Près du monceau d'honneurs dont vous nous accablez?
Ah! pour tant de bienfaits, pour des faveurs si grandes,
Nos prières encor sont de pauvres offrandes!

LE ROI.

Le thane de Cawdor, je ne l'aperçois pas.
Pour vous le présenter nous volions sur ses pas;
Mais son ardent amour est un coursier de flamme
Qui nous a devancés près de vous, noble dame!
Voulez-vous nous conduire à notre hôte?

Apercevant Macbeth qui rentre.

O bonheur!

C'est lui!

L'embrassant avec effusion.

Mon cher Cawdor!

MACBETH.

Sire, un pareil honneur!...

LE ROI.

C'est trop peu! mais que faire? Oh! ta fougue intrépide
Laisse la récompense au vol le plus rapide
Si loin derrière toi!... Les cieux m'en sont témoins!
Je voudrais qu'aujourd'hui tu méritasses moins,
Pour mesurer le prix à ma reconnaissance.
M'acquitter envers toi n'est pas en ma puissance!

MACBETH.

Sire, ma récompense est dans ma loyauté.
Je me dois tout entier à Votre Majesté;
Le devoir me retient à mon poste auprès d'elle,
Comme un enfant, et comme un serviteur fidèle
Qui cherche à mériter l'estime de son roi.

LE ROI.

Combien d'autres honneurs j'épancherai sur toi,
Mon illustre cousin, âme pure et loyale!...

A Banquo.

Et tu n'as pas moins fait pour la cause royale,
Intrépide Banquo!... Laisse-moi t'embrasser,
Noble ami; sur mon cœur, laisse-moi te presser!

BANQUO.

Tout mon sang est à vous, sire!

LE ROI.

Trop plein d'ivresse,
Ce cœur joyeux déborde en larmes d'allégresse!
Mes enfants, mes cousins, et vous thanes, et vous,
Après eux, les premiers de l'État, sachez tous
Qu'à l'aîné de mes fils, à Malcolm, sans partage
Je transmettrai bientôt ce royal héritage,
Car le sceptre déjà pèse à mon bras tremblant.
Malcolm est proclamé prince de Cumberland;
Et des marques d'honneur, auréoles insignes,
Brilleront sur tous ceux qui m'en ont paru dignes.

Pendant que le roi semble désigner à lady Macbeth quelques seigneurs de son cortége, Macbeth demeure tout pensif, à droite, sur le devant de la scène.

MACBETH, à part.

Prince de Cumberland! Malcolm gêne mes pas;
Il barre mon chemin! — Astres, ne brillez pas!
N'éclairez point surtout mon projet sombre et ferme!...
Quand la main frappera, qu'aussitôt l'œil se ferme,
Qu'il me laisse accomplir le ténébreux forfait,
Et se rouvre pour voir lorsque tout sera fait.

Depuis quelques instants le roi, qui s'entretient avec lady Macbeth et Banquo, s'est approché de la fenêtre à gauche (premier plan), et paraît admirer le paysage riant et pittoresque qui se déroule devant lui.

LE ROI.

Oh! quel site enchanteur! ma poitrine s'enivre
D'un air doux et léger, d'un air qui fait revivre!

BANQUO.

En séjournant ici, le martinet frileux
Qui rase les donjons de son vol anguleux,

D'un ciel plus tempéré nous annonce les brises.
Voyez! comme aux frontons, aux corniches, aux frises,
Il a de ses petits suspendu le berceau!
L'air est plus délicat où se plaît cet oiseau.

LE ROI.

Oui, dans ce calme heureux où le chagrin s'apaise,
On oublie à la fois et le sceptre qui pèse
Et la fourbe de ceux qu'on aimait!... On s'endort,
Loin des complots ingrats d'un perfide Cawdor!

MACBETH, tressaillant.

Cawdor!

LE ROI, avec un soupir.

Si l'on pouvait lire sur le visage!...

LADY MACBETH.

Sire, quelle tristesse!... Eh! quoi?

LE ROI.

C'est un nuage.

LADY MACBETH.

Une si longue route a dû vous épuiser...
Venez vous mettre à table, et puis vous reposer,
Cher seigneur?

LE ROI.

J'attendais vos ordres.

LADY MACBETH.

Votre Altesse
Daigne-t-elle?...

LE ROI, aux seigneurs.

Messieurs!... Votre main, noble hôtesse.

Tout le monde sort par la gauche, excepté Macbeth. Des fanfares annoncent le souper. — La nuit vient; on allume des torches.

SCÈNE IV.

MACBETH, seul.

Si, quand la chose est faite, au moins c'était fini!
Vite, il faudrait agir!... Si du meurtre impuni
Un seul coup de poignard pouvait trancher la suite,
Ne laissant après soi rien que la réussite;
Seulement, ici-bas, s'il pouvait tout finir,
Eh bien! j'aborderais au hasard l'avenir!...
Mais non, dès cette vie, — et c'est Dieu qui l'ordonne,
La sanglante leçon perd celui qui la donne;
A nos lèvres enfin, la Justice en courroux
Va porter le calice empoisonné par nous!

Musique et toasts dans la salle du festin.

Avec attendrissement.

Il est ici deux fois sous notre sauvegarde!...
Lui mon parent, mon roi! le tuer?... Dieu m'en garde!
Je suis de plus son hôte, — et devrais, pour ce nom,
Contre son assassin fermer ma porte, — et non
Le poignarder moi-même!... Il est si doux, si juste!
Ce roi si dignement remplit sa tâche auguste,
Que ses nobles vertus, contre son meurtrier,
Comme un ange à la voix d'airain, viendront crier
Vengeance!... et la Pitié, poussant des cris d'alarmes,
Va pleurer sur Duncan, pleurer toutes ses larmes!

Une main sur sa poitrine.

Je sens là mon projet, sombre et fatal coursier,
Qui bondit, furieux, sous l'éperon d'acier
Dont mon ambition le presse et l'aiguillonne ;
Et ce groupe hideux en mon sein tourbillonne!

SCÈNE V.

MACBETH, LADY MACBETH

LADY MACBETH.

Il a presque fini de souper; mais pourquoi
Rester hors de la salle?

MACBETH.

Il m'a demandé?

LADY MACBETH.

Quoi!
En doutez-vous?

MACBETH.

Je veux en rester où nous sommes!
Il me comble d'honneurs; et parmi tous les hommes,
Quand d'un éclat si pur je commence à briller,
De ce vêtement d'or faut-il me dépouiller ?

LADY MACBETH.

Ton espoir dans l'ivresse était plongé sans doute?
Il a dormi depuis! il s'éveille, et redoute,
Tout pâle, le projet qu'il osait concevoir?...
Et tu m'aimes! — Crains-tu d'égaler ton pouvoir
A tes nobles désirs?... Tu vois avec envie
Ce qui semble à tes yeux l'ornement de la vie,

Et tu peux vivre en lâche, et, n'exécutant rien,
Justifier l'adage : « Il n'ose, et voudrait bien! »

MACBETH.

J'ose tout ce que peut un homme, sans bassesse!...
Celui qui ferait plus n'est pas un homme ! Oh! cesse,
Je t'en prie!

LADY MACBETH.

Eh bien donc! quel démon t'engageait
A me communiquer ce glorieux projet?
Je te croyais un homme alors !... Ose et consomme
Ta résolution, tu seras plus qu'un homme!
Ni le temps, ni le lieu ne servaient ton désir :
L'occasion t'invite ; et, pouvant la saisir,
Tu n'oses? — Je suis mère, et je sais comme on aime
Ce frêle et doux enfant qu'on allaite soi-même!...
Alors qu'il me sourit, — à sa lèvre arrachant
Mon sein... j'écraserais sa tête! Oui, sur-le-champ!
Si je l'avais juré, comme ici tout à l'heure
Tu m'as juré...

Baissant la voix.

Macbeth, il faut que Duncan meure!

MACBETH.

Mais si nous échouons?

LADY MACBETH.

Échouer? — Par l'enfer!
Plante et rive en ton cœur un courage de fer,
Et nous n'échouerons pas! — Fatigué de sa route,
Dans un profond sommeil il va tomber sans doute.

Eh bien! j'ai tout prévu, moi... j'ai versé d'abord
A ses deux chambellans des santés à plein bord;
Et, comme une vapeur de fournaise allumée,
Leur mémoire bientôt ne sera que fumée.
Sitôt qu'un lourd sommeil viendra s'emparer d'eux,
Un lourd sommeil de mort, ne pourrons-nous tous deux
Sur Duncan, sans défense, accomplir l'œuvre sombre?
Ce grand assassinat, enseveli dans l'ombre,
Nous en accuserons les chambellans du roi.

MACBETH, avec un sombre enthousiasme.

Oh! n'enfante jamais que des fils!... Oh! crois-moi,
Des fils conviennent seuls à ton mâle courage! —
On dira qu'en effet ce meurtre est leur ouvrage,
Quand nous aurons marqué d'un sang tiède et fumant
Les gardiens endormis dans son appartement;
Lorsque avec leurs poignards nous aurons fait le crime!

LADY MACBETH.

Et lorsque, déplorant la royale victime,
Nos lamentations ici vont retentir,
Quel homme assez hardi viendra nous démentir?

MACBETH.

Me voilà décidé! Pour frapper, je rassemble
Et roidis de mon corps tous les muscles ensemble.
Prenons de beaux semblants; un visage imposteur
Doit cacher les secrets d'un cœur faux et menteur!

Ils sortent à droite.

SCÈNE VI.

Nuit déjà avancée. Les convives quittent la salle de festin, chacun pour se rendre dans l'appartement qui lui est destiné. Des pages et des serviteurs les précèdent avec des flambeaux.

MALCOLM, DONALBAIN, MACDUFF, LÉNOX; puis BANQUO avec FLEANCE.

MALCOLM, aux convives qui le saluent en passant.

Que Dieu soit avec vous, messieurs!... Qu'il vous prodigue
Un tranquille sommeil. — Après tant de fatigue,
Mon père bien-aimé jamais n'aura dormi
Sous le toit d'un meilleur, d'un plus fidèle ami!

Ils sortent par le fond et se dispersent dans les vastes galeries du château.

BANQUO, à Fleance.

Va, mon fils, je te suis.

Il l'embrasse. — Fleance sort.

Le théâtre n'est plus éclairé que faiblement par une torche attachée à un pilier. — Roulements de tonnerre lointains.

BANQUO, s'approchant de la fenêtre à gauche.

L'orage se prépare.
De flambeaux, cette nuit, le ciel est bien avare! —
Sur moi tombe un sommeil pesant, une torpeur...
Et cependant je crains de m'endormir, j'ai peur!
Préservez mon sommeil, anges, gardiens célestes,
Des rêves tentateurs et des pensers funestes!...

Vivement, avec une sorte d'inquiétude.

Qui s'approche?

MACBETH, entrant.

Un ami.

BANQUO.

Quoi! vous, si fatigué
Encor debout? — Le roi dort. Il était fort gai :
Il a récompensé tous vos gens. Son Altesse
Offre ce diamant à notre aimable hôtesse. —
Je ne l'ai jamais vu plus content, plus ravi.

MACBETH.

Préparés, nous l'aurions sans doute mieux servi,
Plus dignement.

BANQUO.

C'était pour le mieux. — Mais j'y songe,
J'ai revu les trois Sœurs, la nuit dernière, en songe.
Elles vous ont dit vrai.

MACBETH.

Je cessais d'y penser.
Pourtant, quand nous aurons une heure à dépenser,
Nous pourrons en toucher un mot, si bon vous semble.

BANQUO.

Fort bien !

MACBETH, confidentiellement.

Au même but, si nous marchons ensemble,
Vous y recueillerez de la gloire, seigneur.

BANQUO.

Mais en cherchant la gloire, on perd souvent l'honneur;
Et je ne veux rien faire où le mien se hasarde!

MACBETH, après un instant de silence.

Bonne nuit! à demain.

BANQUO, avec intention.

Seigneur, que Dieu vous garde!

Ils se serrent la main, et Banquo sort par le fond à droite.

SCÈNE VII.

MACBETH, UN SERVITEUR.

Sur un signe de Macbeth, le serviteur va fermer la grande porte au fond du théâtre. On entend le bruit des verrous et des grosses barres de fer transversales qui retombent.

MACBETH.

Quand ta maîtresse aura préparé ma boisson,
Dis-lui qu'elle me fasse avertir par un son
De cloche.

Nuit presque complète. Le serviteur sort.

Est-ce un poignard qui brille ?... Viens, oh! vite!
Tourné vers moi, ton manche à le saisir m'invite!...
Viens donc!... Mais je te vois, et ne puis t'approcher!
Fatale vision, n'es-tu pas, au toucher,
Sensible comme aux yeux? Ou n'es-tu qu'un mensonge,
D'un cerveau qui bouillonne épouvantable songe,
Un poignard en idée?... Oui, je te vois, luisant,
Réel comme ce fer que je tire à présent!
Tu m'indiques ma route, et l'instrument terrible
Dont je vais me servir dans cette nuit horrible!...
Je rêve! ou mon œil vaut tous mes sens à la fois!
Je te vois toujours là! Toujours!... Et j'aperçois
Du sang, qui tout à coup vient de rougir ta lame!...
Non, ce n'est pas réel!... J'ai ce poignard dans l'âme!

Après un silence.

Tout, sur un hémisphère, à présent paraît mort,
Et des songes maudits trompent l'homme qui dort.
Maintenant, la sorcière, en ses noirs maléfices,
Vient à la pâle Hécate offrir des sacrifices :
Et le Meurtre livide avance un pied furtif,
Aux hurlements du loup qui l'appelle !... et craintif,
En allongeant ses pas, comme Tarquin dans l'ombre,
Marche au but désigné, tel qu'un fantôme sombre ! —
Terre solide et ferme, oh ! ne m'écoute pas ;
Ignore le chemin que vont suivre mes pas,
De peur que tes cailloux sur mes traces n'élèvent
Des voix !... et que leurs voix à cette heure n'enlèvent
Ce que mon crime veut de silence et d'horreur ! —
Il vit, et je menace !... Impuissante fureur !
Le feu de l'action s'éteint dans la parole...
Frappons !

On entend deux coups de cloche, signal convenu avec lady Macbeth.

La cloche sonne, et m'invite !... J'y vole !
Ne l'entends pas, Duncan ! Dors d'un sommeil de fer !...
C'est le glas qui t'appelle au ciel ou dans l'enfer !

Il monte les deux marches de la galerie à gauche, conduisant à la chambre du roi, et soulève le rideau qui retombe derrière lui. — Violent coup de tonnerre. La muraille du fond s'entr'ouvre, et les trois sorcières apparaissent quelques instants au milieu d'une clarté livide et surnaturelle : elles montrent du doigt, avec un ricanement sinistre, la galerie où vient d'entrer Macbeth. — Quand lady Macbeth entre du côté opposé, elles ont disparu.

SCÈNE VIII.

LADY MACBETH.

Ce qui les enivra m'exalte! Ce breuvage,
Qui les éteint, m'embrase!... il double mon courage.
Un cri!...

Écoutant.

C'est le hibou, lamentable veilleur
Qui leur jette un bonsoir lugubrement railleur!

Écartant le rideau.

La porte ouverte!... il est à l'œuvre, il y doit être!...
Les gardiens pesamment dorment près de leur maître :
J'ai si bien mélangé leur breuvage du soir,
Que la Vie et la Mort contestent pour savoir
S'ils sont morts ou vivants... C'est un sommeil de tombe!

MACBETH, du fond de la galerie.

Qui va là?... qui donc?... Oh!

LADY MACBETH, s'appuyant sur un fauteuil, à droite.

Tout mon courage tombe!...
S'ils allaient s'éveiller au moment du forfait!

Elle se lève.

Ce coup manqué nous perd!—Écoutons... Est-ce fait?..
J'avais mis leurs poignards près du lit!... Anathème!
Il devait les trouver. — J'aurais frappé moi-même,
Si je n'avais cru voir mon vieux père endormi!

Le rideau de la galerie s'écarte, et Macbeth apparaît sur les marches, tout pâle, tenant deux poignards.

MACBETH.

Tout est fait! — N'as-tu rien entendu?

Il tombe accablé sur le siége à gauche.

LADY MACBETH.

Rien, ami,
Que le chant du grillon et le hibou qui pleure.
Rien d'autre. — N'as-tu point parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH, se levant convulsif et montrant une porte dans l'éloignement.

Qui donc couche là?

LADY MACBETH.

C'est Malcolm.

MACBETH, regardant ses mains sanglantes, égaré.

Oh! les mains horribles que voilà!

LADY MACBETH.

Horribles?... folle idée!

MACBETH.

Oui, l'un riait en rêve...
L'autre criait : *Au meurtre!*... Et chacun d'eux se lève

En sursaut!... J'écoutais... Alors, ils ont prié,
Et se sont rendormis.

LADY MACBETH.

Tous deux?

MACBETH.

L'un a crié :
Dieu nous assiste! et l'autre : *Amen!* — Muet et sombre.
Comme s'ils m'eussent vu pencher sur eux dans l'ombre
Ces deux mains de bourreau!... Pendant cette oraison,
Je n'ai pu dire : *Amen!*

LADY MACBETH, avec une pitié méprisante.

Où se perd ta raison?

MACBETH.

Pourquoi n'ai-je pu dire : *Amen!* à l'heure même
Où j'avais tant besoin d'être béni moi-même?...
Ce mot à mon gosier s'attachait comme un feu.

LADY MACBETH.

Faut-il se travailler la tête pour si peu?
On en deviendrait fou.

MACBETH.

J'ai cru dans l'ombre entendre
Crier : « Plus de sommeil! Tu n'en dois plus attendre!
Macbeth! il a tué le sommeil innocent,
Qui débrouille des soins le fil embarrassant;
Le sommeil, douce mort que chaque jour réclame,
Bain de l'âpre travail, baume qui refait l'âme,
Bienfait de la nature, aliment précieux

Au banquet de la vie, et qui tombe des cieux! »

LADY MACBETH.

Que dis-tu?

MACBETH.

Cette voix me criait sans relâche,
Par toute la maison : « Ne dors plus! tu viens, lâche!
De tuer le sommeil!... Glamis! Cawdor!... Aussi
Vous ne dormirez plus! »

LADY MACBETH.

Qui donc criait ainsi?
Ton âme forte, eh quoi! peux-tu la faire esclave
De ces rêves de fou?... Prends de l'eau, vite, et lave
Tes mains, rouges d'un sang qui t'accuse! — Pourquoi
Ces deux poignards?... il faut qu'ils restent près du roi.
Reporte-les, et puis mets du sang au visage
De ses deux chambellans qui dorment. — Va, courage!

MACBETH, effaré.

Non! — Qu'ai-je fait? J'ai froid d'horreur en y songeant.
Le voir encor?... Je n'ose!

LADY MACBETH.

Homme faible et changeant!
Donne-moi ces poignards, donne! — Visions pures!
Les dormants et les morts ne sont que des peintures;
Et l'enfant seul a peur d'un masque aux traits hideux!
Je vais marquer de sang leur visage à tous deux;
Car du crime, tous deux, il faut qu'on les soupçonne!

Elle sort avec les poignards. — On entend frapper à la porte du fond, derrière le théâtre.

MACBETH, seul, avec épouvante.

Qui frappe?—Au moindre bruit maintenant je frissonne!

Regardant ses mains sanglantes, avec stupeur.

Quelles sont ces mains-là? mes yeux n'osent les voir!...
Tous les flots de Neptune auraient-ils le pouvoir
De laver cette main?... Non, non! De sang couverte,
Ma main... de l'Océan rougirait l'onde verte!

LADY MACBETH, rentrant.

Tiens, regarde! nos mains sont de même couleur!...
Mais j'aurais honte, moi, d'avoir cette pâleur!

On frappe.

J'entends frapper; suis-moi! Viens; un peu d'eau va faire
Disparaître le crime entier!... Viens; c'est l'affaire
D'un instant... Ton courage, il te laisse en défaut?

On frappe.

Écoute! on frappe encor... Suis-moi donc, il le faut!
On pourrait nous surprendre à veiller de la sorte!...

Essayant de l'entraîner.

De ces pauvres pensers que Macbeth enfin sorte!

MACBETH.

Savoir ce que j'ai fait!... Il vaudrait mieux pour moi
M'oublier!

On frappe.

A ce bruit, Duncan, réveille-toi!...
Oh! si tu le pouvais!

Ils sortent à droite précipitamment. — On continue de frapper avec plus de force; un serviteur, encore à moitié endormi, paraît, et va ouvrir la porte du fond.

SCÈNE IX.

MACDUFF, LÉNOX, UN SERVITEUR, puis MACBETH.

MACDUFF, au serviteur.

Pour dormir d'un tel somme,
A quelle heure t'es-tu couché, dis-nous, brave homme?
On ne t'éveille pas, certes, du premier choc.

LE SERVITEUR.

Vrai! nous buvions encore au second chant du coq.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? dis... En frappant, peut-être
L'aurons-nous éveillé?... Mais je le vois paraître.

Entre Macbeth. Le serviteur sort.

LÉNOX.

Bonjour, seigneur.

MACBETH.

Bonjour à tous les deux.

MACDUFF.

Le roi
Est-il levé, seigneur?

MACBETH.

Pas encore, je croi.

MACDUFF.

Je devais l'éveiller de grand matin, sans faute;
Et j'ai presque laissé passer l'heure.

MACBETH.

Mon hôte,

Laissez-moi vous conduire à lui.

MACDUFF.

Nous savons tous
Que c'est un embarras agréable pour vous ;
Mais pourtant c'en est un.

MACBETH.

Une peine qu'on aime

Le conduisant à la porte qui mène chez le roi.

Cesse d'être une peine. — Entrez, c'est ici même.

MACDUFF, montant les marches de la porte que lui indique Macbeth.

Suivant l'ordre du roi, je me rends près de lui.

LÉNOX, à Macbeth

Le roi part aujourd'hui ?

Macbeth, rêveur, n'entend pas; Lénox réitère sa question.

Le roi part aujourd'hui?

MACBETH, toujours rêveur.

Aujourd'hui !

Roulement de tonnerre lointain ; rafale.

LÉNOX.

Quelle nuit! Par l'ouragan minées,
Du haut des toits roulaient en bas nos cheminées !
Des lamentations et des cris menaçants
Prophétisaient, avec de sinistres accents,
Des bouleversements affreux, confus encore,
Qu'un temps gros de malheurs va bientôt faire éclore.
Le sombre oiseau criait sans relâche !... Il semblait
Que, par moments, la terre eût la fièvre, et tremblait!

MACBETH.

Quelle effroyable nuit c'était là!

LÉNOX.

Si terrible,
Que je n'en vis jamais de comparable...

MACDUFF, rentrant avec épouvante.

Horrible,
Horrible meurtre!... Un cœur ne peut te concevoir,
Une voix t'exprimer!

MACBETH ET LÉNOX.

Qu'est-ce donc?

MACDUFF, indiquant la chambre du roi.

Allez voir!
Dans son chef-d'œuvre, ici, le Crime se contemple!
Sa main vile, ô Seigneur, a brisé ton saint temple,
Égorgé ton élu!

MACBETH.

Ciel! de qui parlez-vous?

LÉNOX.

Est-ce du roi?

MACDUFF, courant vers la grande porte du fond.

Venez dans cette chambre!... Tous!
Et qu'une autre Gorgone éteigne vos prunelles!
Voyez!... Parlez vous-même! — O douleurs éternelles!

Macbeth et Lénox entrent chez le roi.

Qu'on sonne le tocsin! Qu'on s'éveille partout!
Trahison! — Donalbain! Malcolm! Banquo! debout!

Secouez le sommeil, cette mort contrefaite!
Debout! debout! Voyez comment la Mort est faite.

SCÈNE X.

La cloche d'alarme sonne. — Tous les gens du château et de la suite du roi accourent en désordre.

LADY MACBETH, puis BANQUO; MACBETH et LÉNOX; puis MALCOLM et DONALBAIN. MACDUFF.

LADY MACBETH.

Cet effrayant signal! pourquoi?...

MACDUFF.

Ce que je sai,
Est-ce à vous de l'entendre?... Un seul mot prononcé
Vous tuerait, en brisant vos oreilles de femme!
Banquo!... Ton royal maître!... égorgé!

BANQUO, entrant.

Meurtre infâme!

LADY MACBETH.

Quoi? dans notre maison!...

BANQUO.

Partout infâme!... Oh! dis,
Dis que ce n'est pas vrai, cher Macduff!... Contredis
Ta bouche!

MACBETH, rentrant avec Lénox.

Ah! mort une heure avant ce coup funeste,
J'aurais vécu des jours bénis!... Car il ne reste

Dans ce monde à présent pour nous aucun bonheur!
Tout est mort!... la vertu, la justice et l'honneur!

MALCOLM, entrant avec Donalbain.

Qu'est-ce donc? quel malheur?

MACBETH.

Et c'est lui qui l'ignore!
C'est le plus malheureux qui ne sait rien encore!
La source de ton sang, la source au flot sacré,
Tarie!... à tout jamais!

MACDUFF.

Ton père est massacré!

MALCOLM.

Par qui?

LÉNOX.

Ses chambellans sans doute ont fait le crime.
Les mains, le front, souillés du sang de la victime,
Ils cachaient leurs poignards, qu'enfin j'ai découverts,
Fumants sous leur chevet! Les yeux tout grands ouverts,
Hagards, ils ne donnaient à personne l'envie
De les prendre un instant pour gardiens de sa vie!

MACBETH.

Oh! je me repens bien d'avoir, dans un transport,
Tué ces gens!

MACDUFF.

Pourquoi l'avoir fait tout d'abord?

MACBETH, avec une douleur emphatique.

Quel homme, en même temps, et s'emporte et raisonne,

Est calme tout ensemble et furieux? Personne.
L'essor de mon amour rapide a devancé
Ma raison plus tardive!... Ici, Duncan percé!
Sa tête blanche, hélas! d'un sang vermeil couverte;
Sa poitrine béante, énorme brèche ouverte,
Où le Crime et la Mort ont plongé tous les deux!...
Là, ses bourreaux, salis du carnage, hideux,
Le poignard rouge encor!... N'est-on pas tout de flamme,
Quand on a, pour aimer, une âme!... et dans cette âme
Du courage?...

LADY MACBETH, feignant de s'évanouir.

A moi!... Dieu!... Je me meurs!...

MACDUFF.

Du secours!

Les femmes de lady Macbeth viennent pour l'emmener; mais sur un signe impératif de leur maîtresse, elles se retirent. Lady Macbeth reste muette, immobile, dans un fauteuil à droite.

MALCOLM, regardant Macbeth avec amertume et défiance.

Bien faible est la douleur qui s'exhale en discours!

BANQUO, s'avançant vers Macbeth.

Le soupçon, l'épouvante autour de nous se dresse...
Pour moi, je suis, grand Dieu, dans ta main vengeresse:
De là, je combattrai, fort d'un cœur innocent,
Les hommes de mensonge et les hommes de sang!

MACBETH.

Moi de même!

MALCOLM, regardant toujours Macbeth qui lui jette un coup d'œil menaçant.

Et nous tous!

A Donalbain, qui sanglote, le visage dans ses mains.

Viens, frère!

Un instant de silence, pendant lequel Malcolm traverse le théâtre avec son frère, tout en larmes, qu'il a pris par la main; puis, du seuil de la porte qui mène chez le roi, il lance encore à Macbeth un regard significatif.

MACBETH, après la sortie de Malcolm.

Qu'on s'assemble!
Dans cette œuvre sanglante il faut creuser ensemble.

MACDUFF.

Tous dans la grande salle!

TOUS.

Oui, tous!

MACDUFF.

Nous vengerons
Duncan!... Jurons-le tous, amis!...

TOUS.

Ils tirent leurs épées.

Nous le jurons!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

A Fores. — Une galerie dans le palais. — Vastes arcades, d'architecture romane, soutenues par de gros piliers massifs. Cette galerie, qui précède la salle du banquet, en est séparée par un grand rideau. — Portes latérales à droite et à gauche.

SCÈNE I.

BANQUO, LÉNOX.

LÉNOX.

Nous venons saluer tous deux le nouveau maître?

BANQUO.

Oui; mais l'assassinat, qui donc l'a pu commettre?

LÉNOX.

Ceux qu'a tués Macbeth.

BANQUO.

Mais ces deux forcenés,
Dans quel but, je vous prie?

LÉNOX.

Ils étaient subornés.
Malcolm et Donalbain ont disparu... Leur fuite
A fait tomber sur eux tous les soupçons.

BANQUO.

Conduite
Vraiment dénaturée! Aveugle ambition,

Qui travaille elle-même à sa destruction!
L'aurait-on cru jamais? que Malcolm et son frère...

LÉNOX, baissant la voix, — avec intention.

Seigneur, ne prenons pas leur défense, — au contraire.

Il salue et sort à droite.

BANQUO, pensif.

Te voilà donc Glamis, Cawdor et souverain,
Comme les Sœurs t'avaient promis!... Et, je le crain,
Tes machinations t'ont fait roi! — Mais leur bouche
A dit que je serais l'origine et la souche
D'une foule de rois, et que la royauté
Ne continuerait pas dans ta postérité.
Si les Sœurs disent vrai, comme ici tout l'indique,
L'oracle s'est montré pour toi si véridique,
Macbeth!... il se pourrait qu'un sort pareil m'échût.
L'oracle est pour nous deux, et j'espère! On vient, chut!

Entre à gauche Fleance, avec plusieurs seigneurs qui viennent saluer le nouveau roi; puis, à droite, Macbeth, accompagné des officiers de sa maison et de ses courtisans les plus intimes. — Il entre, une dépêche à la main.

SCÈNE II.

FLEANCE, BANQUO, MACBETH, LÉNOX, SEYTON, SEIGNEURS.

MACBETH, désignant Banquo.

Voici notre plus cher convive! Notre fête
Serait vide sans lui, notre joie imparfaite.

A Banquo.

Nous donnons, cette nuit, un grand souper, seigneur;

Vous y serez; veuillez nous faire cet honneur?

BANQUO.

Sire! à vous d'ordonner, à moi de me soumettre.
Je suis l'humble sujet, et vous êtes le maître.

MACBETH.

Montez-vous à cheval, cette après-dînée?

BANQUO.

Oui,
Sire!

MACBETH.

Autrement, j'aurais voulu prendre aujourd'hui
Vos avis, toujours bons et sages, dont résulte
Pour nous gloire et bonheur. Demain, je vous consulte. —
Allez-vous loin?

BANQUO.

Seigneur, assez pour occuper
Le temps qui reste encor d'ici jusqu'au souper.
Il faudra que j'emprunte à la nuit sombre une heure
Ou deux, si mon cheval se lasse.

MACBETH.

A la bonne heure!
N'allez pas nous manquer.

BANQUO.

Non, monseigneur.

MACBETH.

Sachez
Que nos sanglants cousins, je l'apprends, sont cachés,

L'un en Irlande et l'autre en Angleterre. Ils nient
Leur parricide infâme; à plaisir ils manient
Leurs dupes... Mais demain nous en reparlerons,
Et d'une affaire aussi que nous discuterons. —
Adieu donc. A cheval !

Allant à Fleance, et lui passant avec caresse une main sur la joue.

Fleance vous accompagne?

BANQUO.

Oui, sire! — Allons, mon fils, mettons-nous en campagne.

MACBETH.

Chers amis, vos coursiers, qu'ils soient fermes et prompts.
Et je les recommande à vos durs éperons.

Banquo sort avec son fils à gauche.

Aux courtisans.

Adieu, jusqu'au souper, vous tous.

Les seigneurs sortent.

A Seyton.

Eh bien! ces hommes?

SEYTON.

Ils attendent.

MACBETH.

Fais-les entrer.

Seyton sort à gauche.

SCÈNE III.

MACBETH, seul.

Être où nous sommes,
Sans la sécurité, n'est rien absolument.
Mes craintes dans Banquo plongent profondément!

Sa royale nature, elle me terrifie!...
Car il ose beaucoup, et, prudent, il confie
Sa fougue à la raison qu'il fait marcher devant :
Au monde je ne crains que lui seul de vivant!...
Devant lui mon génie est tremblant et vulgaire,
Comme devant César, Marc-Antoine! — Naguère,
Les Sœurs me nommaient roi, quand son brusque dédain
Les somma hautement de lui parler!... Soudain :
« Banquo, salut! » a dit leur bouche de prophète;
« Tes enfants seront rois!... » — Je n'ai donc sur ma tête
Qu'une aride couronne, un vain sceptre à la main,
Et qu'un bras étranger m'arracherait demain?...
Ah! s'il en est ainsi, ma race est dépouillée!
Mon âme, pour les tiens, Banquo, s'est donc souillée!...
Pour eux j'ai poignardé ce vertueux Duncan,
Et j'ai mis dans la paix de mon cœur un volcan!
Mon trésor éternel, comme une chose immonde,
Je l'ai jeté moi-même à l'Ennemi du monde!...
Pour qui? Pour tes enfants! — Tes enfants rois! — O sort!
Plutôt, viens dans l'arène, et combattons à mort!

SCÈNE IV.

MACBETH, SEYTON, DEUX ASSASSINS.

MACBETH.

Qui vient là?

A Seyton.

Sors; attends que j'appelle.

Seyton se retire.

Aux assassins en leur faisant signe d'approcher.

Il me semble
Que nous avons hier causé tous trois ensemble?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Vous avez réfléchi, sûrement?
C'est lui qui vous tenait dans cet abaissement :
Vous m'accusiez; j'avais contre moi l'apparence;
Et j'étais l'innocent! — Dans l'autre conférence,
J'ai pu vous faire voir comme il sut vous bercer
D'illusions, et comme il sut vous traverser;
Les moyens qu'il emploie, et cent choses nouvelles,
Qui pourraient, n'eussiez-vous que de pauvres cervelles
Vous dire : C'est Banquo!

PREMIER ASSASSIN.

C'est lui!

MACBETH.

N'en doutez point:
Nous allons maintenant passer au second point.
Vous sentez-vous dans l'âme assez de patience
Pour subir tant d'affronts?... En bonne conscience,
Est-ce à vous de prier pour un superbe, osant
Vous courber vers la tombe avec son bras pesant,
Lui qui vous réduit presque à l'aumône?

PREMIER ASSASSIN.

On est homme

MACBETH.

De ce nom-là, vraiment, faut-il que je vous nomme?
Dites-le... Ce projet dont l'exécution
Vous fixe dans mon cœur et mon affection,
Je le déposerai dans vos âmes hardies!

Confidentiellement.

Tant qu'il vit, ma santé n'est rien que maladies;
Et sa mort la rendra parfaite!

PREMIER ASSASSIN.

Ah! les rebuts,
Les mépris, les affronts du monde que j'ai bus,
M'ont tellement aigri, que tout m'est légitime
Pour me venger!

DEUXIÈME ASSASSIN.

Et moi, je suis une victime
Si lasse de malheurs, et le sort me brava
Si longtemps, que j'embrasse une chance qui va
Changer ma vie, ou bien la finir!

MACBETH.

Je proteste
Qu'il est votre ennemi!

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est vrai! Je le déteste!

MACBETH, une main sur son cœur.

Il est aussi le mien, si mortellement... là!
Que chaque instant de plus d'existence qu'il a
Me frappe dans ma vie!... Et je pourrais, au reste,

Le balayer cet homme, ouvertement, d'un geste,
Et donner pour raison que c'est ma volonté;
Mais le secret vaut mieux !... et sur vous j'ai compté.

PREMIER ASSASSIN.

Dites un mot, seigneur, on se met à l'ouvrage.

MACBETH.

Bien! je vois dans vos yeux luire un mâle courage!

Indiquant une fenêtre à gauche.

Ce parc sombre et la nuit seront vos seuls témoins.

Baissant la voix.

Que son fils, dont la mort ne m'importe pas moins,
Sous la fatalité de cette heure complice
Tombe!... Je veux que l'œuvre entière s'accomplisse! —
Êtes-vous décidés ?

PREMIER ASSASSIN.

Terminons sans délais!

MACBETH.

Dans la grande avenue, un peu loin du palais.

Sortent les deux assassins.

Si ton âme doit voir la céleste demeure,
Ton âme au ciel, Banquo, volera dans une heure!...

Après un instant de silence, pensif et douloureux.

Hélas! hélas! déjà que de sang répandu!
Et qu'ai-je donc gagné pour avoir tant perdu?

SCÈNE V.

MACBETH, LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

A part.

Toujours seul et rêveur! quelle étrange manie!

Haut.

Eh quoi! Macbeth, avoir pour toute compagnie
Cette noire tristesse!... Elle aurait dû pourtant
Mourir avec celui qui vous occupe tant.
Ce qu'on a fait est fait! C'est chose sans remède.

MACBETH.

J'ai tranché le serpent, mais sans le tuer raide!
Vois comme il se rejoint! C'est lui-même!... Imprudents,
Voilà qu'il nous menace encore avec ses dents!...
Meure du globe entier la structure mouvante,
Plutôt que de manger mon pain dans l'épouvante,
Et dormir dans le choc de ces rêves hideux,
Qui m'écrasent, la nuit!— Mieux vaudrait pour nous deux
Être parmi ces morts qui, dans leur sépulture,
Dorment bien, grâce à nous, que subir la torture
Où l'âme, sans mourir, râle éternellement!
Duncan est dans sa tombe, il dort profondément;
Il dort, après la fièvre ardente de la vie!...
La trahison n'a plus rien à faire!... Et l'envie,
La malice des siens, l'ennemi près du camp,
Le fer ou le poison n'atteignent plus Duncan.

Il s'assied.

LADY MACBETH.

Allons, mon doux seigneur, relevez cette tête;
Montrez un front brillant et joyeux à la fête!

MACBETH, se levant.

Eh bien! je serai gai; vous, servez-moi d'écho.
De soins, d'attentions, environnez Banquo;
Des yeux et de la voix honorez-le sans cesse...

Avec amertume.

Toujours laver mon nom de roi dans la bassesse
Et la cajolerie!... Ah! tant que nous ferons
A nos cœurs ténébreux un masque de nos fronts,
Point de salut pour nous!

LADY MACBETH.

Laissez, je vous supplie,
Tout cela.

MACBETH.

Chère femme, oh! j'ai l'âme remplie
De scorpions!... Banquo respire, et Fleance...

LADY MACBETH.

Mais...
Ils ne sont pas créés pour vivre à tout jamais!

MACBETH.

C'est là ma joie! ils sont vulnérables... Espère!
Quand la chauve-souris quitte son noir repaire;
Qu'au sombre appel d'Hécate arrive bourdonnant
L'escarbot cuirassé qui tournoie, en sonnant
Le carillon plaintif de sa cloche nocturne, —
Un acte sera fait, terrible et taciturne!

LADY MACBETH.

Quoi donc?

MACBETH.

Reste innocente encor de l'action,
Pour applaudir ensuite à l'exécution.

Avec une exaltation croissante.

Du Jour compatissant couvre les yeux sensibles,
Nuit!... Brise de tes mains sanglantes, invisibles,
Ce lourd bandeau qui fixe à mon front la pâleur!...
L'ombre vient! Le corbeau revole au bois... Malheur!
Car les enfants du jour s'endorment; mais la Fraude,
Ce noir agent des nuits, guette sa proie, et rôde! —
Patience! tu crois mon langage insensé?...
C'est au Mal à finir ce qu'il a commencé.

LADY MACBETH.

Mais chasse de ton front cette ombre qui le couvre :

Fanfares et bruit au dehors.

Voici l'heure! Voici nos convives! On ouvre.

Le grand rideau du fond s'écarte et laisse voir une salle de banquet splendidement éclairée. — Au milieu, une table servie avec magnificence. — Fanfares.

SCÈNE VI.

MACBETH, LADY MACBETH, LÉNOX,
SEIGNEURS, PAGES, ETC.

MACBETH.

Vous connaissez vos rangs... Asseyez-vous... Soyez
Les bienvenus.

LÉNOX.

Seigneur, mille grâces!

MACBETH.

Voyez!
Nous voulons nous mêler parmi la compagnie,
Comme un hôte qui fait peu de cérémonie.
L'hôtesse, mes amis, prend la place d'honneur;
Et nous lui demandons un bon accueil.

LADY MACBETH.

Seigneur,
Soyez mon interprète ici. Mon cœur proclame
Qu'ils sont tous bienvenus!

Acclamations.

MACBETH.

Et c'est du fond de l'âme
Qu'ils vous répondent tous.

Sur l'invitation de Macbeth, tous les convives, après s'être inclinés devant la reine, vont se placer autour de la table. — Ils laissent un siége au bout de la table, à droite, pour le roi.

MACBETH.

Mais le nombre est égal
Des deux côtés : ma place est ici. — Bon régal!
Que la coupe circule, amis, selon l'usage!

Le premier assassin entre furtivement et se tient debout à la porte latérale à gauche. — Macbeth l'aperçoit et va à lui.

Camarade, je vois du sang sur ton visage!

PREMIER ASSASSIN, à demi caché par un pilier.

Oui, le sang de Banquo.

MACBETH.

C'est à merveille, alors!
Je l'aime sur ton front bien mieux que dans son corps.—
Expédié?

PREMIER ASSASSIN.

Tout net; la gorge bien coupée!
J'ai fait cela pour lui.

MACBETH.

Merci, ma bonne épée!
Et si tu m'as encor jeté son Fleance à bas,
Mon brave, tu n'as point ton pareil ici-bas.

PREMIER ASSASSIN.

Fleance?... il s'est échappé.

MACBETH.

Ma fièvre recommence!
Lui mort! j'étais entier comme le marbre, immense
Et libre comme l'air; solide, enraciné
Comme un roc! — Maintenant, je frissonne enchaîné,
J'étouffe... Un noir cachot m'étreint, — c'est l'épouvante!

A l'assassin.

Le père est en lieu sûr, au moins?

L'ASSASSIN.

Mais je m'en vante.
Il est en sûreté dans un fossé profond,
Et le crâne entamé de vingt coups bien à fond,
Dont le moindre est la mort d'un homme.

MACBETH.

La belle œuvre!

Le gros reptile est mort, et la jeune couleuvre
Est de nature un jour à nourrir du venin;
Mais il n'a pas encor ses dents, le monstre-nain. —
Va; nous en causerons.

L'assassin sort à gauche.

LADY MACBETH, de sa place.

Une gaîté plus vive,
Royal seigneur! c'est vendre un repas au convive
Que donner ce repas sans affabilité.
On mangerait bien mieux chez soi. C'est la gaîté
Qui doit assaisonner tous les mets de la table.
Sans quoi se réunir serait insupportable.

MACBETH, avec un sourire.

Mon aimable grondeuse!

Aux convives.

Allons, amis! ce soir
Joie et santé!

LÉNOX.

Daignez, monseigneur, vous asseoir.

MACBETH.

Je verrais tout l'honneur de nos compatriotes
Sous mon toit, si j'avais Banquo parmi mes hôtes!
Il vaut mieux l'accuser d'un oubli, cependant,
Qu'appréhender pour lui quelque triste accident.

LÉNOX.

Absent, il compromet sa parole.

A Macbeth.

De grâce,

Nous ferez-vous l'honneur de prendre votre place?

L'ombre sanglante de Banquo vient s'asseoir sur le siége de Macbeth; elle est invisible aux autres convives.

MACBETH.

La table est pleine.

LÉNOX.

Non, et votre siége est là.

MACBETH.

Où?

LÉNOX, montrant le siége royal.

Là... Quel trouble!

MACBETH, épouvanté.

Qui de vous... a fait cela?

LÉNOX, avec surprise.

Quoi donc?

MACBETH, au fantôme.

Ce n'est pas moi! — Non! ce n'est pas moi! Cesse
D'agiter tes cheveux tout sanglants!

LÉNOX.

Son Altesse
N'est pas bien! Levons-nous.

LADY MACBETH.

Amis, ne bougez pas.
Il est souvent ainsi, depuis l'enfance, hélas!
Cet accès dure peu : le temps d'une pensée,
Chers amis! d'une seule, — et la crise est passée.
Mais trop d'attention le blesse au dernier point;

C'est prolonger son mal. — Mangez, n'observez point.

S'approchant de Macbeth, à voix basse.

Êtes-vous un homme?

MACBETH, les yeux fixés sur le spectre.

Oui, je suis un homme brave!...
Ce que Satan aurait peur de voir, je le brave.

LADY MACBETH, à voix basse.

Enfantillage pur! vision de ta peur!
C'est comme ce poignard, mensongère vapeur,
Qui vers Duncan, dis-tu, te conduisait naguère.
Oh! ces tressaillements ne m'étonneraient guère
D'une aïeule contant, l'hiver, pour effrayer,
Quelque histoire de spectre, aux lueurs du foyer!...
Quelle honte! Pourquoi la terreur qui t'assiége?

MACBETH, lui désignant le fantôme, toujours invisible aux convives.

Ici! tiens! vois!... Regarde!

LADY MACBETH.

Eh bien! ce n'est qu'un siége.

MACBETH, éperdu, au fantôme.

Toi, qui peux remuer la tête, parle aussi!...
Ah! puisque nos cercueils revomissent ainsi
Les corps morts, confiés aux sombres catacombes,
L'estomac des vautours est plus sûr que nos tombes.

L'ombre de Banquo disparaît.

LADY MACBETH.

Eh quoi donc! la folie a tué l'homme en vous?

MACBETH, hors de lui.

Je l'ai vu ! je l'ai vu!

LADY MACBETH.

Honte à toi, faible époux!

MACBETH.

Oui, le sang bien des fois a coulé sur la terre!
Dans le vieux temps, avant qu'une loi salutaire
Eût policé le monde, et mille fois depuis,
Le meurtre ensanglanta l'ombre épaisse des nuits!
Un homme alors mourait, quand son crâne était vide,
Et tout finissait là!... Mais aujourd'hui, livide,
Échappé du tombeau, le crâne tout fumant,
On revient nous chasser de nos siéges! — Vraiment!
C'est plus étrange encor que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH, de sa place, à table.

Altesse, on n'attend plus que votre ordre suprême.

MACBETH, sortant de son délire.

Ah! j'oubliais... Voici le calme revenu.

Aux convives.

Ce mal n'étonne pas ceux dont je suis connu...
Pardon, nobles amis... Continuons la fête :
Je vais m'asseoir. . A tous, joie et santé parfaite!

Aux échansons.

Du vin! et remplissez ma coupe jusqu'au bord.

Élevant sa coupe.

Je bois à la santé des convives, d'abord;
Ensuite au cher absent! — A l'assemblée entière!

A Banquo!

L'ombre reparaît, immobile et debout à son côté.

Loin d'ici! va! rentre au cimetière!...
Ton sang est froid! tes os sont desséchés!... Hagard,
Tu roules de grands yeux qui n'ont pas de regard!

LADY MACBETH, aux convives.

Ce n'est là qu'un malaise habituel; rien d'autre!
Il gâte seulement mon plaisir et le vôtre.

MACBETH, au fantôme, toujours immobile et debout devant lui.

Tout ce qu'on peut oser, je l'ose!... Par la mort!
Viens à moi sous l'aspect de l'ours affreux du Nord!
Ou tigre bondissant dans les sables d'Afrique!...
Revêts une autre forme atroce et chimérique,
Et mes nerfs vigoureux n'en pourront tressaillir!
Ou bien reprends la vie!...

Le spectre marche.

Ose alors m'assaillir,
Dans un désert, l'épée en main!

A mesure que le spectre avance, Macbeth recule terrifié

Si je recule,
Tu n'auras effrayé qu'un enfant ridicule!

Le spectre qui s'éloignait, tourne la tête. Macbeth tombe un genou terre, les mains tendues, suppliant.

Fantôme horrible, fuis! Va-t'en, rêve moqueur!

Le spectre disparaît dans un pilier à droite.

Il fuit! Je redeviens un homme... J'ai du cœur!

Aux convives, qui se sont levés pour sortir.

De grâce, demeurez.

LADY MACBETH.

Ce trouble épouvantable
Effarouche la joie, et la chasse de table!

MACBETH.

Puis-je donc voir cela sans plus d'étonnement
Qu'un nuage d'été qui fuit rapidement?
Mais ce qui me confond, c'est toi, c'est toi, te dis-je!
Quoi! tu peux contempler en face un tel prodige,
Et garder l'incarnat d'un front tranquille et froid,
Tandis que mon visage est encor blanc d'effroi?

LÉNOX.

Quel prodige, seigneur!

LADY MACBETH.

Voyez, son mal augmente.
La moindre question l'irrite, le tourmente :
Ne lui parlez donc plus. Je vous laisse partir;
N'observez pas les rangs d'usage pour sortir;
Et bonsoir à vous tous.

LÉNOX, à lady Macbeth, en s'éloignant.

Puisse la nuit suspendre
Le malaise du roi!

Les seigneurs sortent.

SCÈNE VII.

LADY MACBETH, MACBETH.

MACBETH.

Du sang va se répandre;

Car le sang veut du sang! Oh! si l'on allait voir,
Comme on a vu déjà, les pierres se mouvoir
Et les arbres parler!... Bien souvent, dans l'espace,
L'augure suit du doigt la corneille qui passe;
Et du fond de son ombre, alors tout frémissant,
A la clarté des cieux paraît l'homme de sang!

LADY MACBETH.

Sois plus calme.

MACBETH.

Et Macduff! sais-tu qu'à ma puissance
Ce vassal orgueilleux refuse obéissance?

LADY MACBETH.

L'avez-vous mandé?

MACBETH.

Non. Je le ferai demain.
Mais je suis bien instruit; ils sont tous dans ma main:
Parmi leurs serviteurs, j'ai des âmes vénales. —
J'irai demain matin voir les Sœurs infernales:
Elles m'en diront plus!... Par le pire moyen,
Je veux connaître enfin le pire; et pour mon bien,
Je sacrifierai tout! Si loin dans la carrière,
Et les pieds dans le sang retourner en arrière
Me fatiguerait plus que d'aller en avant:
Il faut continuer. Ma tête va rêvant
A d'étranges projets, et qui veulent, en somme,
Sans être examinés, qu'une main les consomme!

LADY MACBETH.

Il vous faut le sommeil, ce baume qui refait

Tous les êtres!

MACBETH.

Oui, viens. Mon délire est l'effet
D'une crainte novice et trop pusillanime!
Viens. Nous sommes encor bien jeunes dans le crime!

Ils rentrent dans leurs appartements, à droite.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Une sombré et profonde caverne, formée par un amoncellement de rochers hideux. — Au fond, à gauche, une pente raide et tortueuse. — A droite, au deuxième plan, une grande chaudière qui bout sur un brasier. — Roulements de tonnerre. — Épaisses ténèbres sillonnées par les éclairs. — Musique infernale et terrible.

SCÈNE I.

LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Sœurs, le chat-tigre au flanc bariolé
A trois fois miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Le hérisson dans l'ombre se lamente.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le harpeur crie : Il est temps!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Commençons.

TOUTES TROIS.

Remplissons, remplissons
La marmite écumante!
Autour du vase empoisonné, dansons!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Crapaud, qui, sous la froide pierre,

Depuis neuf jours dors accroupi,
Et gonflé d'un venin croupi,
Bous le premier dans la chaudière!

TOUTES TROIS.

Redoublons de fatigue et de soins! Travaillons!
Feu, brûle! et toi, chaudière, écume à gros bouillons!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Cyprès, coupé sur une tombe
Pendant une éclipse, la nuit!
Ciguë, arrachée à minuit,
Tombe dans la chaudière, tombe!

TOUTES TROIS.

Redoublons de fatigue et de soins! Travaillons!
Feu, brûle! et toi, chaudière, écume à gros bouillons!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Serpent, lézard, allez vous tordre
Dans l'horrible chaudron de fer!
Bous comme un noir coulis d'enfer,
Mélange puissant en désordre!

TOUTES TROIS.

Redoublons de fatigue et de soins! Travaillons!
Feu, brûle! et toi, chaudière, écume à gros bouillons!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et maintenant, parmi les cendres étouffées,
Autour de la chaudière aux immondes bouffées,
Tourbillonnons, mes sœurs, comme lutins et fées!

Elles tournent en se tenant par la main, aux accords d'une musique infernale.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes pouces, je sens
L'approche d'un maudit!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Qu'il entre!

PREMIÈRE ET DEUXIÈME SORCIÈRE.

J'y consens.

TOUTES TROIS.

Macbeth!

Il entre par la pente de rochers, à gauche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MACBETH.

MACBETH.

Que faites-vous, créatures infâmes,
Sorcières de minuit?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Femmes!
Je vous conjure ici par votre art clandestin,
Répondez-moi! Je veux connaître mon destin.
Dût l'ouragan, chassé de vos bouches profondes,
Engloutir les vaisseaux tournoyant dans les ondes;
Dussent forêts, moissons, confusément rouler,
Et sur leurs habitants les châteaux s'écrouler;
Dussent les grands palais, avec leurs pyramides,

Et les tours jusqu'au sol pencher leurs fronts humides ;
Et périr, confondus, tous les germes divers,
Et la Destruction fatiguer l'univers!...
Femmes, répondez-moi!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle, parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Demande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Veux-tu nous entendre? Commande.
Nous, ou nos maîtres, dis?

MACBETH.

Faites-les-moi donc voir!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Jetons au feu le sang d'une vorace truie,
Qui mangea ses neuf marcassins ;
Et la graisse, tombant comme une lourde pluie
Du noir gibet des assassins.

TOUTES TROIS.

Viens d'en haut; viens d'en bas! Parais! fais ton devoir.

Le tonnerre gronde : on voit s'élever de terre une tête, armée d'un casque.

MACBETH.

Dis, puissance inconnue?...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il voit ton âme! Écoute,

Mais ne dis rien.

LE FANTÔME.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! redoute
Macduff, thane de Fife!... Adieu!

MACBETH.

Bien! Je reçois
Ton avis de bon cœur, n'importe qui tu sois...
Tu fais vibrer ma crainte.

Impérieusement.

Un mot!

Le fantôme disparaît.

PREMIÈRE SORCIÈRE, avec un ricanement sardonique.

Es-tu son maître?—
Bien plus puissant encore un autre va paraître.

Tonnerre, bruit de tempête. — On voit sortir de terre le fantôme d'un enfant ensanglanté.

LE FANTÔME.

Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH.

Oh! je t'écoute. . vois!
De l'oreille et du cœur j'aspire ici ta voix.

LE FANTÔME.

Sois résolu, hardi, sanguinaire, sans âme;
Ris du pouvoir de l'homme!... Aucun, né d'une femme,
Ne peut nuire à Macbeth!

Le fantôme s'évanouit.

MACBETH.

Vis donc! A quel propos

Te craindrais-je, Macduff? Mais non, pour mon repos,
Et pour rendre le Sort garant du Sort lui-même,
Tu mourras! — Je veux dire à la Peur au teint blême
Qu'elle a menti, l'infâme! et dormir mon sommeil,
En dépit du tonnerre!

La foudre gronde, éclairs. — L'apparition d'un enfant couronné s'élève, tenant un arbre dans la main.

MACBETH.

Ah! qui vient là, pareil
Au fils d'un roi?... Ce front tout jeune s'environne
Du cercle éblouissant d'une auguste couronne!

LES TROIS SORCIÈRES.

Écoute, sans parler.

L'APPARITION.

Sois fier comme un lion;
Ne t'inquiète pas si la rébellion
Fermente... On ne pourra jamais vaincre ton glaive,
Avant que la forêt de Birnam ne se lève,
Et, du haut Dunsinane assiégeant le coteau,
Ne vienne escalader les murs de ton château!

L'apparition s'évanouit.

MACBETH, avec une joie sombre.

Qui peut faire marcher un bois, forcer le chêne
A briser, pour s'enfuir, la terre qui l'enchaîne?
Si le bois de Birnam se lève contre moi,
Rébellion, tu peux lever la tête! — Et roi,
Macbeth vivra le bail signé par la Nature,
Jusqu'au terme qui vient pour toute créature!...

Pourtant, mon cœur bondit encore ; il veut savoir...
Dites (si jusque-là s'étend votre pouvoir),
La race de Banquo, de ce pâle fantôme,
Dites... régnera-t-elle un jour dans mon royaume ?

LES TROIS SORCIÈRES.

N'en demande pas plus.

MACBETH.

Je veux la vérité !...
Ou malédiction, et dans l'éternité,
Sur vous !

Le tonnerre gronde. — Une harmonie lugubre et des lamentations sortent des profondeurs de la caverne.

Pourquoi ceci ?... Des sanglots !... Quel mystère !

PREMIÈRE SORCIÈRE, s'avançant vers Macbeth.

Parais !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Parais !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Parais !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Montrez-vous sur la terre,
Et bourrelez son cœur ! — Paraissez ! venez tous
Comme des ombres, — puis, évanouissez-vous.

Huit fantômes de rois, la couronne en tête, le sceptre à la main, apparaissent l'un après l'autre au fond du théâtre, dans une lumière livide, et défilent à pas lents devant Macbeth ; le dernier tient un miroir. L'ombre de Banquo les suit.

MACBETH, au premier fantôme.

Fuis ! tu ressembles trop à Banquo ! Fuis bien vite !

Ta couronne a brûlé mes yeux dans leur orbite!...

Au second fantôme.

Et toi, dont les cheveux parés du cercle d'or
Sont comme ceux de l'autre, arrière!

Fantôme.

Un autre encor!
Semblable aux deux premiers!

Aux sorcières.

Finirez-vous, maudites!

Fantôme.

Toujours! — Éteignez-vous, mes yeux!

Fantôme.

Toujours!... Oh! dites,
Est-ce que cette armée ainsi défilera
Jusqu'à l'heure où trop vieux le monde croulera?
Je n'en veux pas voir plus!...

Fantôme.

Ciel! un autre!...

Fantôme.

Un septième!
Horreur!

Fantôme.

Dans le miroir que porte ce huitième,
J'en vois d'autres encor, bien d'autres au lointain!..
Épouvantable aspect!

Le spectre de Banquo.

Grand Dieu! c'est le Destin!
Car l'ombre de Banquo, pâle et de sang baignée,
Sourit, en me montrant sa nombreuse lignée!...

Tout est donc vrai?

Les sorcières tournent autour de lui, et disparaissent avec la chaudière, aux éclats de la foudre.

MACBETH.

Plus rien!... Oh! que cette heure-là
Dans le calendrier soit maudite!

Appelant.

Holà!
Quelqu'un!

SCÈNE III.

LÉNOX, MACBETH.

LÉNOX.

Que Votre Grâce ordonne.

MACBETH, s'attachant à lui, — avec épouvante.

Ami, demeure...
As-tu vu les Sœurs?

LÉNOX.

Quand?

MACBETH.

Elles ont tout à l'heure
Dû passer près de toi?

LÉNOX.

Non.

MACBETH.

Soit infecté l'air
Qui vous sert de monture, ô filles de l'Enfer!

Et damné qui vous croit !... Qu'est-ce? Je viens d'entendre
Le galop d'un cheval.

Seyton entre avec une dépêche.

Donne... — Que vais-je apprendre?

Il ouvre la dépêche.

Macduff en Angleterre!... Oh! Macduff s'est enfui
Pour se joindre à Malcolm!

LÉNOX, à part.

Je ferai comme lui.

MACBETH, avec une fureur sourde et croissante.

Tu devances, ô temps, mes sanglantes chimères!
Ils me mènent à rien ces projets éphémères,
Si l'action ne marche avec eux!... Je promets
Que mon cœur et mon bras n'auront plus désormais
Qu'un seul mouvement! — Plus de lenteur insensée!...
Et pour que l'œuvre enfin couronne ma pensée,
Surprenons le château de Macduff, sur-le-champ!
Emparons-nous de Fife, et qu'au poignard tranchant
On livre tous les siens!... Femme, enfants, que sa race
Tout entière périsse!... et qu'il n'en soit plus trace! —
Puis, quand j'aurai frappé, Malcolm, prends garde à toi!
Je saurai bien t'avoir!... Tu n'es pas encor roi!

Le théâtre change. — EN ANGLETERRE. Une terrasse dans le parc d'une résidence royale. Végétation luxuriante, frais paysage, calme et riante nature, éclairée par un beau ciel.

SCÈNE IV.

MALCOLM, MACDUFF, se promènent en causant.

MALCOLM.

Cherchons la solitude, et dégonflons de larmes
Nos cœurs trop pleins!

MACDUFF, chaleureusement.

Tirons plutôt l'épée! Aux armes!
Renversons le tyran du trône qu'il a pris!
Chaque matin l'Écosse entend les nouveaux cris
Des orphelins nouveaux et des nouvelles veuves;
Et toujours des sanglots, des afflictions neuves
S'en vont frapper le ciel, qui douloureusement
Semble répondre, et pousse un long gémissement!

MALCOLM, soupçonneux.

Je crois ce que je vois! Aussi, Macduff, je pleure...
Et je redresserai le mal, quand viendra l'heure. —
Ce que vous m'avez dit, peut-être, est vérité.
Néanmoins ce tyran dont le nom détesté
Ulcère notre langue, il passa pour honnête!
Vous a-t-il ôté même un cheveu de la tête?
Non. Vous l'aimiez... Je suis jeune, mais défiant...

MACDUFF, avec surprise.

Prince, je vous écoute...

MALCOLM.

En me sacrifiant,
On est sûr de lui plaire; et l'agneau faible et jeune
Apaiserait le tigre irrité d'un long jeûne.

MACDUFF, *indigné.*

Suis-je un traître?

MALCOLM.

Macbeth en est un!... et parfois
L'inflexible vertu plie au souffle des rois.

Avec un peu d'émotion.

Il faut me pardonner, — car nulle conjecture,
De ma part, ne saurait changer votre nature.
Dieu merci! Les grands cœurs n'ont pas tous succombé:
Bien que le plus brillant des anges soit tombé,
Plus d'un reste brillant!

MACDUFF, *douloureusement.*

C'est lui qui me soupçonne,
C'est le fils de Duncan!

MALCOLM.

Je n'accuse personne;
Mais enfin nous vivons en des temps hasardeux.
Quoi! vous abandonnez, sans prendre congé d'eux,
Femme, enfants, ces liens d'amour et de patrie?...
Mais dans ma défiance, oh! non, je vous en prie,
Ne voyez pas d'outrage: elle est ma sûreté,
Et ne peut faire tort à votre loyauté.

MACDUFF.

Saigne donc, pauvre Écosse, en ta rude agonie!
Consolide ta base, ô fière tyrannie!...
La vertu n'ose pas te réprimer!... Eh bien!
Usurpateur, jouis du trône, c'est ton bien!

Adieu, prince, adieu!... Non, je ne voudrais pas être
Ce lâche que tu crois, pour devenir le maître
Du royaume si beau qu'un infâme t'a pris!...
Tout l'Orient lui-même est trop cher à ce prix!

MALCOLM.

Si j'ai quelque soupçon, ne croyez pas qu'il tombe
Sur vous, — précisément... Oui, mon pays succombe!
Il pleure, il est en sang! Chaque instant que voilà
Ajoute une blessure aux blessures qu'il a!...

Mystérieusement.

Plus d'un bras, néanmoins, veut rompre ses entraves;
Édouard m'offre ici des milliers de ses braves...

S'arrêtant tout à coup dans sa confidence.

Mais quand j'aurais foulé sous mes pieds le tyran,
Et mis sa tête au bout de mon épée, — apprend
Qu'au bourreau de l'Écosse, au monstre impitoyable,
Succéderait un monstre encor plus effroyable!

MACDUFF.

Qui pourrait-ce être?

MALCOLM.

Moi!... moi, dis-je, en qui je sens
Tous les vices pousser des germes si puissants,
Que, lorsqu'ils s'ouvriront, Macbeth, lui sacrilége,
Immonde, va paraître aussi pur que la neige!
Et si mon sceptre lourd sur l'Écosse tombait,
Elle ne verrait plus qu'un bon roi dans Macbeth.

MACDUFF.

Aux légions d'enfer, il n'est pas, je vous jure,

Démon pire que lui!

MALCOLM.

Je sais qu'il est parjure,
Sanguinaire, lascif, cupide, avare, faux,
Hypocrite!... qu'il porte au cœur tous les défauts
Qui sur terre aient un nom!...

Baissant la tête avec une expression de honte.

Mais je vaux moins encore...
La soif des voluptés et du sang me dévore!
L'avarice!...

MACDUFF.

Grand Dieu!

MALCOLM.

Les vices par milliers
Pullulent dans mon cœur, toujours multipliés! —
Que je règne, ma main va sans miséricorde
Jeter dans les enfers le lait de la Concorde,
Semer partout la guerre, et, pleine de fléaux,
Bouleverser le monde et faire le chaos.

MACDUFF, *avec désespoir.*

Écosse! Écosse!

MALCOLM.

Eh bien! si tu crois qu'un tel homme
Soit fait pour gouverner, — parle donc! Je suis comme
J'ai dit!

MACDUFF.

Pour gouverner? Non, non! pas même fait
Pour vivre! — O nation, misérable en effet!

Sous le voleur sanglant du sceptre de ton maître,
Ton âge d'or, oh! quand le verras-tu renaître, —
Puisque le rejeton des monarques anciens
Lui-même se réprouve, et blasphème les siens? —
Ton noble père fut un très-saint roi!... La reine,
Ta mère, humiliait son front de souveraine,
Toujours agenouillée, en prières!... Adieu!

S'éloignant.

Ces vices dont lui-même il s'accuse, grand Dieu!
Voilà ce qui m'exile à jamais de l'Écosse!...
Sèche donc, espérance inutile et précoce!

MALCOLM s'élance vers lui pour le retenir.

Macduff, ce beau courroux, fils de l'intégrité,
A banni de mon cœur son incrédulité;
Avec ta bonne foi je me réconcilie. —
Macbeth, ce noir démon, m'observe, — et multiplie
Tous les piéges d'enfer pour attirer mes pas,
Et la prudence fait que je n'y tombe pas;
Mais que Dieu juge seul entre nous deux, et tienne
Dorénavant mon âme attachée à la tienne!
Va, j'ai calomnié ma nature, et je doi
Rétracter tout le mal que j'ai dit contre moi.
Trop souvent la pitié des hommes n'est qu'un leurre...
Et, pour mieux t'éprouver, j'ai menti tout à l'heure!

Il tend la main à Macduff, qui la baise et veut s'agenouiller. Malcolm le serre contre son cœur avec attendrissement.

Que notre cher pays dispose de mon bras,
De mon sang!. . Fais de moi tout ce que tu voudras.
Déjà le vieux Siward, avant ton arrivée,

Allait se mettre en marche avec une levée
De dix mille soldats réunis sur un point.
Il faut nous joindre à lui, Macduff; ne tardons point!
Soutenons bravement notre sainte querelle!...
C'est la cause des rois : Dieu combattra pour elle! —
Mais quel silence, ami?

MACDUFF.

Pardon, noble seigneur...
Quelque tristesse encor flottait sur mon bonheur!

MALCOLM.

Qui vient à nous?

MACDUFF, avec un cri de surprise et de joie.

Lénox!

SCÈNE V.

MACDUFF, LÉNOX, MALCOLM.

MALCOLM, s'avançant vers Lénox.

Oh! parle, je t'en prie!...
Que fait l'Écosse?

LÉNOX.

Hélas! malheureuse patrie,
Elle se méconnaît elle-même à son deuil!...
Ce n'est plus notre mère!... Elle est notre cercueil,
Cette patrie, où rien, rien de ce qui raisonne
N'ose encore sourire; où partout l'écho sonne,
Déchiré de sanglots et de cris superflus,
Et de gémissements qu'on ne remarque plus;

Où la douleur paraît prétentieuse et feinte,
Tant elle est violente!... où, quand la cloche tinte,
On ne demande plus pour qui sonne le glas!...
Où des hommes de bien la vie expire, hélas!
Même avant que la fleur dont leur toque est parée,
La pauvre fleur d'un jour! penche, décolorée.

MACDUFF.

O discours trop cruels, et cependant trop vrais!

MALCOLM.

Mais le dernier malheur?

LÉNOX.

Oh! le malheur, tout frais
D'une heure, est oublié tandis qu'on le raconte :
Chaque minute en vient toujours grossir le compte!

MACDUFF, d'une voix tremblante.

Et ma femme?

LÉNOX, avec un sanglot mal étouffé.

Elle est... bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfants?

LÉNOX.

Bien.

MACDUFF.

Le tyran n'a donc pas troublé leur paix?

LÉNOX.

Non, — rien,

Quand je les ai quittés, ne la troublait...

MACDUFF.

De grâce!
Moins avare de mots, dis-nous ce qui se passe?

LÉNOX.

J'arrivais pour donner des nouvelles, hélas!
Si lourdes à porter que mon cœur en est las!...
Quand le bruit se répand qu'un parti nombreux s'arme;
Et ce bruit est fondé, car le tyran s'alarme
Et fait mettre sur pied ses troupes. — Levons-nous!
Voici l'instant d'agir, prince!... Un regard de vous
Va créer des soldats; et nos femmes d'Écosse
Combattront, pour finir un esclavage atroce!

MALCOLM.

Qu'ils prennent donc courage, et m'attendent, — j'accours!
Le valeureux Siward amène à leur secours
Dix mille hommes armés que fournit l'Angleterre :
La Chrétienté n'a pas meilleur homme de guerre!

LÉNOX.

Que n'ai-je une nouvelle aussi bonne en retour!...
Pour qu'on n'entende pas, que ne puis-je à mon tour
Crier dans un désert les paroles mortelles
Que je dois prononcer!

MACDUFF.

Qui donc concernent-elles?
La cause générale?... Ou bien est-ce un malheur
Qui ne frappe qu'un homme?

LÉNOX.

Ah! dans cette douleur
Tout cœur honnête prend sa part!... mais la plus grande
N'appartient qu'à vous seul!

MACDUFF.

Eh bien donc! qu'on me rende
Tout ce qui m'en revient... Je veux ma portion.

LÉNOX.

Ton oreille va prendre en exécration
Ma voix, qui l'emplira du son le plus terrible
Qu'elle ait jamais ouï!

MACDUFF, avec épouvante.

Oh! je devine!... Horrible!

LÉNOX.

D'infâmes scélérats ont surpris ton château,
Livré tes jeunes fils et ta femme au couteau!...
Ah! si je te disais toute leur barbarie,
J'ajouterais ta mort à cette boucherie!
Mieux vaut me taire.

MALCOLM.

Ciel miséricordieux!

A Macduff, plongé dans la stupeur.

Homme! n'abaisse point ton front... Lève les yeux!
Fais parler ta douleur sans que rien la maîtrise...
Le désespoir sans voix gronde au cœur, et le brise!

MACDUFF.

Quoi! mes enfants aussi?...

LÉNOX.

Femme, enfants, tout chez toi!
Tout ce qu'ils ont trouvé!

MACDUFF, d'une voix déchirante.

Je n'étais pas là, moi! —
Et ma femme?...

LÉNOX.

J'ai dit.

MALCOLM.

Donnons pour allégeance,
Pour remède à nos maux, une grande vengeance!

MACDUFF, secouant la tête et montrant Malcolm, — avec un sanglot.

Il n'a pas d'enfants!

A Lénox.

Quoi! tous les miens, dites-vous?..
Avez-vous dit: tous? — Oh! — vautour infernal!... Tous!
Quoi! mes pauvres petits, tous ensemble, et leur mère...
Enlevés d'un seul coup!

MALCOLM, lui prenant la main.

C'est une épreuve amère!
Sois homme.

MACDUFF.

Oui; mais je dois sentir en homme aussi!
On ne peut oublier ce qu'on aimait ainsi!...
Le Ciel a vu cela sans prendre leur défense!
O Macduff! et c'est toi qui frappes leur enfance...
Oui, c'est pour tes péchés, c'est pour toi, malheureux,

Que le Meurtre sanglant vient de fondre sur eux!

Tombant à genoux.

Paix à leur âme au ciel!

MALCOLM.

Que ce massacre infâme
Soit la pierre où ton glaive aiguisera sa lame
Et que ton désespoir, en colère tournant,
Loin d'abattre ton cœur, le tienne bouillonnant!

MACDUFF.

Mes yeux pourraient pleurer comme des yeux de femme,
Et ma bouche vomir des menaces de flamme!

Se relevant, l'épée à la main.

Mais, ô Dieu de bonté, mets-nous front contre front,
Ce démon de l'Écosse et moi!... Surtout, sois prompt!
Fais qu'il se trouve au bout de mon épée!... Oh! donne!
Et s'il m'échappe... alors que le Ciel lui pardonne!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

DUNSINANE. — Une galerie peu profonde dans la citadelle. — A droite, une porte qui mène aux appartements de lady Macbeth. — A gauche, au deuxième plan, une fenêtre, d'où l'on est censé apercevoir la forêt de Birnam dans le lointain. Grande porte au fond. — A gauche, une petite table et un fauteuil. — Le théâtre est faiblement éclairé.

SCÈNE I.

UN MÉDECIN, UNE DAME DE LA REINE.

LE MÉDECIN.

J'ai veillé près de vous deux nuits ; rien de précis
Ne m'a, jusqu'à présent, confirmé vos récits.
Quand, la dernière fois, s'est-elle promenée ?

LA DAME.

Le siége du château commençait... Étonnée,
J'ai vu la reine encor se lever en dormant,
Prendre un manteau, s'asseoir, puis convulsivement
Tracer, lire un billet ; je l'ai vue, ô merveille !
Le plier, le sceller, comme en état de veille...
Puis retourner au lit dans un sommeil profond.

LE MÉDECIN.

Quel trouble dans un être, et quel mystère au fond !
Veiller, dormir ensemble !... Outre sa promenade,
Quels mots a devant vous prononcés la malade ?

LA DAME.

Ces mots, je ne veux pas les répéter, ô ciel!

LE MÉDECIN.

Vous le pouvez, à moi. C'est même essentiel.

LA DAME.

Nul témoin n'appuierait mes paroles, — je n'ose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LADY MACBETH, somnambule.

Elle entre lentement par la droite, une lampe à la main.

LA DAME.

Mais, tenez! elle vient... Oui, c'est la même chose! —
Sur ma vie! elle dort... Silence! observez-la.

Lady Macbeth, endormie, traverse le théâtre et pose sa lampe sur une petite table, à gauche. Elle s'assied.

LE MÉDECIN, baissant la voix.

Comment donc a-t-elle eu cette lumière-là?

LA DAME.

Cette lumière était dans sa chambre; elle en garde
Toujours une, la nuit.

LE MÉDECIN.

Son œil ouvert regarde?

LA DAME.

Il regarde sans voir,

Le médecin et la dame, les yeux fixés sur lady Macbeth, suivent tous ses mouvements, à quelque distance.

LE MÉDECIN.

Et comme maintenant
Elle frotte ses mains!... N'est-ce pas étonnant?

LA DAME.

Je reconnais son geste ordinaire, — elle rêve,
Et croit toujours laver ses mains. Sans paix ni trêve,
Je l'ai vue un quart d'heure entier faire cela.

LADY MACBETH, endormie.

Quoi! toujours une tache?

LE MÉDECIN.

Écoutez! la voilà
Qui parle... J'écrirai ses paroles, pour être
Plus sûr de chaque mot.

LADY MACBETH, se levant.

Veux-tu bien disparaître,
Tache maudite!

Frottant ses mains convulsivement.

Pars! pars! te dis-je.

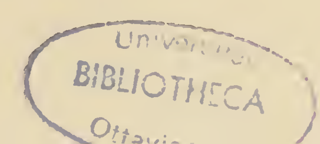
Elle croit entendre sonner la cloche, signal du meurtre.

Une! deux!

Comme si elle parlait à Macbeth.

Allons vite, il est temps! — La nuit plane autour d'eux,
Nuit de l'enfer!... Fi donc! un soldat qui frissonne!...
Eh! qu'on le sache ou non, qu'importe? quand personne
N'en pourra demander compte à vous, tout-puissant?

Elle marche, et croit conduire Macbeth vers la chambre du roi. Silence effrayant. Elle écoute. Soudain, avec un cri d'horreur :



Qui jamais aurait cru qu'il avait tant de sang,
Ce vieillard!

Elle tombe sur un fauteuil, à gauche.

LE MÉDECIN, à la dame

Écoutez!

LADY MACBETH, endormie.

Il avait une femme,
Macduff!... Où donc est-elle, à présent?... C'est infâme!

Elle se lève convulsivement.

Quoi! ces mains ne seront jamais propres?...

Parlant à Macbeth.

Assez!
Tous vos tressaillements nous perdent! Finissez.

LE MÉDECIN, terrifié, à la dame.

Ah! vous ne deviez pas connaître ce mystère!

LA DAME.

Mais elle-même a dit ce qu'elle aurait dû taire! ..
Dieu sait ce qu'elle sait.

LADY MACBETH, approchant sa main de son visage.

L'odeur du sang humain
Est toujours là, toujours!...

Avec désespoir.

Cette petite main,
Jamais tous les parfums de l'Arabie ensemble
Ne la purifieraient!

Avec un profond soupir.

Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Le cœur semble
Cruellement chargé!

LA DAME.

Non, pour tout son pouvoir,
Non, je ne voudrais pas dans ma poitrine avoir
Un cœur pareil au sien!

LE MÉDECIN.

Madame, en conscience,
Ce mal est au-dessus de toute ma science!...
Mais j'en ai vu marcher de la sorte en dormant,
Et qui pourtant sont morts dans leur lit saintement.

LADY MACBETH, d'une voix saccadée.

Mets ta robe de nuit! lave tes mains!... Colore
Ce front pâle!... Banquo, je te le dis encore,
Est au fond de sa tombe, et n'en sortira pas!

LE MÉDECIN.

Cela même.

LADY MACBETH, endormie.

Au lit, vite! On frappe... suis mes pas;
Donne-moi ta main; viens! Viens, viens! c'est mon affaire.
Ce qu'on a fait est fait, et ne peut se défaire! —

Comme si elle entraînait Macbeth.

Au lit! au lit! au lit!

Elle disparaît avec sa lampe, à droite.

LE MÉDECIN, à la dame.

Va-t-elle en ce moment
Retourner à son lit?

LA DAME.

Monsieur, directement.

LE MÉDECIN.

On vient de murmurer une chose terrible!...
Quelque horrible action produit ce trouble horrible :
L'oreiller sourd reçoit l'aveu de l'assassin!
Elle a besoin d'un prêtre, et non d'un médecin. —
Madame, suivez-la!... Dieu puisse la conduire!
Écartez de ses mains tout moyen de se nuire;
Ayez les yeux sur elle... Adieu! voici le jour.

La dame sort à droite. — Tambours, trompettes : on sonne la diane.

Dunsinane! château lugubre! affreux séjour!
Quand pourrai-je te fuir?... Ici, crime et démence!
Le tyran lutte en vain; sa ruine commence...
Sur un trône croulant, il chancelle éperdu.
Qu'on nomme sa fureur vaillance... il est perdu!

SCÈNE III.

Bruit derrière le théâtre. — Roulements de tambours. Fanfares. — Macbeth entre dans le plus grand désordre, avec Seyton et une suite d'officiers et de seigneurs. — Plusieurs messagers accourent avec des dépêches.

MACBETH, SEYTON, OFFICIERS, SEIGNEURS, MESSAGERS.

MACBETH, entrant, du fond.

Plus de rapports!... Fuyez, puisque l'effroi vous glace!

Étendant la main vers une fenêtre qui donne sur la plaine.

La forêt de Birnam est toujours à sa place!...
Et, par l'enfer! jamais la peur ne m'atteindra
Qu'au jour où la forêt de Birnam marchera! —

Mais ce royal bambin, ce Malcolm, frêle atome,
Est-ce qu'il n'est pas né d'une femme? — Un fantôme,
Ils savent tout,... m'a dit : « Ne crains rien désormais.
Macbeth! nul homme, né d'une femme, jamais
N'aura pouvoir sur toi!... »

Aux seigneurs.

Vous, thanes hypocrites,
Fuyez pour vous confondre aux Anglais sybarites!
Ce cœur fier que je porte, et mon âme de roi
Jamais n'auront ployé sous le vent de l'effroi!

Entre un messager tout effaré.

L'enfer te grille vif! oiseau de triste augure!
Mais où diantre as-tu pris cette pâle figure?

LE MESSAGER.

Sire, dix mille Anglais...

MACBETH.

Fuis, courrier de malheur!
Écorche-toi la face, et rougis ta pâleur! —
Que disais-tu?

LE MESSAGER.

Dix mille Anglais...

MACBETH.

Si tu me joues!...
Vraiment! Ce corps qui tremble et ces livides joues
Conseilleraient la peur!

LE MESSAGER.

Ils viennent!

MACBETH, avec un geste irrité.

Loin de moi!

Le messager s'enfuit.

Appelant.

Seyton !

Seyton s'approche.

Macbeth se parlant à lui-même.

Je sens mon cœur faillir, lorsque je voi...
Ce coup me fixe au trône où me jette à la tombe !...
J'ai bien assez vécu ! Ma vie, hélas! qui tombe, —
Comme une feuille aride, a jauni pour toujours !...
Et tout ce qui devait escorter mes vieux jours,
Honneur, obéissance, amitié qui protége,
Je n'y dois plus compter !... Je n'aurai pour cortége
Que malédictions qui grondent sourdement,

Il s'assied.

Et les hommages creux d'une bouche qui ment ! —
Seyton !

SEYTON, *s'approchant.*

Qu'ordonnez-vous ?

MACBETH.

Dis-moi, quelle nouvelle ?

SEYTON.

A chaque instant, seigneur, un complot se révèle.
Tout fuit !... L'armée anglaise approche.

MACBETH, *se levant.*

Enfer ! enfer !
Eh bien ! je combattrai jusqu'à ce que ma chair
Abandonne mes os !... Donne-moi mon armure !

SEYTON.

Il n'est pas temps encore.

MACBETH.

Obéis sans murmure.

Pour battre la campagne, envoie aux environs
De nombreux cavaliers!... Et pendez les poltrons. —
Mon armure!

Seyton la présente à Macbeth, qui, en proie à une sorte de délire, la prend et la lui rend plusieurs fois.

Docteur, comment la reine est-elle?

LE MÉDECIN.

C'est une fièvre d'âme, et non de corps; mais telle
Que la reine ne peut trouver aucun repos.

MACBETH.

N'as-tu pas le secret de faire un cœur dispos,
D'extirper du chagrin la profonde racine,
De purger le cerveau d'une ombre qui fascine,
Et dissoudre au moyen d'un élixir d'oubli
Ce fardeau monstrueux dont le cœur est empli?

LE MÉDECIN.

Le malade, en ce cas, doit se traiter lui-même.

MACBETH, avec fureur.

Aux chiens ta médecine alors!... Fuis! — Anathème!

Le médecin se retire.

Les thanes aujourd'hui me tournent les talons!

A Seyton.

Me la donneras-tu cette armure? — Oh!... félons!

Aux officiers.

Vous, plantez nos drapeaux, dehors! sur chaque porte!
Le cri de guerre, c'est: Ils viennent! — Mais qu'importe?
Mon château fort se rit d'un siége... Laissons-les;
Que la fièvre et la faim dévorent ces Anglais!
S'ils n'étaient renforcés par la moitié des nôtres,

Nous les irions trouver, face à face, nous autres,
Et nous les pousserions chez eux, tambour battant!

CRIS PLAINTIFS, venant de l'appartement de lady Macbeth.

Mon Dieu!... Mon Dieu!...

MACBETH.

Des cris de femme?...

Sur un signe de Macbeth, Seyton sort à droite.

J'ai pourtant
Presque oublié le goût de la crainte... Naguère,
Mon âme eût frissonné comme une âme vulgaire
D'entendre un cri nocturne, et mes cheveux souvent
S'agitaient comme si chacun d'eux fût vivant!
Je suis rassasié d'horreurs!... Les plus atroces,
Familières enfin à mes pensers féroces,
N'ont plus rien qui m'étonne...

Seyton rentre.

Eh bien, ces cris, pourquoi?

SEYTON.

Sire... la reine est morte! [1]

1. Voici un sens beaucoup plus littéral, mais peut-être moins dramatique dans la situation :

SEYTON.

Sire, la reine est morte!

MACBETH.

Avant l'heure! — Mais quoi!
Le moment vient toujours!... Plus tôt, plus tard, — qu'importe?
De jour en jour, au gouffre où le temps les emporte
S'en vont, à petits pas, demain! demain! demain!...

MACBETH, *avec un cri étouffé.*

Oh !... Macbeth, contiens-toi !
Alors qu'il faut combattre, on dirait que tu pleures.

Il s'assied à gauche.

Ainsi, de jour en jour, au noir gouffre des heures,
S'en vont, à petits pas, demain ! demain ! demain !
Tous nos hiers n'ont fait qu'éclairer le chemin
Vers la poudreuse mort ! Court flambeau ! brille, et passe.

Il se lève.

La vie !... Ah ! c'est une ombre errante dans l'espace,
Un pauvre acteur qui sue et s'agite à grands frais
Une heure sur la scène, — et qu'on oublie après !
C'est un rêve, conté par un homme en délire, —
Emphatique et sonore, et qui ne veut rien dire !

Il s'assied. — Un soldat entre précipitamment.

Tu viens pour dénouer ta langue ? Parle donc...
Ton histoire en deux mots.

LE SOLDAT, *dans un grand trouble.*

Mon bon seigneur, pardon !
Je vous rapporterais ce que, sans le comprendre,
J'ai vu... Mais je ne sais comment je dois m'y prendre.

MACBETH.

Parle !

LE SOLDAT.

Eh bien ! je veillais sur la tour du château,
Et regardais Birnam, lorsque vers ce coteau
J'ai vu le bois marcher...

MACBETH, *furieux, le saisit à la gorge.*

Scélérat !

LE SOLDAT.

Que j'endure,
Si cela n'est pas vrai, la peine la plus dure...
A trois milles d'ici, seigneur... un bois mouvant!

MACBETH.

Je te fais à quelque arbre accrocher tout vivant,
Et t'y laisse ronger par la famine blême
Si ton rapport est faux! Sinon, fais m'en de même. —
Je commence à le voir, — mais j'ai pris mon parti, —
O démon! ton langage équivoque a menti!
Oui, la vérité ment, qui de ta bouche émane.
« Ne crains rien, disais-tu, tant que vers Dunsinane
« La forêt de Birnam ne vient pas. » Et vers nous
Voilà qu'un bois s'avance! — Aux armes! Dehors tous!
S'il a réellement vu ce qu'il me rapporte,
Je ne peux ni m'enfuir, ni rester!... Mais qu'importe!
Je suis las du soleil, et je serais content
Si le monde pouvait s'écrouler à l'instant!
Le tocsin!

La cloche d'alarme sonne.

Vents, soufflez! Viens, naufrage des pôles!...
Nous mourrons, — le harnois, du moins, sur les épaules.

Il sort, l'épée à la main, avec toute sa suite. Bruit d'armes et tocsin.

La scène change à vue. — Au fond, la forêt de Birnam, qui se découpe sur le ciel dans l'éloignement — A gauche, la citadelle de Dunsinane et ses remparts crénelés, où flotte encore le drapeau de Macbeth. — A droite, un retranchement naturel de hauts rochers perpendiculaires, à travers lesquels serpente un large défilé qui descend jusqu'à la forteresse. — Cliquetis d'armes. — Sons de trompettes et de tambours. — Des fuyards traversent le théâtre en jetant leurs armes.

SCÈNE IV.

MACDUFF entre, l'épée à la main.

C'est d'ici que partaient le bruit et les clameurs.
Tyran, montre ta face!... Oh! viens donc! Si tu meurs
Sous le glaive d'un autre, ô scélérat infâme!
Les ombres de mes fils et de ma pauvre femme
M'obséderont toujours!... Ces Kernes effrayés,
Misérables porteurs de lance, aux bras payés,
Que faire de leur sang? Toi seul!... ou mon épée
Se replonge au fourreau, luisante, inoccupée!

Il parcourt le fond du théâtre, l'épée à la main, cherchant partout Macbeth.

MACBETH entre par la gauche sans voir Macduff.

Tout fuit! — Seul!... Quoi! mourir sur mon glaive, en Romain,
Tant qu'une vie à prendre est là dans mon chemin? ..

Au moment où Macbeth s'élance du côté de la plaine, Macduff l'aperçoit.

MACDUFF, courant à lui.

Tourne-toi, misérable! oh! tourne-toi!

MACBETH.

Fuis vite!
Je ne te cherchais pas!... c'est toi seul que j'évite.
Déjà trop sur mon cœur pèse le sang des tiens!

MACDUFF.

Point de mots! — Ma réponse est le fer que je tiens,
O monstre plus sanglant que la parole humaine
Ne pourrait l'exprimer!

MACBETH.

Va, c'est perdre ta peine;

Ton glaive blesserait l'air fluide en passant,
Avant de parvenir à me tirer du sang.
Laisse tomber tes coups sur un front vulnérable.
Je porte un charme; il rend ma vie impénétrable
Au fer que l'homme né d'une femme brandit!

MACDUFF.

Compte peu sur ton charme, — et que l'ange maudit,
Que tu servis toujours, dissipe ta chimère!...
Car je fus arraché du ventre de ma mère, —
Je suis né d'un cadavre!

MACBETH.

Anathème! celui
Dont la bouche a parlé de la sorte!... C'est lui
Qui m'ôte le meilleur de mon courage d'homme!...
Et ces démons jongleurs, qu'ils soient maudits! Oh! comm
Ils nous bercent toujours d'un espoir charlatan,
Et tiennent leur promesse équivoque en mentant! —
Je ne combattrai pas.

MACDUFF.

Rends-toi donc, âme vile!
Vis pour être montré partout de ville en ville,
Comme une bête fauve!... On va, sur un poteau,
Clouer ton effigie avec cet écriteau :
« Venez voir le tyran. »

MACBETH.

Me rendre comme un lâche,
Moi! pour lécher les pieds de Malcolm!... pour qu'on lâche
Toute une populace aboyante après moi?...

Bien que tu ne sois pas né d'une femme, toi,
Et que Birnam ait joint Dunsinane... je raille
Le Sort!... J'ai pour rempart mon glaive de bataille,
Et je ne te crains pas. — Frappe donc! me voici.

Ils s'élancent l'un contre l'autre, et combattent avec acharnement. Macbeth presse Macduff et le force à reculer de quelques pas. Tout à coup il voit la forêt de Birnam, qui s'avance à droite et gravit le coteau de Dunsinane.

MACBETH, frappé de terreur.

La forêt!...

Il recule; Macduff le presse plus vivement à son tour. Leurs épées s'entre-choquent avec fureur.

Damné soit qui demande merci!

Ils disparaissent tous deux à gauche en combattant. — Cliquetis d'épées; sons de trompettes dans la plaine. — Entrent, par l'escarpement des rochers, à droite, Malcolm et Donalbain avec l'avant-garde anglaise, encore invisible sous les branches d'arbres que chaque soldat porte devant lui.

MALCOLM, aux soldats.

La forêt de Birnam vous a prêté son ombre;
Mais il n'est plus besoin de masquer votre nombre.
Braves amis, jetez ces branches, vert manteau;
Et, tout brillants d'acier, attaquons le château!

Rentre Macbeth blessé mortellement, et poursuivi par Macduff. Macbeth, en apercevant Malcolm, lève son épée à deux mains pour se précipiter sur lui; mais il chancelle, et tombe roide mort.

MACDUFF, à Malcolm.

Salut, roi! car tu l'es. Que ton règne prospère!
L'Écosse est affranchie!

Un pied sur le corps de Macbeth.

Et j'ai vengé ton père!...

Montrant les officiers et les seigneurs qui l'environnent.

Voici toute la fleur du royaume!... Avec moi

Déjà, du fond de l'âme, ils t'ont salué roi! —
Enfin nous respirons, libres d'un joug atroce!
Vive le roi Malcolm! Vive le roi d'Écosse!

TOUS.

Vive le roi d'Écosse!

FIN DE MACBETH.

NOTES SUR *MACBETH.*

Dans une note de l'exacte et vigoureuse traduction en prose des œuvres de Shakspeare par François-Victor Hugo, nous lisons ce qui suit :

« L'endroit où l'action dramatique a lieu n'est jamais indiqué dans les éditions originales des pièces de Shakspeare. Dans les éditions faites du vivant de l'auteur, la division par scènes et par actes n'est pas indiquée. Ce ne fut qu'après la mort de Shakspeare qu'on s'avisa de faire au texte primitif toutes ces additions que renferment aujourd'hui les éditions modernes. Les comédiens Héming et Condell, qui publièrent en 1623, *sept ans après la mort du poëte*, la première édition in-folio du théâtre de Shakspeare, prirent sur eux de soumettre la plupart des pièces à la division classique en cinq actes... Pour donner plus de clarté à l'œuvre que nous traduisons, nous avons accepté dans notre édition la division par scènes, tout en rejetant la division par actes qui, sans aucun avantage, a l'immense inconvénient de scinder arbitrairement l'action. »

Bien avant de connaître cette note si précise, je savais que la division par actes n'avait rien d'absolu, et qu'elle n'appar-

tenait pas à Shakspeare. Aussi n'ai-je pas craint d'adopter — pour le théâtre seulement — une coupe qui me semblait à la fois plus vive, et préférable au point de vue dramatique. En général, cette coupe n'a trouvé que des approbateurs. Quant aux suppressions, je n'en regrette qu'une seule, qui évite, il est vrai, un changement de décor au milieu du troisième acte, mais qui peut-être nous prive à tort d'un effet très-saisissant. Je parle de la courte scène où les trois assassins, apostés par Macbeth, attendent Banquo et son fils qui reviennent, le soir, de leur promenade à cheval et se rendent au palais. Il est certain qu'après cette effrayante scène de meurtre nocturne, le spectre de Banquo, apparaissant au milieu du festin et venant s'asseoir, pâle et sanglant, sur le fauteuil royal de Macbeth, serait encore plus terrible. Bien qu'en principe je n'aime guère les changements à vue dans le courant d'un acte, sans une absolue nécessité, j'aurais pourtant conseillé celui-là.

Voici la scène, telle qu'elle se trouve dans ma traduction complète de *Macbeth* (édition Delloye, 1840) :

Un parc avec une porte qui mène au palais. — Entrent trois assassins.

PREMIER ASSASSIN.

Parle! qui t'a chargé, l'ami, de nous rejoindre?

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je n'ai plus de crainte, pas la moindre,
Car il sait la consigne, et nous sommes d'accord.

PREMIER ASSASSIN.

Reste. — D'un faible jour le couchant luit encor
Voici l'heure où, tardif et craignant l'aventure,
Le voyageur talonne et pique sa monture. —
Celui que nous guettons n'est pas loin.

TROISIÈME ASSASSIN.

Chut! j'entend
Des chevaux.

BANQUO, derrière la scène.

Qu'on m'éclaire.

PREMIER ASSASSIN.

Il vient!

DEUXIÈME ASSASSIN.

Ceux qu'on attend
A la fête — sont tous arrivés.

PREMIER ASSASSIN.

On emmène
Ses chevaux.

TROISIÈME ASSASSIN.

Hors du parc. Mais Banquo se promène
Par ici chaque fois qu'il se rend au palais.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Une torche!

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui!

DEUXIÈME ASSASSIN.

Terminons sans délais.

Entrent Banquo et Fleance. — Un domestique les précède avec une torche.

BANQUO.

Il tombera de l'eau cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe!

Il poignarde Banquo.

BANQUO.

Trahison! — Fuis, mon fils!... Venge-moi!... — Je succombe!

Il meurt. Fleance et le domestique s'échappent.

TROISIÈME ASSASSIN.

Quoi! les flambeaux éteints?

PREMIER ASSASSIN.

C'était le bon parti.

TROISIÈME ASSASSIN.

Je n'en vois qu'un à terre, et le fils est parti.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous avons manqué là le plus beau de l'affaire!

PREMIER ASSASSIN.

Allons dire toujours ce qui vient de se faire.

Ils sortent.

Voir page 107 — 1er *et* 2e *vers.*

Qu'il me soit permis de rendre compte au lecteur du motif ui m'a fait quelque peu dévier de mon système de reproducon littérale dans un passage interprété de cinq ou six maières.

C'est quand Seyton vient apprendre à Macbeth que la reine st morte :

« The queen, mylord, is dead.

MACBETH.

She should have died hereafter.
There would have been a time for such a word. »

Littéralement : « Elle aurait dû mourir plus tard. Un temps rait toujours venu pour ce mot-là. » Telle est la traduction goureusement exacte de M. Fr. Victor Hugo.

Nous retrouvons à peu près le même sens avec d'autres ex pressions dans l'ancienne traduction de Letourneur, revue pa M. Guizot.

M. John Lemoinne, cet éminent critique, traduit : — « Ell devait mourir un jour. Il serait venu un temps pour ce mot.

C'est-à-dire : « Cela devait arriver un jour ou l'autre. Un pe plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? — Il faut toujours e passer par là. »

J'avais d'abord adopté le même sens; mais aux répétition de la pièce, il a semblé peu dramatique. J'ai cru pouvoir cho sir pour la scène un sens plus net et moins abstrait, qui, san traduire le mot, explique la situation : Macbeth, entouré d'en nemis, a bien assez d'affaires sur les bras sans avoir encore s'occuper de cette catastrophe.

Reste à savoir si, dans la réponse de Macbeth à Seyton, qu lui annonce la mort de la reine, il y a de la douleur, ou quelqu chose d'amer et de haineux, — ou simplement l'indifférenc philosophique, le fatalisme d'un homme qui se sent perdu?

Observons que Macbeth, poussé au crime par cette femm qui est son mauvais génie, n'a point exhalé contre elle, dan tout le cours de ce drame sanglant, une seule plainte, un seu reproche. Il l'aime donc. Pourquoi? — C'est le mystère. - Peut-être comme le tigre aime sa tigresse. Mais enfin il l'aim et quand on vient lui dire : *La reine est morte!* il sent u larme, la seule qui lui reste, une larme de rage et de doulei brûler son œil aride.

(Extrait d'une note de la première édition du *Macbe* représenté à l'Odéon.)



LE ROI LEAR



A MADAME

LA COMTESSE GEORGES MNISZECH

Ce drame sombre, tout plein de crimes et d'angoisses, ce drame de l'Ingratitude, est-ce bien à vous, âme calme et sereine, que je devrais le dédier, — à vous, fille adorée d'une adorable mère, à vous qui personnifiez l'amour et le dévouement filial?

Mais, achevé sous vos magnifiques ombrages de Beauregard, ce drame, qui reçut vos encouragements, si précieux au poëte, ce drame le plus touchant, le plus pathétique de l'œuvre immense de Shakspeare, vous l'écoutiez parfois, le soir, avec attendrissement, lorsque, après une journée de promenade rêveuse sur les pentes boisées, je revenais, avec quelque fragment de scène écrit seulement encore dans ma mémoire. Il vous ap-

partenait, ce drame, ce tragique poëme où sourit dans les pleurs la douce figure de Cordélia!

A vous donc et à votre mère, — car je ne vous sépare pas dans ma pensée, — à vous deux ce faible et juste hommage de mon affection, de mon dévouement.

JULES LACROIX.

Ce 20 avril 1868.





AVANT-PROPOS

J'aime tout dans Sophocle, —
presque tout dans Shakspeare.
Réponse à une question.

Depuis que l'auteur de ce drame écrit pour le théâtre, il n'avait jamais peut-être eu le bonheur de rencontrer une sympathie aussi unanime parmi les principaux organes de la presse. Un grand nombre d'articles signés des noms les plus illustres dans la critique donnent un prix bien plus flatteur encore aux éloges.

Quelques-uns pourtant font à l'auteur un reproche auquel il devait s'attendre, sans pouvoir l'éviter. Pourquoi n'avoir pas donné au théâtre un *Roi Lear* complet, sans retranchement, sans modification ? Pourquoi n'avoir pas conservé la forme et les développements du chef-d'œuvre ?

En principe, l'auteur du nouveau *Roi Lear* est tout à fait d'accord avec ces critiques. Il est d'avis que le traducteur doit suivre religieusement son modèle, le reproduire et, s'il en a la force, le faire revivre tout entier.

Jusqu'à présent l'auteur de cet ouvrage n'avait point envisagé autrement les devoirs du traducteur. Il avait toujours suivi respectueusement les pas du maître. Que ce fût Sophocle ou Shakspeare, Horace, Perse ou Juvénal, il avait toujours cherché à rendre son modèle, autant que possible, vers pour vers, sans le moindre changement, sans la moindre transposition. *Œdipe roi* et *Macbeth* (nous parlons du *Macbeth* qui parut en 1840, chez Delloye) traduits *littéralement* tous deux, presque mot pour mot, en sont la preuve.

Mais cette exactitude indispensable à tout poëte qui veut traduire Eschyle ou Sophocle, est-elle aussi nécessaire quand il s'agit de transporter sur la scène française quelques-uns des vastes drames de Shakspeare? *Othello* et *Macbeth* ne sont-ils pas à peu près les seuls qu'on puisse nous donner au théâtre presque textuellement? *Le Roi Lear* serait-il possible avec sa double action, ses vingt-six décors et ses quatre mille vers? Parmi les

plus fervents adorateurs de Shakspeare, parmi les plus enthousiastes, les plus fanatiques, combien s'en trouverait-il d'assez intrépides pour rester huit heures de suite cloués sur leur stalle? Risquer une pareille tentative, ne serait-ce point exposer Shakspeare au plus lamentable insuccès, à la plus lourde chute peut-être?

D'autres critiques, et nous parlons des plus indulgents, blâment le traducteur de n'avoir pas gardé les deux fils de Gloster. L'horrible Edmond, passe encore : c'est une figure atroce et diabolique qui, placée entre les deux sœurs parricides, n'aurait pas manqué d'un certain effet sombre et fatal. Mais Edgar, à quoi pouvait-il servir dans la marche du drame? N'était-ce point un rôle complétement passif, excepté dans le combat du cinquième acte? Encore, n'est-ce pas à Kent, le sujet fidèle, bien plutôt qu'à l'inutile Edgar, qu'appartenait l'honneur de venger son vieux maître et d'accomplir le dénoûment de ce drame sinistre?

Peut-on, d'ailleurs, sérieusement regretter, dans la scène nocturne des bruyères, Edgar déguisé en fou-mendiant de Bedlam, et surexcitant, au milieu de la tempête, par ses contorsions frénétiques, la folie du royal vieillard qu'il aime et doit respecter

comme un père ? Tout ce que dit le pauvre halluciné, en proie aux démons, ne serait qu'un brillant hors-d'œuvre, une sorte d'amplification poétique, presque insupportable au théâtre, si la guenille du mendiant ne couvrait plus qu'un personnage qui joue son rôle de fou et de possédé.

Enfin, si le traducteur de Shakspeare n'est aujourd'hui qu'un imitateur, un arrangeur ou *un dérangeur,* comme on voudra l'appeler, ce n'est pas qu'infidèle à son ancien système, il ait voulu hâter son travail ou fuir lâchement les difficultés.

Quand l'idée lui est venue de faire pour la scène un *Roi Lear,* il avait déjà complétement traduit, *vers pour vers,* ce drame énorme, dont il n'a conservé au théâtre que les plus belles parties, un millier de vers à peu près.

D'ici à quelques mois sans doute, le véritable *Roi Lear* de Shakspeare, ce poëme gigantesque aux vingt-six tableaux, paraîtra tout entier en face de la critique. Si alors il se trouve à Paris un théâtre assez riche, assez hardi pour tenter la représentation du colosse shakspearien, on peut oser. — Nous sommes prêt.

Ce 15 avril 1868.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A M. DE CHILLY

Directeur du Théâtre impérial de l'Odéon

Alexandre Dumas, notre maître à tous dans les choses du théâtre, écrivait le soir même de la représentation du *Roi Lear :* « Grand succès pour l'auteur, pour l'Odéon, — et pour toute l'École de 1830, qui dérive de Shakspeare. »

Vous m'avez admirablement secondé, cher monsieur de Chilly. *Le Roi Lear*, que tant de juges prévenus regardaient comme impossible sur notre théâtre, aurait pu, certes, vous faire hésiter devant les peines et les dépenses qu'allait exiger une si grande mise en scène : vous l'avez faite splendide...

Vous avez compris qu'un drame de Shakspeare, avec ses nombreux personnages, ses nombreux décors et cette exubérance de vie qui l'anime, réclamait ce large déploiement de luxe théâtral, qui n'est point à mépriser, quoi qu'on en dise, lorsqu'il vient ajouter à l'effet dramatique et seconder l'action. . . . .

. . . .

Je vous remercie donc bien sincèrement, vous et votre jeune collègue, M. Félix Duquesnel, esprit juste et pénétrant, si plein de goût, de finesse et d'intelligence dramatique. Vos avis à tous deux m'ont plus d'une fois été profitables ; et si, dans la représentation du *Roi Lear*,

nous sommes arrivés à ce complet ensemble, que la presse tout entière a constaté, c'est à vous deux que je le dois...

Beauvallet a rencontré dans *le Roi Lear* une de ses plus magnifiques créations, peut-être son plus beau triomphe. Sa robuste nature n'a pas un instant plié sous le poids de ce rôle immense. Il est superbe quand les bras étendus, ses cheveux blancs épars au souffle de la tempête, il défie avec sa voix de tonnerre les éléments conjurés. Tour à tour pathétique et terrible, il maudit ses deux filles ingrates, — et trouve les plus doux accents, les plaintes les plus déchirantes sur le corps inanimé de Cordélia. On peut dire, sans exagération, qu'au milieu de cette lamentable décadence du grand art dramatique, Beauvallet, depuis la retraite de Geffroy, reste seul ou presque seul, debout sur les ruines...

Taillade n'avait qu'une scène épisodique; mais quel talent original et pittoresque il a déployé dans cette courte scène, lorsque, sous les haillons du pauvre Tom, il frissonne au vent glacé de la lande, et fait en même temps frissonner toute la salle! Taillade est un de ces rares artistes, créés tout exprès pour les drames de Shakspeare.

Quant à Mlle Sarah Bernhardt, où trouver une plus adorable Cordélia? — Belle comme les anges et les amours réunis, dit Alexandre Dumas dans son enthousiasme, — pleine de cœur, de sentiment et de poésie, elle réalise ces charmants vers de Shakspeare :

« Son sourire et ses pleurs, confondus, rappellent
« ces douces ondées printanières, entremêlées de soleil.
« — La douleur serait quelque chose d'admirable, si
« elle avait toujours cette grâce angélique. »

Mlle Agar, la belle et majestueuse tragédienne, faite pour les grands rôles, a représenté l'implacable Gonerille avec une fierté superbe et terrible.

. . . .

. . . .

J. L.

Paris, ce 15 avril 1858.



LE ROI LEAR

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre impérial de l'Odéon, le 6 avril 1868.

PERSONNAGES		ACTEURS
LEAR, roi de la Grande-Bretagne.	MM.	BEAUVALLET.
LE MENDIANT.		TAILLADE.
LE COMTE DE KENT } cousins du roi Lear.		PAUL DESHAYES.
LE COMTE DE GLOSTER, } cousins du roi Lear.		LAUTE.
LE ROI DE FRANCE.		PAUL BEAUVALLET.
LE DUC DE CORNOUAILLES, } gendres du roi Lear.		SULLY.
LE DUC D'ALBANY, } gendres du roi Lear.		JOURDAN.
OSWALD, intendant et secrétaire intime de Gonerille, fille aînée du roi Lear.		CLERH.
LE BOUFFON DU ROI LEAR.		BIENFAIT.
UN CHEVALIER de la suite du roi Lear.		RICHARD.
UN MÉDECIN.		AVISSE.
UN VIEUX SERVITEUR du comte de Gloster.		A. GIBERT.
UN ÉCUYER du duc de Cornouailles.		ERNEST.
CORDÉLIA } filles du roi Lear.	Mmes	SARAH-BERNHARDT.
GONERILLE, } filles du roi Lear.		AGAR.
RÉGANE, } filles du roi Lear.		NANCY.
UN PAGE.		FASSY.

CHEVALIERS, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, PAGES, SERVITEURS, GENS DE LA SUITE.

La scène est dans la Grande-Bretagne, à une époque indéterminée, et plutôt légendaire qu'historique, — vers ce temps de barbarie et de ténèbres qui ouvre le moyen âge. — La religion chrétienne, encore enveloppée d'un reste de paganisme, commence à se répandre dans les contrées septentrionales.

C'est une de ces époques fatales et sinistres, où tous les fléaux du ciel et de la terre font croire à un cataclysme universel et prochain.

N. B. Les vers marqués d'un astérisque peuvent être supprimés à la représentation.



LE ROI LEAR

ACTE PREMIER

Le palais du roi Lear. — Une galerie d'architecture saxonne. Un grand rideau sépare cette galerie de la salle du trône. — C'est le matin.

SCÈNE I.

Le comte de KENT, un serviteur du palais, puis un ÉCUYER.

KENT, au serviteur.

Le comte de Gloster doit venir. Je l'attends.

Le serviteur salue et se retire.

Sortant de sa rêverie.

Malheureux ! Dans quel temps vivons-nous ? Dans quel temps !
Oh ! la prédiction !... Dans les cités, révoltes ;
Et discorde et combat dans les champs sans récoltes ;
Aux palais trahisons !... Tout vil ! tout corrompu !
Ce nœud sacré qui joint le père au fils, rompu !...

Les yeux au ciel.

Le désordre est là-haut... Ces éclipses funèbres,
Ces tremblements de terre au milieu des ténèbres,
Le soleil dans les cieux éteint comme un charbon,
Tous ces prodiges-là n'annonçaient rien de bon!...
La science, éclairant l'intelligence humaine,
Veut sans doute expliquer l'effrayant phénomène;
Mais la nature souffre!... Et l'amour, l'amitié,
Se glacent dans les cœurs, tout, même la pitié!...
L'homme est pris de vertige, — et partout le sang coule! —
Qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc?... Le vieux monde qui croule
Les dieux s'en vont, — Dieu vient!

Après un silence méditatif.

Nos meilleurs jours ont fui;
Hier valait peut-être encor mieux qu'aujourd'hui! —
Que va-t-il se passer?... Pauvre, pauvre royaume!
Infortuné roi Lear, tu n'es plus qu'un fantôme!...
Cornouailles sera le maître, — ou bien c'est toi,
Gonerille! — Jamais!

Entre un écuyer avec une lettre.

L'ÉCUYER.

Seigneur...

KENT.

Est-ce pour moi?

L'ÉCUYER.

Pour le comte de Kent.

KENT prend la lettre, y jette les yeux; puis, avec dédain.

Des menaces?... Il raille! —

Dites à monseigneur le duc de Cornouaille
Que je ne le crains pas, — que, malgré son pouvoir,
Aujourd'hui comme hier, je ferai mon devoir.
Je suis fidèle au Roi!

Sur un geste de Kent, l'écuyer s'incline et sort.

Oswald, intendant et secrétaire intime de Gonerille, est entré depuis quelques instants. Après le départ de l'écuyer, il s'approche de Kent et le salue jusqu'à terre.

SCÈNE II.

KENT, OSWALD.

OSWALD.

Comte...

KENT, avec mépris.

Eh bien?

OSWALD.

La duchesse
D'Albany...

KENT.

Je comprends.

OSWALD.

Ma très-noble maîtresse
Serait fière, seigneur, de pouvoir aujourd'hui,
Dans ce grave débat, compter sur votre appui.
Des trois filles du Roi Gonerille est l'aînée...

KENT, l'interrompant.

Je le sais. J'étais là, monsieur, quand elle est née.
— Après? Voyons

OSWALD.

Ses droits ..

KENT.

Je les connais. Eh bien?

OSWALD.

Pour elle vous pouvez beaucoup.

KENT.

Je ne puis rien.

OSWALD.

Un mot de vous pourtant, le Roi...

KENT.

Dans cette affaire,
Le Roi, comme toujours, saura ce qu'il doit faire.
Mais s'il me demandait, par hasard, des avis,
Souhaitez, maître Oswald, qu'ils ne soient pas suivis.

OSWALD.

Je dirai donc crûment que vous êtes hostile?...
C'est dur.

KENT.

Ajoutez-y les fleurs de votre style.

Le congédiant du geste.

Adieu.

Oswald sort.

Lâche intrigant! Bien digne serviteur
De Gonerille! fourbe insigne, entremetteur!
Je sais ce que tu veux!... et pour qui tu travailles,
Vil messager d'amour entre elle et Cornouailles! —

Mais j'ai l'œil aux aguets, je vous suis pas à pas. —
L'heure approche. Et Gloster! Gloster qui ne vient pas!
Il faut pourtant causer tous deux... Sur lui je compte.
Mais l'âge, les chagrins l'accablent...

Apercevant Gloster qui entre.

Ah!...

SCÈNE III.

KENT, GLOSTER, barbe blanche, figure pâle et souffrante.

GLOSTER, avec une émotion profonde.

Cher comte!...

KENT.

Mon bon, mon vieil ami!

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre avec effusion.

Quel bonheur!... Je vous vois!

GLOSTER.

Cette loyale main, voilà plus de six mois
Que je ne l'ai serrée!...

KENT.

Oui, loin de nos intrigues,
Des adulations, des complots et des brigues,
Vous vivez comme un sage!

GLOSTER.

Au fond d'un vieux manoir,
Triste comme mon cœur... Dans ce cœur tout est noir!...
Vous savez? n'est-ce pas, ami?...

KENT.

L'ingratitude
D'un fils!...

GLOSTER.

Je l'aimais tant!... A mon âge... c'est rude! ..
Un fils ingrat! — Le Ciel lui pardonne, — il est mort! —
Mais que se passe-t-il? Parlons du Roi, d'abord.
Je ne sais rien. — Le Roi m'a mandé... La souffrance
Me retenait.

KENT.

Depuis trois jours, le roi de France
Est notre hôte.

GLOSTER.

Cher Kent, je l'ai su vaguement.
Mais qu'est-ce qui l'amène?

KENT.

Un grand événement. —
Depuis trois jours, quel bruit! C'est comme une tempête
De musique et de chants, un tourbillon de fête!
La nuit, chasse aux flambeaux. Du soir jusqu'au matin,
Du matin jusqu'au soir, un splendide festin.

GLOSTER.

La joie est de ce monde encore, — c'est étrange!

KENT.

Des trois filles du Roi la plus jeune, cet ange!
Cordélia nous quitte, — et peut-être demain.

GLOSTER.

Comment?

KENT.

Le roi de France a demandé sa main.

GLOSTER.

Hélas ! que le bonheur en France l'accompagne !...
Mais qui donc régnera sur la Grande-Bretagne,
Quand notre souverain, que protégent les Cieux,
Plein de jours et de gloire, aura fermé les yeux ?

KENT.

Nous le saurons bientôt. L'oracle est véridique,
Tout s'accomplit.

GLOSTER, avec inquiétude.

Le Roi ?

KENT.

Dans une heure, il abdique.

GLOSTER.

Dieux ! mais qui nomme-t-il ? qui donc ?— Le savez-vous?

KENT.

Le Roi ne le sait pas lui-même plus que nous ..
Tantôt c'est Albany, tantôt c'est Cornouailles.

GLOSTER.

Lui, justes dieux ! Ce prince au cœur dur, sans entrailles ?

KENT, avec intention.

Mais beau, jeune. — Albany, l'autre gendre du Roi,
Vaut-il mieux, après tout ?

GLOSTER.

Il est bon.

KENT.

Je le croi,

Mais faible. — A ces gens-là je ne me fîrais guère :
Ils ne font pas le mal, mais ils le laissent faire.

GLOSTER.

Si Cornouailles doit régner, tout est fini ! —
Mais le Roi préférait, ce me semble, Albany?

KENT.

Nous l'avons cru longtemps. — Le vent souffle et tout change
Vous verrez, vous verrez, Gloster!... C'est un mélange
D'irrésolution, d'aveugle entêtement...
A vous, mon vieil ami, je parle franchement :
Nous l'aimons, — et pour lui, ce cher et noble maître,
Nous voudrions mourir, et nous mourrons peut-être!...
Vous le rappelez-vous ? Bouillant, vif, emporté !
Aucune patience... Au fond, quelle bonté !
Si tendre père!... Heureux s'il n'avait qu'une fille !

GLOSTER.

Cordélia !

KENT.

Oui, mais les deux sœurs... Gonerille,
L'épouse d'Albany ! Régane !... Ces cœurs pleins
D'ambition, d'orgueil et de ruse ! Je plains
Ce royaume, je plains ce père qui les aime !
Deux jours de suite enfin, le Roi n'est plus le même ;
A toute heure, une idée, un caprice nouveau...
L'ivresse du pouvoir monte un jour au cerveau ;
Alors, c'est le délire !

GLOSTER.

Oui, l'âge vient, c'est triste !

KENT.

Le Roi ne m'aime plus, car seul je lui résiste ;
Moi seul, et son bouffon. — Le reste est à genoux...
Vils flatteurs !...

GLOSTER.

Ah ! les rois vieillissent comme nous!

KENT.

Plus vite. — Maintenant le vertige commence;
Et nous arriverons peut-être à la démence!

GLOSTER.

Comme tout est sinistre au fond de l'avenir !
O malheureux pays, qu'allons-nous devenir ?

KENT.

Du courage, Gloster! — Nous, les vieux, les fidèles,
Soyons autour du Roi comme des citadelles,
Fermes, debout, armés!... Car nous, les bons vassaux,
Nous allons soutenir de bien rudes assauts! —
La noblesse aujourd'hui près du trône se range;
Mais les flatteurs sont là, bouches d'or, cœurs de fange!...
Et quand la vérité parle tout simplement,
Le maître n'entend rien que la bouche qui ment!...
N'importe! je dirai, moi, tout ce que je pense ;
Et dût l'exil, la mort être ma récompense,
J'arracherai le masque à ces fourbes, à tous! —
Secondez-moi, Gloster, car j'ai compté sur vous !

GLOSTER.

Merci, Kent ! — mais voyez... ma force est abattue :

Je traîne un souvenir qui m'écrase et me tue!...
Que puis-je faire? — Vieux, courbé sous la douleur,
Je ne puis que mourir?... Je suis prêt.

KENT, lui serrant la main.

Noble cœur!

Sons de trompettes.

GLOSTER.

Ces fanfares?...

KENT.

Le Roi... Voici l'heure, on s'assemble.

Le grand rideau s'ouvre et laisse voir une vaste salle d'apparat, très-richement ornée. Au milieu, le fauteuil royal placé sur une estrade. — Grande porte au fond, portes latérales à droite et à gauche.

SCÈNE IV.

Entre LE ROI LEAR avec GONERILLE, RÉGANE, CORDÉLIA, LES DUCS D'ALBANY et DE CORNOUAILLES; après lui viennent LES SEIGNEURS, LES CHEVALIERS, LES ÉCUYERS, LES PAGES, ETC., KENT et GLOSTER à gauche, à quelque distance du trône.

Le Roi, avant de monter les marches de l'estrade, aperçoit Kent et se détourne; puis, reconnaissant Gloster, il fait un pas vers lui.

LEAR, à Gloster, un peu sèchement.

Vous avez bien tardé, cher cousin, ce me semble?

GLOSTER, avec tristesse.

Sire, je viens... mourant!

LEAR, comme frappé d'un souvenir, avec émotion.

Ah! je n'y songeais pas!...

GLOSTER, à part.

Il n'a jamais souffert!

LEAR.

Oui, — des enfants ingrats!...
C'est horrible!

Montrant ses trois filles autour de lui.

Entouré d'amour, moi, je prospère!...

A Gloster, en lui donnant la main.

Mais je sais compatir à vos maux! — Je suis père!

KENT, à part.

Hélas!

LEAR, à ses trois filles.

A mes côtés.

Gonerille et Régane s'avancent à la droite du trône, Cordélia à la gauche. — Aux seigneurs de sa cour en les invitant du geste à s'asseoir.

Ducs, comtes et barons...
Albany...

Au duc de Cornouailles, avec une préférence marquée.

Cornouaille!

CORNOUAILLES, au moment de s'asseoir, bas à Gonerille, en se penchant vers elle.

Oh! nous triompherons.

LEAR. Il s'assied sur le fauteuil royal.

Voici nos volontés, que nul ne s'en écarte.
Vous allez tout savoir. — Qu'on déroule la carte.

On déploie devant lui la carte du royaume.

Nous avons divisé le royaume en trois parts,
Et nous voulons charger de tant de soins épars
Une force plus jeune... Hélas! la mienne tombe, —

Et je veux me traîner sans fardeau vers la tombe ! —

A ses deux gendres.

Vous également chers à mon cœur paternel,
Fils dévoués, je veux, dans ce jour solennel,
Régler publiquement la dot de mes trois filles,
Afin de prévenir les débats de familles. —
Le puissant roi de France est venu dans ma cour,
Hôte illustre et galant, solliciter l'amour
De ma plus jeune fille, adorable conquête !...
Et nous allons répondre à sa noble requête. —
Mes filles, dites-moi, puisque, dans un moment,
Je vais abandonner sceptre et gouvernement,
Les soins, les revenus de mon vaste héritage, —
Quelle est celle de vous qui m'aime davantage ?
Faites-le-moi savoir pour que de ma bonté
Elle reçoive plus, ayant plus mérité,
Et que ma bienveillance égale sa tendresse. —
Gonerille, c'est toi l'aînée, et je m'adresse
A toi d'abord. Réponds.

GONERILLE.

Je vous aime, seigneur,
Plus que tous les trésors, beauté, richesse, honneur !...
D'un amour indicible, et que rien ne surpasse ;
Plus que la liberté, la lumière et l'espace ;
Plus que tout ce qu'on voit de rare sous les cieux !
Je vous aime à l'égal de la vie !... Oh ! bien mieux !
Fût-elle glorieuse, éclatante et prospère ! —
Jamais enfant n'aima plus que moi, — jamais père
Ne fut plus adoré !... C'est un amour vainqueur,

Immense et débordant, plus vaste que mon cœur !

KENT, bas à Gloster.

Quelle emphase !

CORDÉLIA, à part.

Que peut Cordélia ?... — Se taire, —
Aimer !...

LEAR, posant le doigt sur la carte. — A Gonerille.

De cette ligne à celle-ci, la terre
Que tu vois, — ce domaine aux villages nombreux,
Ces beaux fleuves, ces champs féconds, ces bois ombreux,
Je t'en fais souveraine ! — A toi cet héritage,
Aux enfants d'Albany, — pour jamais, sans partage.

A Régane.

Notre seconde fille, objet de tant d'amour,
Ma Régane, voyons, que dit-elle à son tour ?

RÉGANE.

Gonerille a parlé tout comme eût fait Régane !
De son cœur et du mien sa bouche était l'organe...
Sire ! elle ne va pas seulement assez loin ;
Car je n'ai qu'un bonheur, une joie, un besoin,
Vous aimer, ô mon père !... Et toutes les ivresses
Des plus doux sentiments, les plus chères caresses,
Tout ce qui n'est pas vous, je le hais, je le hais !

CORDÉLIA, à part.

Pauvre Cordélia, plus pauvre que jamais !
Je te plains ! — Non, pourtant ?... Ce cœur où tu t'isoles
Est bien riche d'amour, s'il est pauvre en paroles !

LÉAR.

A toi Régane, aux tiens, héréditairement,
Je donne l'ample tiers de mon gouvernement,

Le doigt sur la carte.

Portion riche et grande, aussi belle, ma fille,
Que la part dévolue à ta sœur Gonerille.

A Cordélia.

Mais vous, ô mon bonheur ! dernier présent des cieux ;
Le dernier, mais non pas le moins cher à mes yeux !...
Vous que déjà la France aux vignes empourprées
Nomme l'astre charmant de ses belles contrées,
Ma fille, — après vos sœurs, — pour obtenir de nous
Un lot plus riche encor, voyons, que direz-vous?

CORDÉLIA.

Rien, monseigneur.

LEAR, avec surprise.

Rien?

CORDÉLIA.

Rien.

LEAR, sévèrement.

Parle d'une autre sorte,
Ma fille!... Ou de ce rien, tremble que rien ne sorte!

CORDÉLIA.

Je vous aime, seigneur, — les cieux m'en sont témoins, —
Avec toute mon âme!... Hélas! ni plus ni moins.

LEAR.

C'est tout?

CORDÉLIA.

C'est tout. — Mon cœur n'a pas d'autre langage.

LEAR.

Cette froide réponse?... A moi! — Je vous engage
A la modifier... Cette réponse-là
Pourrait vous nuire. Allons, allons, corrigez-la!
Parlez.

CORDÉLIA.

Mon bon seigneur, je vous dois la naissance;
Vous m'avez bien aimée!... et ma reconnaissance,
Ma tendresse à vos soins paye un juste retour.
Moi, je vous obéis; je vous aime à mon tour!...
Si vous saviez combien je vous aime et vénère! —
Elles disent, mes sœurs, n'aimer rien sur la terre
Que vous... Pour tout le reste aversion, mépris! —
Alors, pourquoi mes sœurs ont-elles des maris?
De ce lien sacré, — c'est dans l'ordre suprême, —
Des enfants peuvent naître... On est mère, on les aime,
Il faut bien qu'on les aime! — Au jour de notre hymen,
L'époux, qui de mon cœur recevra cette main,
Emportera peut-être, en me nommant sa femme,
Une part de mes soins, la moitié de mon âme,
De mes affections et de mon dévoûment!
Oh! oui, je l'aimerai, seigneur, en vous aimant;
Car je n'épouserai personne, je l'espère,
O mes sœurs, pour n'aimer comme vous que mon père!

KENT, à part.

Noble fille!

GONERILLE, à part.

Impudente!

RÉGANE, à part.

Elle ose!...

LEAR, à Cordélia.

Mais, dis-moi,
Est-ce ton cœur qui parle?

CORDÉLIA.

Oui, monseigneur.

LEAR.

Eh quoi!
Si jeune, et si peu tendre?

CORDÉLIA.

Oui, jeune, — franche et vraie.

LEAR, avec fureur.

Que ta franchise alors soit ta dot, et te paye! —
Par ce flambeau vivant qui sur nos têtes luit,
Par les mystères saints d'Hécate et de la Nuit,
Par le rayonnement de ces globes de flamme,
D'où notre âme jaillit, où remonte notre âme!...
J'abjure ici l'amour, tout cet amour puissant
Qui parle dans un père avec la voix du sang;
Je brise tous les nœuds sacrés de la famille!...
Étrangère à mon cœur, va, tu n'es plus ma fille!

KENT, s'avançant.

Seigneur...

LEAR.

Silence! — un mot, c'est la rébellion! —
Oh! ne va pas tenter le courroux du lion! —
Dieux! moi qui l'aimais tant!... moi qui voulais, faiblesse!
Confier à ses soins mon repos, ma vieillesse! —
Arrière! fuis mes yeux! — Cet enfant criminel,
Oh! s'il rentre jamais dans ce cœur paternel,
Que sur moi, dieux puissants, votre colère tombe!...
Que je ne dorme pas tranquille dans ma tombe!

A deux chambellans.

Allez chercher le roi de France, allez.

A Gloster.

C'est vous
Qui l'accompagnerez, cousin; remplacez-nous. —
Je vous attends.

Gloster et les deux chambellans sortent.

Aux ducs de Cornouailles et d'Albany.

Mes fils, sa part grossit les vôtres.

Le doigt sur la carte.

Prenez encor ce tiers : je l'ajoute aux deux autres;

Montrant Cordélia.

Et que cette franchise, orgueil enfin puni,
Serve à la marier! — Cornouaille, Albany,
Je vous cède en commun les droits de ma naissance,
Et je vous investis de la toute-puissance! —
Quant à nous, mes chers fils, avec cent chevaliers
Il nous plaît d'habiter vos toits hospitaliers,
Un mois chez l'un d'abord,—un mois chez l'autre ensuite;
Et vous entretiendrez largement notre suite.
Tout ce qu'en abdiquant je réserve pour moi,

C'est un royal cortége avec le nom de roi. —
Trésors, pouvoir, — le reste, à vous je l'abandonne.
Pour gage, — entre vous deux partagez ma couronne.

Il dépose sa couronne.

CORNOUAILLES, à part.

Enfin !

ALBANY, s'inclinant devant le Roi.

Vous n'aurez point, Sire, fait des ingrats!

CORNOUAILLES, se levant.

Soyez toujours la tête, et nous serons le bras,
Sire!

Il se rassied.

GONERILLE, bas à Cornouailles.

Nous aurons tout!

RÉGANE, à part.

Un seul roi! Cornouailles!

KENT, avec amertume.

Le voilà donc ce jour promis aux fiançailles! —
Auguste Lear, ô vous que j'ai toujours servi
Loyalement!... aimé comme un père, suivi
Comme un maître! — et nommé toujours dans ma prière!
Mon Roi!...

LEAR.

L'arc est tendu! — La flèche meurtrière
Vole, — ne l'attends pas!...

KENT.

Qu'elle me frappe au cœur!

Elle y rencontrera le devoir et l'honneur!...
L'honneur, c'est la franchise!... et son rôle commence
Dès que le souverain penche vers la démence! —
Crois-tu donc que la peur étouffe le devoir,
Quand l'adulation dégrade le pouvoir?...

Murmures autour de lui. Le Roi fait un geste menaçant.

Mon langage déplaît... Kent se risque à déplaire,
Quand Lear est insensé!... Vieillard, que vas-tu faire?
Oh! rappelle ta fille!... et que ce front blanchi
Tempère un jugement dur et peu réfléchi!...
Il en est temps encor, révoque l'anathème
Que tu viens de lancer contre celle qui t'aime!...
La seule!...

Étendant la main vers Gonerille et Régane.

Tous ces cœurs pleins d'emphase et de bruit...
Des mots! — Ne confonds pas le jour avec la nuit;
Ouvre les yeux!... L'intrigue est ici, le mensonge,
La fourbe! — Quel réveil horrible après le songe!
Tu te repentiras peut-être dès demain!...
O Roi, garde ton sceptre!... Il est mieux dans ta main!

LEAR.

Quelle audace!

CORNOUAILLES, se levant.

Est-ce à moi qu'on s'adresse?

KENT.

Peut-être!

CORNOUAILLES, la main sur son épée.

Un défi? je l'accepte!

KENT.

Et moi donc? — Si mon maître
Y consent...

LEAR.

Malheureux!...

CORNOUAILLES, à Kent, sourdement.

Tu paîras ces affronts!. .

KENT.

Dans un autre champ clos, duc, nous nous reverrons!

LEAR.

Kent, sur ta vie! assez.

KENT.

Ma vie?... Ah! quel langage!
N'ai-je donc pas risqué cent fois ce pauvre gage
Contre tes ennemis?... Et maintenant, ô Roi,
Je veux, prêt à mourir, te sauver malgré toi.

LEAR, tirant son épée et s'élançant vers Kent, avec exaspération.

Par les dieux!...

ALBANY, entre Kent et le Roi; à Lear, avec prière.

Cher seigneur, au nom du ciel!...

LEAR.

Vengeance! —
Écoute-moi, vassal!... oh! sur ton allégeance,
Écoute, écoute-moi!... — Puisque, traîtreusement,
Tu voulais nous contraindre à fausser un serment, —
Félon!... Ce que jamais encore nous n'osâmes!...

Puisque tu viens, infâme entre tous les infâmes,
Mettre ici ton orgueil, ton orgueil révolté
Entre notre sentence et notre autorité, —
Outrage que jamais le sceptre ne tolère!...
Apprends à nous connaître, et reçois ton salaire!
Nous t'accordons cinq jours pour faire tes apprêts
Et te mettre à couvert de l'indigence; — après,
Oui, le sixième jour, fuis, tout chargé de haines,
Fuis, sans tourner les yeux, bien loin de nos domaines! —
Si le dixième enfin, — c'est le terme prescrit, —
Retrouve en nos États ton corps vil et proscrit,
Ce jour verra ta mort! — Va! je suis implacable!...
J'ai prononcé l'arrêt, — il est irrévocable! —
Va-t'en! Pars!

KENT.

Adieu, Roi! — Puisqu'il en est ainsi,
C'est ailleurs qu'on est libre, et l'exil est ici.

A Cordélia.

Les dieux veillent sur toi, pauvre ange au doux visage,
Toi dont l'esprit est juste et la parole sage!

A Gonerille et à Régane.

Le temps marche : espérons qu'il verra dans son cours
Vos actions répondre à de si beaux discours!

Au Roi.

J'obéis, Sire... Adieu! Le ciel vous favorise! —
Kent va sous d'autres cieux porter sa tête grise.

Il sort.

GONERILLE, à part

Tout va bien.

LEAR, debout.

Soient brisés comme lui... ses pareils!
Je veux l'obéissance et non pas des conseils.

Apercevant Gloster qui rentre.

Ah! Gloster!

SCÈNE V.

Les Mêmes, moins KENT; GLOSTER et les deux chambellans; puis LE ROI DE FRANCE et les seigneurs de sa suite.

GLOSTER, à part, douloureusement.

Kent banni!...

S'avançant vers Lear.

Sire, le roi de France.

Lear descend de son trône et va au-devant du roi de France.

LEAR, montrant Cordélia.

L'infâme, elle a trompé ma plus douce espérance! —

Au roi de France.

Le ciel me garde, ô Roi, de vous unir jamais
A celle que j'abhorre autant que je l'aimais :
Je ne vous ferai point cette mortelle injure! —
Sire, que votre amour, oh! je vous en conjure,
Fasse un plus digne choix et repousse la main
De cette malheureuse, horreur du genre humain!...
Je la maudis!

LE ROI DE FRANCE.

Grands dieux! Mais n'est-ce pas étrange?...

Celle que vous nommiez tout à l'heure votre ange;
Cette enfant, votre orgueil, cette enfant, vos amours;
Fleur de printemps, éclose au penchant de vos jours;
Celle à qui vous auriez tout donné, vous, le maître!
Sire, dans un clin d'œil elle a donc pu commettre
Un crime horrible, et tel que vous foulez aux pieds
Ce manteau rayonnant dont vous l'enveloppiez?...
C'est un crime sans doute affreux, abominable?
Ou votre affection n'était pas raisonnable,
Et pour vous désormais ce fol attachement
N'est plus qu'un souvenir amer, un long tourment?...
Chose impossible à croire! — Enfin cette disgrâce,
Pourquoi?

CORDÉLIA.

Elle se jette aux genoux de son père.

La vérité!... Je la demande en grâce! —
Ma langue à l'art des cours ne sait pas s'assouplir.
Je ne parle jamais sans vouloir accomplir,
Et n'ai pas ce talent captieux qui dispense
De faire ce qu'on dit, de dire ce qu'on pense!...
Puisque voilà mes torts, oh! déclarez, seigneur,
Que je n'ai rien commis de contraire à l'honneur;
Que ce n'est pas un meurtre enfin qui m'a souillée,
Et de votre faveur à jamais dépouillée!...
Dites que l'on me chasse, ô mon père, ô mon Roi!
Parce que je n'ai point, c'est ma richesse à moi,
Un langage, un regard qui toujours sollicite :
Non, je ne les ai pas, — et je m'en félicite,
Bien qu'il m'en ait coûté, seigneur, tout votre amour!

LEAR.

Il vaudrait mieux pour toi n'avoir point vu le jour! —
Tu m'as déplu, — c'est trop!

LE ROI DE FRANCE.

Voilà donc tout son crime?
Un cœur, prompt à sentir, qui lentement s'exprime!

LEAR.

Telle qu'elle est, seigneur, — dans un vil abandon,
Errante et sans pays, proscrite et sans pardon,
Si quelque chose en elle à présent peut vous plaire;
Si, pour toute fortune ayant notre colère,
Sa personne a de quoi charmer l'œil d'un époux,
Je ne la retiens pas, seigneur, elle est à vous!

LE ROI DE FRANCE.

Belle Cordélia, plus riche en ta détresse,
Plus précieuse encor parce qu'on te délaisse,
Ange que leur dédain rend plus cher à mes yeux,
De toi, de tes vertus, je m'empare, joyeux!...
Je prends ce qu'on rejette, — oh, oui! je le réclame!...
Dieux! sous leurs froids mépris ce cœur a plus de flamme,
Et mon amour se change en adoration! —
Roi, ta fille, emportant ta malédiction,
Sans famille et sans dot, jetée à la souffrance,
Régnera sur mon cœur, sur notre belle France!...
Tout ce que ton royaume a de richesse et d'or
Ne rachèterait pas de mes mains ce trésor,
Cette perle sans prix, si mal appréciée!

A Cordélia.

Ils te laissent partir, pauvre et disgraciée?
Dis-leur adieu pourtant... Puis, sous des cieux meilleurs,
Ce que tu perds ici, viens le reprendre ailleurs!

LEAR.

Roi de France, tu peux l'emmener, — elle est tienne :
Ce n'est plus notre enfant!... Va, qu'elle t'appartienne;
Je ne la verrai plus!

A Cordélia.

Sans notre affection,
Pars, malheureuse! pars, sans bénédiction! —

A toute sa suite.

Venez.

Il sort. — Tout le monde l'accompagne, excepté Gonerille, Régane, Cordélia, le Roi de France et les seigneurs de la suite du roi de France. Gloster sort le dernier. — Pendant que Cordélia, immobile et suffoquée de sanglots, reste quelque temps muette et la tête penchée sur la poitrine, le roi de France la contemple douloureusement; Gonerille et Régane la regardent avec ironie, en échangeant quelques mots à voix basse.

GLOSTER, à lui-même, au moment de sortir.

C'était prédit!... Le fils contre le père!...
Et le père aujourd'hui contre l'enfant! — Prospère,
Douce Cordélia! — Kent n'est pas mieux traité :
Votre crime à tous deux, c'est la sincérité!

Il sort.

SCÈNE VI.

CORDÉLIA, LE ROI DE FRANCE et LES SEIGNEURS FRANÇAIS au fond du théâtre, GONERILLE, RÉGANE.

LE ROI DE FRANCE.

A part, regardant tour à tour Cordélia et ses deux sœurs.

Ici tant de vertus! — et là tant de bassesse! —

A Cordélia.

De vos sœurs maintenant prenez congé, princesse.

CORDÉLIA.

A ses sœurs.

Je vous quitte, ô trésors de mon père, — voyez!
Le cœur gros de soupirs, les yeux de pleurs noyés. —
Ce que vous êtes, moi, je le sais, — oui, sans doute;
Mais nommer vos défauts par leurs noms,—il m'en coûte!
Et je ne le veux pas, car je suis votre sœur. —
Pour notre père ayez des soins pleins de douceur!
Vous proclamez si haut votre amour!... Je m'exile
Et remets en vos mains, comme dans un asile,
Le vieillard!... Et, pourtant, ce n'est pas sans frayeur...
Je voudrais lui donner un asile meilleur! —
Adieu, mes sœurs, adieu.

GONERILLE.

Cette fille exemplaire
Nous prescrit nos devoirs!

RÉGANE.

Tâche plutôt de plaire
Au noble époux qui t'a prise par charité.

Ton cœur, pauvre d'amour, te vaut la pauvreté!

CORDÉLIA.

Les masques tomberont. La fourbe en vain se cache
Dans l'ombre!... Le mépris vient un jour, — il arrache
Le voile où trop longtemps elle se replia! —
Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE.

Viens, ma Cordélia.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Dans le même palais, cédé à Gonerille. Une galerie, au fond de laquelle on aperçoit par une large ouverture un parc et la mer dans le lointain.

SCÈNE I.

GONERILLE et OSWALD, son intendant.

GONERILLE.

Est-il vrai que mon père, oubliant qui nous sommes,
Ait frappé, ce matin, un de mes gentilshommes
Qui châtiait son fou, malicieux vaurien,
Dont l'esprit toujours mord et ne respecte rien?

OSWALD.

Madame, j'étais là.

GONERILLE.

Ce vieillard m'exaspère!
Depuis vingt jours qu'il est encore ici, mon père,
C'est à n'y plus tenir! — Sans trêve, à tout moment,
Un étrange caprice, un fol emportement!
Ce fantasque cerveau n'agit que par boutade!...
Et, du matin au soir, quelque grosse incartade
Qui met toute ma cour, nous tous en désarroi! —
Entouré de sa garde, il se croit toujours roi:
Ce château n'entend plus que l'éternel tapage

De tous ces fainéants, chevaliers, bouffon, page.
Il faut que cela cesse! — Oh! si ma sœur voulait...

OSWALD.

Madame, elle voudra.

GONERILLE.

Jalouse comme elle est,
Me haïssant au fond, peut-être voudrait-elle
Accaparer, tenir le vieillard en tutelle,
Pour s'en faire un appui contre moi, — pour avoir
A ses côtés, toujours, cette ombre du pouvoir?...

Mystérieusement.

Si je comptais vraiment sur elle, oh! je t'assure...

OSWALD, baissant la voix.

Vous comptez sur le duc?...

GONERILLE.

Va, l'on n'est jamais sûre
D'un homme... ambitieux. — Elle a notre secret!...
Lui, qui n'a peur de rien, sur mon âme, on dirait
Qu'il a peur d'elle! — Aussi, tu vois quel intervalle
A mis entre nous deux ma prudente rivale? —

D'une voix sombre.

J'aurais dû me hâter! — Quand je ne suis plus là,
Cette femme reprend son empire... Voilà!
Trop tard! Dix jours encore, et le vieux roi nous quitte
Pour aller chez ma sœur.

Entre un courrier de Régane.

LE COURRIER.

Un message.

GONERILLE.

Elle? — Vite!...

Elle prend vivement la lettre, la décachète et lit :

« Oublions nos débats; sœur, je te tends la main.
« Ni brouille, ni rancune entre nous.— Que t'en semble?
« Il faut agir ensemble,
« Agir vite; mieux vaut aujourd'hui que demain. —
« Notre père déjà regrette sa puissance :
« Plus de cour qui l'encense,
« Plus d'esclaves, courbant le front et les genoux;
« Mais il a des amis encor, — défions-nous!
« On conspire tout bas. Kent, j'en ai l'assurance,
« Travaille contre nous auprès du roi de France;
« Cordélia nous hait; Gloster est mécontent :
« Soyons prêtes, ma sœur, — un péril nous attend. —
« L'irritable vieillard a conservé sa garde,
« Cent chevaliers. C'est trop! — Si notre père garde
« La moindre autorité, sœur, point d'illusion,
« Notre pouvoir n'est plus qu'une dérision! —
« Comme, dorénavant, plus d'une confidence
« Va d'heure en heure entre nous s'échanger,
« Trop longue était la route, et j'ai dû l'abréger.
« Sœur, je t'écris de notre résidence,
« Voisine du château de Gloster. — Réponds-moi :
« Deux heures maintenant me séparent de toi. »

Bas à Oswald.

Je puis agir. Enfin! Régane se prononce.

Au courrier.

Dis que j'apporterai moi-même la réponse, —

Oswald ou moi, — tantôt.

Le courrier s'incline et sort.

A Oswald.

Puisque ces turbulents,
Chevaliers, écuyers, deviennent insolents,
Soyez durs, froids, hautains; négligez-les. — Notre hôte
Se fâchera, — tant mieux! — Je prends sur moi la faute.

OSWALD.

J'ai compris.

GONERILLE.

Ne réponds qu'à peine, — d'un ton bref;
Oui et *non*. — Je voudrais qu'il en fît un grief;
Qu'il dît : « Je vais partir. » — Si telle est son envie,
Qu'il aille chez ma sœur. On l'attend. — Sur ma vie!
Plus de faiblesse, — un peu de rigueur... Ces vieux fous
Redeviennent enfants!... Ils abusent de nous.

OSWALD.

C'est vrai.

GONERILLE.

Qu'il reste, lui. — Sa troupe, je la chasse. —
Une moitié, d'abord.

On entend à quelque distance dans les bois le son des cors.

OSWALD.

Il revient de la chasse.

GONERILLE.

C'est lui. Je rentre.

OSWALD.

Mais s'il demande à vous voir?

GONERILLE.

Dis que je suis souffrante, et ne puis recevoir. —
Va, j'ai mon plan, Oswald.

Elle rentre dans ses appartements.

OSWALD, à part.

Fort bien. Chacun le nôtre.

Réfléchissant

Gonerille, ou Régane? — On verra. — L'une ou l'autre. —

Se frottant les mains

Cornouailles supplante Albany, tôt ou tard...
Je suis pour Cornouaille.

Il sort lentement, absorbé dans ses réflexions. Pendant ce temps-là, un homme enveloppé d'un manteau de voyage, avec une longue barbe et de longs cheveux grisonnants, est entré par le fond. Il suit les mouvements d'Oswald, et paraît attendre qu'il soit sorti pour avancer. Cet homme est Kent, sous un déguisement qui le rend méconnaissable.

KENT.

Évitons son regard.

SCÈNE II.

KENT, seul, après la sortie d'Oswald.

Il jette un coup d'œil sur ses vêtements.

Si je puis travestir aussi bien mon langage, —
La bonne intention qui m'inspire, et m'engage
A déguiser mes traits, va réussir, je croi. —
Kent le banni peut donc servir encor son Roi!...
Dieux bons! favorisez mon hardi stratagème,
Et veillez avec moi sur le maître que j'aime!...
Il vient.

Entre Lear avec ses chevaliers et sa suite.

SCÈNE III.

KENT, LEAR, SES CHEVALIERS, SES ÉCUYERS et SES PAGES.

LEAR, gaiement.

Faites servir! — Que je n'attende pas
Un instant. — Le dîner!

Apercevant Kent, qui le salue à quelque distance, sans approcher.

Qui donc es-tu, là-bas?
Parle.

KENT, saluant de nouveau.

Un homme, seigneur.

LEAR, lui faisant signe d'approcher.

Qu'est-ce que tu sais faire?
Et que veux-tu de nous?

KENT.

Je sais, pour toute affaire,
N'être point au-dessous de ce que je parais;
Servir loyalement ceux dont j'ai les secrets;
Aimer les braves gens, pour eux me mettre en quatre;
Et, quand je ne puis faire autrement, bien me battre.

LEAR.

Ton nom?

KENT.

Caïus.

LEAR.

As-tu de quoi vivre, dis-moi?

KENT.

On vit toujours. — Je suis pauvre... comme le Roi.

LEAR, secouant la tête.

Je te plains.—Qui veux-tu servir?

KENT.

Vous.

LEAR.

Sans connaître
Qui je suis?

KENT.

J'aimerais à vous appeler maître...
Car vous avez, seigneur, — je dis la vérité, —
Quelque chose dans l'air...

LEAR.

Quoi donc?

KENT.

L'autorité.

LEAR, lui frappant sur l'épaule.

Je te crois de l'esprit, du cœur, et point de vice. —
Tu ne quitteras pas de sitôt mon service,
Si tu me plais après dîner tout comme avant. —

Avec impatience.

Le dîner, vite... allons!...

A quelques personnes de sa suite.

Et mon petit savant,
Mon fou, qu'on me l'envoie.

Un page sort.
Entre Oswald, d'un air affairé; il passe sans regarder personne.

LEAR, à Oswald.

Eh! vous, le majordome,

Où notre fille est-elle?

OSWALD, sans regarder le Roi.

Excusez...

Il sort.

LEAR, avec surprise.

Drôle d'homme!

Que dit-il?

A un chevalier.

Rappelez ce coquin. — C'est trop fort! —
Holà! mon fou!

Avec une impatience croissante et mêlée de colère.

Je crois que tout le monde dort?

Au chevalier qui était sorti pour chercher Oswald.

Eh bien! ce rustre?

LE CHEVALIER.

Il dit votre fille malade.

LEAR.

Quand j'appelais, pourquoi ce plaisant camarade
N'est-il point revenu?

LE CHEVALIER.

Sans ralentir le pas,
Sire, il m'a répondu qu'il ne le voulait pas.

LEAR.

Qu'il ne le voulait pas?

LE CHEVALIER.

Monseigneur, Votre Altesse

N'est plus traitée avec la même politesse,
La même déférence... Ai-je tort ou raison ?
Je crois voir que, parmi les gens de la maison,
Le zèle se relâche, et dans votre famille,
Chez tout le monde ici, même chez votre fille ..

LEAR, soucieux.

Ah ! tu crois ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez, Sire ; je puis mal voir...
Mais comment faire taire en mon cœur le devoir
Quand Votre Majesté me paraît offensée ?

LEAR.

Tu me fais souvenir que j'eus cette pensée. —
En effet, depuis peu, certains manques d'égards,
Des soins plus négligents ont frappé mes regards...
Mais loin de soupçonner quelque désobligeance,
Je me disais : Peut-être ai-je trop d'exigence ? —
Nous verrons cependant.

Au page qui rentre.

Eh bien ! m'amènes-tu
Mon fou ?

LE PAGE.

Sire, il se cache.

LEAR, fronçant le sourcil.

Est-ce qu'on l'a battu ?

LE PAGE.

Pas depuis ce matin ; mais il craint la baguette

Du seigneur intendant, qui, je crois bien, le guette.

LEAR, avec menace.

Qu'on ne maltraite pas mon fou !... Je le défend.

Avec tristesse.

Ah! ah!... Depuis qu'on n'est plus roi, — le pauvre enfant
N'est plus si gai!

LE PAGE.

Depuis que ma jeune maîtresse
Pour la France est partie, — un noir chagrin l'oppresse.

LEAR, sévèrement.

Assez! — J'ai très-bien vu cela.

Au page.

Cours l'appeler.

Au chevalier.

Ma fille, — dites-lui que je veux lui parler.

Rentre Oswald, avec le même air affairé que tout à l'heure.

LEAR, appelant avec colère.

L'ami! l'ami!

Oswald continue sa route; — Kent lui barre le passage.

Lear à Oswald, impérieusement.

Plus près.

Oswald s'avance.

Qui suis-je donc ?

OSWALD, avec un demi-salut plein d'impertinence.

Le père
De ma noble maîtresse.

LEAR.

Et toi, rusé compère,

Insolent ! vil butor ! esclave !...

Le secouant par le bras.

Réponds donc !

Qu'es-tu ?

OSWALD.

Je ne suis rien de tout cela, — pardon !

LEAR.

Tes yeux croisent les miens !... Vite ! la tête basse !

Il le frappe.

OSWALD, arrogamment.

Seigneur ! je ne veux pas être battu !...

Le Roi le frappe encore.

De grâce !

KENT, le jetant par terre.

Aimes-tu mieux baiser la poussière, manant ?

LEAR, à Kent.

Courage, ami ! je t'aime encor plus maintenant.

KENT, à Oswald, toujours à terre.

Debout, messire ! Allons... décampe ! — Je t'invite
A n'oublier jamais les distances !... Pars vite ! —

Oswald se relève.

Si tu veux prendre encor la mesure d'un sot,
Reste. — Mais non, détale ! Et vite ! et pas un mot !

Il le pousse par les épaules.

LEAR, à Kent, en lui donnant sa bourse.

Camarade, merci ! — Voilà pour ton service.

Entre le bouffon du Roi avec le page.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins OSWALD; — LE BOUFFON.

LE BOUFFON, sans avancer.

Que je lui donne aussi des arrhes.

Il s'approche de Kent.

Tiens, novice :

Mon bonnet d'âne.

Il offre à Kent son bonnet.

LEAR, au bouffon avec joie.

Ah! ah! follet, te voilà donc?

LE BOUFFON, à Kent.

Il te coiffera bien. Prends-le ; je t'en fais don.

KENT.

Ton bonnet! Pourquoi, fou?

LE BOUFFON.

Parce qu'on te voit prendre
Le parti d'un joueur qui n'a plus qu'à se pendre.
Fi des gens ruinés! Le mal se gagne... Et puis,
Suivre un aveugle, c'est d'un fou!... Gare les puits! —
Prends mon bonnet, te dis-je.

Montrant Lear.

Entre autres peccadilles,
Ce bon père a banni ses deux plus tendres filles;
La troisième, une ingrate!... on le sait aujourd'hui, —
Notre homme l'a rendue heureuse... malgré lui!
Si j'avais deux bonnets d'âne,...

A Lear.

Tu prendrais l'autre,
Cher oncle, et vous auriez alors chacun le vôtre.

LEAR, le menaçant.

Prends garde au fouet, coquin !

LE BOUFFON.

Bien ; fronçons le sourcil. —
Vérité, pauvre chienne, on te fouaille au chenil,
Tandis que le roquet hargneux, parfumé d'ambre,
Au coin du feu s'étale, empoisonnant la chambre !

LEAR.

Le petit scélérat ! Toujours un coup de dent.

KENT.

Le fait est, monseigneur, que c'est un fou mordant.

LE BOUFFON, à Lear.

Sais-tu la différence, ô toi que je vénère,
Entre le fou mordant et le fou débonnaire ?
La sais-tu ?

LEAR.

Non.

LE BOUFFON.

Tant pis !

LEAR.

Quelle est-elle ?

LE BOUFFON.

Un moment.

C'est grave, écoute-moi religieusement.

Il tousse avant de commencer.

Ce front chauve, celui qui t'a conseillé, maître,
De partager en deux ta couronne de roi, —
Juste en face de moi,
Qu'il veuille bien se mettre...
Ou prends sa place, toi.

Lear se met devant le bouffon.

Parfait! — Le fou mordant et le fou débonnaire,
Nez à nez, les voilà!

Se désignant.

L'un bigarré, portant sa livrée ordinaire,
Est ici.

Montrant Lear.

L'autre est là.

LEAR.

Quoi! tu m'appelles fou, drôle?...

LE BOUFFON.

Ai-je dit cela? —

D'un ton solennel.

Bien des titres plus beaux, qui tous étaient les vôtres,
Vous les avez, seigneur, abandonnés à d'autres!

KENT.

Ceci n'est pas folie entière.

LE BOUFFON.

Non, ma foi!
Pas entière... Nos grands partagent avec moi.
J'avais le monopole, — eh bien! tous ils me pillent;

Nos dames elles-même, — il faut qu'elles grappillent!
On ne me laisse rien!... Je fais trop de jaloux!

Il chante.

Messieurs les sages, plaignez-nous!
Les fous
N'ont pas de vogue, cette année;
La confrérie est ruinée, —
Car votre cervelle est tournée;
Si bien, que maintenant les fous,
C'est vous!

LEAR.

Toi donc, prends leur sagesse.

LE BOUFFON.

Une belle antiquaille!

Gravement.

Noncle, sais-tu comment l'huître fait son écaille?

LEAR.

Non, mon enfant.

LE BOUFFON.

Ni moi. — Mais le colimaçon,
Je sais très-bien pourquoi, noncle, il a sa maison.

LEAR.

Ah! tu sais. Pourquoi?

LE BOUFFON.

C'est... pour y loger sa tête;
Non pour l'abandonner à ses filles, la bête,
Et laisser follement ses cornes sans abri.

LEAR, fâché et riant tout à la fois.

Attends, fripon!...

Il cherche à saisir le bouffon qui s'esquive adroitement, et qui revient presque aussitôt.

LE BOUFFON.

Il n'est plus à craindre, — il a ri.

LEAR.

Depuis quand sais-tu donc tant de choses?

LE BOUFFON.

Compère,
Depuis que le vieillard a ses filles pour mère;
Depuis qu'entre leurs mains un beau jour il a mis
Des verges, pour fouetter leur père très-soumis.

A Lear qui recommence à menacer.

Je t'en conjure, trouve un précepteur qui songe
A perfectionner ton fou dans le mensonge!
Je voudrais de bon cœur, noncle, apprendre à mentir.

LEAR.

Si tu mens, tu seras fouetté.

LE BOUFFON, soupirant.

Je suis martyr!
Il est très-étonnant, et cela m'embarrasse,
Que tes filles et toi soyez de même race;
Je ne vois entre vous qu'une conformité :
Quand je dis vrai, — je suis par leurs pages fouetté, —
Par les tiens, si je mens... J'en aurai le vertige!
Et pour n'avoir rien dit, souvent on me fustige. —

J'aimerais bien mieux être autre chose qu'un fou!...
Mais je ne voudrais pas ta tête sur mon cou,
Noncle, — car ton bon sens a pris une tournure!...
Tu l'as tant rogné...

Apercevant Gonerille qui entre.

Tiens! j'en vois une rognure!

SCÈNE V.

LES MÊMES, GONERILLE, puis ALBANY et OSWALD.

LEAR.

Ma fille, qu'as-tu donc? — Depuis peu, je te voi
Morose, le sourcil froncé... Qu'as-tu? dis-moi.

LE BOUFFON, à Lear.

Ah! c'était le beau temps, quand tu pouvais, bon drille,
Ne pas t'inquiéter des sourcils de ta fille! —
Maintenant tu n'es plus qu'un zéro; voilà tout!
Maintenant je suis plus que toi, — je suis un fou:
Tu n'es rien.

A Gonerille qui lui jette un coup d'œil menaçant.

Bon! j'entends. Assez! plus de harangue.
Ce regard dit *silence!* Il me bride la langue. —
On se tait, on se tait.

Il fredonne.

Repu de toute chose, et las,
Qui n'a point su garder, hélas!
Un peu de mie, un peu de croûte,
Mourra de faim sur la grand'route.

Montrant Lear à Kent.

Cet homme que tu vois,
C'est une coque vide, — on a mangé la noix.

GONERILLE, à Lear

Ce n'est pas seulement ce bouffon qui nous brave;
Mais parmi votre suite, et l'injure est plus grave,
Bien d'autres impudents, sans frein dans leurs discours,
Et trouvent à redire, et querellent toujours! —
A rétablir la paix il faut pourtant qu'on m'aide.
Seigneur, j'avais pensé que le plus sûr remède
Était de vous donner connaissance de tout;
Mais je crains fort, depuis quatre ou cinq jours surtout,
Que, les encourageant vous-même à la licence,
Vous ne leur prescriviez la désobéissance.
S'il était vrai, — ce tort vous ferait peu d'honneur;
Et nous serions forcés d'agir enfin, seigneur!

LE BOUFFON.

Car, noncle, vous savez : — l'histoire est peu nouvelle, —
Le passereau nourrit si longtemps le coucou,
Que les petits lui plumèrent le cou,
Et lui mangèrent la cervelle.
Puis, ce refrain de nos cantons :
Sans lanterne on marche à tâtons.

LEAR, troublé.

Êtes-vous notre fille?

GONERILLE.

Allons! montrez-vous sage;

Ce noble esprit, seigneur, faites-en quelque usage, --
Et trêve à ces courroux fantasques, superflus,
Qui font que vos amis ne vous retrouvent plus.

LE BOUFFON.

Tiens! tiens! quel changement de rôle!
La charrette à présent qui traîne le cheval! —
Son antique rival,
L'âne, ébahi, n'en revient pas. C'est drôle!

KENT, à part.

Pauvre maître!

LEAR, avec une sorte d'égarement.

Quelqu'un me connaît-il ici? —
Ce n'est point Lear! — Oh! non! — Lear marche-t-il ainsi? —
O Lear, où sont tes yeux? Parles-tu de la sorte? —
Au fond de ton cerveau l'intelligence est morte,
Ou ton discernement est frappé de torpeur?

Avec angoisse.

Grands dieux! Suis-je endormi?... Suis-je éveillé?... J'ai peur
— Cela n'est pas! — Qui suis-je enfin?... Lear, ou son ombre
Je voudrais le savoir... Quelque chose de sombre,
Là, dans mes souvenirs, — et ce titre de roi
Me ferait croire, à tort, que j'eus des filles, moi!

LE BOUFFON.

Des filles qui rendront leur père raisonnable.

LEAR, plus égaré.

Votre nom, belle dame?

GONERILLE.

Oh! c'est impardonnable!...

Ces badinages-là ne sont plus de saison. —
Seigneur, je vous adjure, au nom de la raison!...
Si vieux, si vénérable, ayez quelque sagesse :
Une suite nombreuse entoure Votre Altesse,
Gens si désordonnés, chevaliers et varlets,
Que leur sale débauche, infectant ce palais,
Lui donne plutôt l'air d'une immonde taverne
Que de la résidence où le prince gouverne.
On exprime un désir, — veuillez donc y céder,
Alors qu'on vous supplie, au lieu de commander :
Diminuez un peu votre cour. Il importe
Que ceux qui resteront pour former votre escorte
Conviennent à votre âge, — et, moins audacieux,
Sachent mieux se connaître, et vous respecter mieux.

LEAR.

Oh!... Le réveil! —

A ses écuyers.

Sellez mes chevaux! — Tout de suite!

A Gonerille.

Enfant dégénéré! —

A ses pages.

Qu'on rassemble ma suite! —
Va! Je n'entendrai plus tes propos outrageants!...
Il me reste une fille!

GONERILLE.

Eh! vous frappez mes gens,
Et toute votre bande, arrogante séquelle,
Voudrait faire servir ceux qui valent mieux qu'elle!...

LEAR.

Oh! malheur à celui qui se repent trop tard!

GONERILLE.

Un tas d'aventuriers, ramassés au hasard!...

LEAR.

Tu mens!... Mes chevaliers sont des hommes d'élite,
Instruits de leurs devoirs, tous d'un rare mérite,
Scrupuleux, pleins d'honneur, et purs comme leur nom!

GONERILLE.

Témoin ce drôle abject, leur digne compagnon!

Le bouffon salue.

LEAR, regardant Gonerille.

Ingratitude!

GONERILLE, avec dédain.

Allons!

LEAR, les yeux au ciel.

Entends la voix d'un père,
Entends ma voix, Nature!... O divinité chère!...
Si tu la destinais à la maternité,
Arrête!... Dans son sein mets la stérilité!
De la production dessèche les organes!...
Que jamais un enfant, né de ses flancs profanes,
Ne l'honore!... Ou, s'il faut qu'elle conçoive un jour,
Forme son nourrisson de haine, — et non d'amour!...
Pour vivre le tourment de sa mère, — qu'il naisse!
Qu'il ride ce visage éclatant de jeunesse,
Et la traîne à plaisir — de malheurs en malheurs!...

Dénaturé, pervers, sous le torrent des pleurs,
Comme un champ dévasté, qu'il lui creuse la joue;
Des sanglots d'une mère en larmes, qu'il se joue,
Et tourne ses bienfaits en mépris douloureux!...
Pour qu'elle apprenne enfin combien est plus affreux,
Plus déchirant encor qu'une dent de vipère,
Le mal, enfant ingrat, que tu fais à ton père!

A sa suite.

Partons!

Au moment où il va sortir, un de ses chevaliers s'approche du Roi et lui parle à voix basse. — Albany est entré depuis quelques instants.

ALBANY.

Au nom des dieux! que veut dire ceci?

GONERILLE.

Laissez-le radoter, sans vous mettre en souci!...
C'est un accès d'humeur sénile, et trop fréquente.

LEAR, avec fureur.

Cinquante de mes gens!... En moins d'un mois! Cinquante!
Supprimés, d'un seul coup!

ALBANY.

Mais ne saurai-je point?...

LEAR.

Tu le sauras. —

Montrant Gonerille.

Enfer! — Qu'elle ébranle à ce point
Toute ma force d'homme!... Et que ce cœur de pierre
Soit digne encor des pleurs qui brûlent ma paupière!...
Tombent sur toi, cruelle, ouragans et brouillard! —

La malédiction d'un père, d'un vieillard,
Qu'elle ronge tes os!... et dans chaque blessure
Plonge éternellement son ardente morsure! —
Ce n'est donc point un songe? — O dieux! soyez témoins!
Mais une fille encor me reste!... Elle, du moins,
Est bonne et secourable... Il faut que je la trouve :
Elle déchirera ton visage de louve! —
Ce rang, dont tu me crois dépouillé pour jamais,
Je veux le ressaisir! — Oh! je te le promets,
Tu me verras bientôt, fille ingrate et parjure,
Rentrer dans mon palais, en roi! — Je te le jure! —

A Kent.

Viens, toi!

Il sort avec Kent et ses chevaliers.

GONERILLE, à Albany.

Vous l'entendez?

ALBANY, avec un accent de reproche.

L'amour que j'ai pour vous
Ne peut me rendre assez partial...

GONERILLE, d'un ton bref.

Calmons-nous;
Je sais ce que je fais!

ALBANY.

Vous me direz, j'espère...

GONERILLE, interrompant.

A l'instant. — Ce vieillard nous gêne.

ALBANY.

Votre père!...

GONERILLE.

Il menace toujours. — Cent chevaliers! — Pourquoi? —
Armés de pied en cap! — Il serait sage à moi
De permettre qu'il eût sa bande toute prête,
Pour qu'au premier caprice enfanté dans sa tête,
Au plus léger sujet de plainte. . ou de souci,
Il pût, la force en main, nous tenir à merci!...
Mais j'y mettrai bon ordre!

Appelant.

Oswald?

ALBANY.

En conscience,
Vous poussez loin la crainte!

GONERILLE.

Et vous la confiance!...

Oswald paraît.

GONERILLE, continuant.

On ne gouverne pas ainsi. — Moins de bonté!...
Et laissez-moi pourvoir à notre sûreté.

ALBANY.

Je vous aime, et vous plains!

Il s'éloigne lentement.

GONERILLE, à part.

Et moi, je te méprise,
Homme faible!

A Oswald.

Pars vite, Oswald! — Tu m'as comprise?

OSWALD.

Oui.

GONERILLE, mystérieusement.

Tout?

OSWALD.

Oui.

GONERILLE.

J'ai besoin d'un autre défenseur...
Je l'aurai ! — Vite, vite ! — A cheval ! — Chez ma sœur !

Oswald sort précipitamment.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Au chateau du comte de Gloster. — Un vestibule à plusieurs rangs d'arcades surbaissées, donnant d'un côté sur les cours du château, de l'autre sur la campagne. Tout au fond une large porte cintrée avec un perron de quelques marches, conduisant à la grande salle.

SCÈNE I.

GLOSTER, seul, une lettre à la main. Il réfléchit.

Cornouaille arrivé d'hier soir, — c'est étrange ! —
Dans son château voisin de Gloster... Il dérange
Nos plans. — Soupçonne-t-il quelque chose ? Pourquoi
Régane et lui sont-ils venus si près de moi ?
Est-ce pour m'épier ?... Sauraient-ils que la France
N'attend plus qu'un signal pour notre délivrance;
Et que, vienne le jour, nous tous au cœur loyal,
Nous tiendrons ferme encor le vieux drapeau royal ? —
Elles se haïssaient les deux sœurs... Et l'épouse
Du brillant Cornouaille, — elle, sombre et jalouse,
Réveillant tout à coup leurs feux mal assoupis,
Loin de fuir... Les méchants se rapprochent, — tant pis !
C'est un malheur pour tous ! — Quelque piége sans doute ?
Ce voisinage-là, combien je le redoute ! —
Sauraient-ils qu'à la cour venu secrètement
Kent veille auprès du Roi, sous un déguisement ?

Et que moi-même?...

Apercevant Oswald qui entre.

Oswald! — Que veut cet homme?...

SCÈNE II.

GLOSTER, OSWALD.

OSWALD, après un humble salut.

Comte...

Le duc de Cornouaille, aujourd'hui même, — compte
Se rendre auprès de vous. Sa noble épouse et lui
Seront pour quelque temps vos hôtes.

GLOSTER, avec surprise.

Aujourd'hui?

OSWALD.

Tout à l'heure. — Je viens de leur part vous le dire.

GLOSTER.

L'honneur sans doute est grand; mais pouvez-vous m'instruir
Du motif qui me vaut ce précieux honneur?

OSWALD.

Une affaire d'État les amène, seigneur.

GLOSTER.

Une affaire d'État?

OSWALD.

D'État, — ou de famille.
Mon auguste maîtresse, elle aussi, Gonerille,
Viendra les retrouver cette nuit.

GLOSTER.

Je voudrais
Avoir eu plus de temps pour faire mes apprêts...

OSWALD.

Si vous le permettez, seigneur, — car le temps presse, —
Je vais disposer tout pour ma noble maîtresse?

GLOSTER.

Je vous en prie, aidez le maître, un peu caduc.
Qu'ils soient les bienvenus chez moi.

Sons de trompettes.

OSWALD.

Voici le duc.

GLOSTER, à part.

Étrange! étrange!

OSWALD, à part.

A l'œuvre! Activité! Fortune!...

Il sort.

Entrent Cornouailles et Régane, avec une partie de leur escorte.

SCÈNE III.

GLOSTER, CORNOUAILLES, REGANE,
SUITE DE CORNOUAILLES.

CORNOUAILLES, tendant la main à Gloster.

Notre visite, ami, ne peut être importune,
Car nous vous connaissons, — toujours loyal et franc!
Nous arrivons chez vous, comme chez un parent, —
Sans gêne.

RÉGANE.

Arrière donc les froides politesses!
Cousin.

GLOSTER.

Je remercie humblement Vos Altesses.
Je ne puis leur offrir qu'une hospitalité
Bien simple, — mais j'aurai la bonne volonté.

CORNOUAILLES.

Nous en sommes, Régane et moi, sûrs l'un et l'autre.
La maison d'un ami sera deux jours la nôtre;
Car nous devons causer, et tendre au même but. —
Quels obstacles, bons dieux! se dressent au début
D'un règne!... Inimitiés partout, haine et rancune!...
Moi, je n'en avais plus.

RÉGANE, en appuyant sur les mots.

Je n'en gardais aucune...

CORNOUAILLES, les yeux sur Gloster.

Et voici que déjà les trames, les complots
Surgissent...

GLOSTER.

Croyez-vous?...

CORNOUAILLES.

Mais l'œuf n'est pas éclos;
Et je l'écraserai du talon, sans attendre!

RÉGANE.

Bref, mon père et ma sœur ne peuvent plus s'entendre;

Leur mésintelligence est profonde, — et je croi
Que véritablement tous les torts sont au Roi.

CORNOUAILLES.

Oui, tous les torts ! — Il veut, quel excès d'imprudence !
Conserver près de lui, dans une résidence
Princière, un tas de gens armés, un bataillon
De mécontents, tout prêts à la rébellion.
Un tel abus réclame une prompte réforme :
Ces gens conspirent.

GLOSTER, avec un peu de trouble.

Non...

CORNOUAILLES, interrompant.

Ma sœur nous en informe ;
Et nous voulons, avant que le Roi soit parti
De chez elle, — enfin prendre un sérieux parti.
Tâchons de ramener la paix, je le désire ;
Mais d'un moment à l'autre, il se pourrait, messire,
Que ce vieillard chagrin, fantasque, irrésolu,
Vînt nous trouver, — le mois n'étant pas révolu, —
Avec tout son cortége... Alors, c'est impossible !...
Vous comprenez ?

RÉGANE.

Pour moi, je serais inflexible !...
Et nous sommes venus demander vos avis,
Qui seront, je vous jure, exactement suivis.

CORNOUAILLES.

Oui, Gloster, soyez juge entre nous.

GLOSTER.

Votre Grâce
M'honore, en vérité !... mais elle m'embarrasse.
Ce pénible débat... Je suis franc...

RÉGANE.

Cette nuit,
Nous attendons ma sœur, et...

Bruit de voix et de pas, dehors, à gauche.

Qu'est-ce donc ?

CORNOUAILLES.

Quel bruit?
Une querelle ?...

Entre Oswald, à reculons, les bras tendus en avant. Kent, l'épée à la main, le presse et marche sur lui.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, KENT, OSWALD.

KENT, sans voir personne encore.

Cuistre insolent!... quand j'apporte
Un message du Roi, tu me barres la porte!...
Fais place, — ou je te coupe en deux !. .

OSWALD, reculant toujours.

A l'aide ! à moi !

GLOSTER, reconnaissant Kent, à part.

Lui !... Kent !

CORNOUAILLES, à Oswald.

Quel est cet homme ?

KENT, fièrement.

Un messager du Roi.

OSWALD, tout essoufflé.

C'est un de ces varlets, pouvant tout se permettre!...
Un de ces ferrailleurs, plus hautains que le maître!
Ce matin même, il a sur moi porté la main.

CORNOUAILLES, à quelques personnes de sa suite.

Vite! en prison! — Les fers aux pieds! — Jusqu'à demain!

RÉGANE.

Jusqu'à demain? — Huit jours! — Et bâtonné, j'espère!

KENT.

Madame, si j'étais le chien de votre père,
Vous n'auriez pas le cœur de me traiter ainsi.

RÉGANE.

Non. Mais sa valetaille impudente, voici
Comme nous la traitons.

A deux serviteurs de son escorte.

Faites! sans plus attendre!

CORNOUAILLES, à Kent.

Nous t'apprendrons!...

KENT.

Je suis un peu vieux pour apprendre! —
Je sers le Roi. C'est mal à vous de l'oublier!

CORNOUAILLES.

Qu'on l'attache!

GLOSTER.

Un instant! — Laissez-moi supplier

Votre Grâce d'attendre encor... Sa faute est grave,
Mais ne mérite pas ce châtiment d'esclave!...
Un envoyé du Roi! — Seigneur, en vérité,
C'est le Roi, le vieillard, qui serait insulté!

CORNOUAILLES.

La chose me regarde.

RÉGANE, aux serviteurs.

Allons!...

Les deux serviteurs s'approchent de Kent pour le saisir. Un troisième serviteur tient les cordes et les menottes.

KENT, à qui l'on veut arracher son épée.

Mais c'est infâme!...
Oh! vous ne m'aurez pas vivant!...

Les trois serviteurs reculent.

GLOSTER, suppliant, à Cornouailles et à Régane.

Seigneur!... Madame!...
Au nom des dieux!

KENT, apercevant le Roi qui entre avec quelques-uns de ses chevaliers.

Le Roi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LEAR, et PLUSIEURS DE SES CHEVALIERS.

LEAR, à Régane, sans voir Kent.

Vous m'attendiez, ce soir?

RÉGANE.

Non, seigneur; mais je suis heureuse de vous voir.

LEAR.

Régane, je le crois. — Autrement, ton vieux père
Divorcerait avec la tombe de ta mère;
Car tu ne serais pas ma fille!

Regardant autour de lui.

Mais pourquoi
Ces hommes? Que font-ils?

Reconnaissant Kent.

Mon messager! —

A Kent.

C'est toi?...

KENT, entouré de gardes.

Oui, Sire.

LEAR.

Tu n'as donc pas remis mon message?...

KENT.

Je n'ai pu : leurs valets m'ont barré le passage.

LEAR.

Est-ce qu'on t'a frappé?

KENT.

Non.

Montrant les gardes.

J'allais en prison.

LEAR, dont la colère éclate.

C'est un assassinat! Pis qu'une trahison!...
Quelle injure!...

Regardant Cornouailles et Régane.

Qui donc a pu?...

Se contenant.

Mais, tout à l'heure,
Nous en reparlerons... Patience!

A Kent.

Demeure.

CORNOUAILLES, aux gardes.

Il est libre!

Les trois serviteurs s'éloignent de Kent.

LEAR, à Régane.

Régane! ô toi, mon seul amour!
Ta sœur est bien méchante!...

Une main sur son cœur.

Elle a mis un vautour
Là!... Son ingratitude!... Oh! tu ne saurais croire...
A peine, si je puis parler!... Cette âme noire!...
Ma Régane!...

RÉGANE.

Pourquoi l'accuser de noirceur? —
Voyons; n'êtes-vous pas injuste envers ma sœur?

LEAR.

Qu'est-ce à dire?

RÉGANE.

J'ai peine à croire, sur mon âme,
Qu'elle ait pu mériter à ce point votre blâme. —
Si notre sœur a mis le frein de la raison
Aux excès de vos gens, qui troublaient sa maison,
C'est prudence, vraiment! et non pas un outrage.

LEAR.

Ma malédiction sur elle!

RÉGANE.

Allons!... Votre âge
A besoin de tutelle; on doit le gouverner.
C'est dans votre intérêt. — Veuillez donc retourner
Près de ma sœur.

LEAR.

Jamais! — Son œil farouche, hostile,
S'est abattu sur moi!... Sa langue de reptile
M'a frappé droit au cœur! — Souffles pernicieux,
Fondez sur elle — avec la colère des cieux!

CORNOUAILLES.

* Fi! Quelle honte!

LEAR, continuant.

* Éclairs! Foudre aux ailes sanglantes!
* Archers divins, dardez vos flèches aveuglantes
* Dans ses yeux dédaigneux!... Vent mortel, empesté,
* Dévore son orgueil, dévore sa beauté!

RÉGANE.

Dieux justes!... mais sur moi vous lancerez de même,
Dans un de vos transports, quelque horrible anathème!

LEAR.

Non, jamais contre toi je n'armerai le Ciel!...
Palpitante d'amour, ta nature est sans fiel,
Douce et tendre! — Ta sœur!... Plein d'une sombre flamme,
Son regard brûle!.., mais le tien rafraîchit l'âme! —
Est-ce toi qui voudrais, l'œil ardent de courroux,
Sinistre, — à mon entrée opposer les verrous?...

Non, tu connais trop bien, dans ta sollicitude,
Les devoirs de l'enfance, et de la gratitude :
Tu n'as pas oublié le don que je t'ai fait,
Cette riche moitié de mon royaume! ..

RÉGANE, sèchement.

Au fait?

LEAR.

Qui donc violentait mon serviteur?... Ma fille,
C'est bien à ton insu, j'espère?

Fanfares au dehors annonçant une arrivée.

Apercevant Gonerille qui entre.

Gonerille!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GONERILLE.

LEAR.

* O dieux! si vous aimez les vieillards!... Vous, grands dieu
* Bons et compatissants! — Si vous-même êtes vieux!...
* Cette cause est la vôtre!... Embrassez ma défense!...
* Dieux! lancez le tonnerre, et vengez notre offense!

A Gonerille.

Peux-tu me regarder en face, être inhumain, —
Sans rougir?... O Régane!... et tu lui prends la main?

GONERILLE.

Pourquoi pas? Qu'ai-je fait, seigneur? — N'est point coupab
Tout ce que nomme ainsi la vieillesse incapable.

LEAR, avec désespoir.

Il ne se brise pas mon cœur!... Voyez! voyez! —

D'un air menaçant.

Mais comment se fait-il qu'un de mes envoyés
Ait subi cet affront?... Qui s'est permis?...

CORNOUAILLES.

Moi, Sire!
L'insolent méritait quelque chose de pire!

LEAR.

Vous! C'est vous?

CORNOUAILLES.

Moi.

RÉGANE.

De grâce!... Il faut vous résigner,
Père, à votre faiblesse. Il vous faut retourner
Chez ma sœur.

GONERILLE, *froidement.*

Je veux bien.

LEAR.

Moi! retourner près d'elle?...
Cinquante chevaliers de ma troupe fidèle
Congédiés! — Non, non!... Plutôt vivre aux déserts,
Sans abri, seul, en proie à l'injure des airs,
Dans cette lande aride et que la bise fouette,
Compagnon ténébreux du loup, de la chouette!...
Moi, retourner près d'elle? — O roi de France, toi,
Qui pris ma fille seule et pauvre, — noble roi! —
Plutôt m'agenouiller devant ta face altière,
A tes pieds, — mendiant mon pain dans la poussière!...
Jamais!

GONERILLE.

A votre guise.

LEAR, une main sur sa poitrine.

Oh! quel poids étouffant!
Oh! ne me rends pas fou, ma fille!... mon enfant! —
Puisque je t'importune, il vaut mieux, ce me semble,
Ne plus nous voir, ne plus nous rencontrer ensemble...
Adieu donc, — pour jamais!... Et pourtant, n'es-tu pas
Ma chair, mon sang, ma fille?... Ou plutôt rien, hélas!
Plus rien dans cette chair, dont la tienne est formée,
Qu'un charbon, une plaie ardente, envenimée,
Qui me ronge! O torture! — Adieu!... Que sur ton front
L'opprobre et le malheur viennent quand ils voudront:
Les appeler sur toi, je ne puis m'y résoudre!...
Je n'invoquerai point celui qui tient la foudre!...
Et pour toi, jusqu'au bout miséricordieux,
Je ne veux plus crier vengeance vers les dieux! —
Allons! corrige-toi, si tu peux, — à ton heure,
A ton loisir, — deviens, quand tu pourras, meilleure!...
Je prendrai patience...

Montrant Régane et Cornouailles.

Et, plus hospitaliers,
Tous deux m'accueilleront avec mes chevaliers.

RÉGANE.

Pas tout à fait, seigneur. Il faudrait nous entendre...
Avant le jour prescrit, pouvais-je vous attendre? —
Je suis hors de chez moi, voyez, pour le moment;
Et, prise au dépourvu, sans nul apprêt, comment

Vous recevoir?... La chose est par trop insensée! —
S'il vous plaît de venir à l'époque fixée,
Venez, — sans tout ce monde.

LEAR.

Et c'est toi...?

GONERILLE.

Si nombreux,
Ces gens, qui ne font rien, deviennent dangereux.
Des querelles, toujours, — de folles équipées!
L'esclandre! Un cliquetis d'injures et d'épées! —
Je n'en veux plus.

RÉGANE.

Ni moi. — Donc, seul, je vous attends.

LEAR.

Je vous ai tout donné!

RÉGANE

Seigneur, il était temps.

LEAR.

Et le vieillard s'est mis sous votre sauvegarde!...

GONERILLE.

Le vieillard a bien fait.

RÉGANE.

A quoi bon cette garde,
Ces fanfarons armés, toujours la dague au poing?
Nos gens, pour vous servir, ne suffisent-ils point? —
Quand toute notre suite est là qui vous protége,
Quelle nécessité d'avoir un tel cortége?

LEAR, après un instant de silence.

C'est moi que vous chassez!... Oh! je doutais encor..
Ma garde?... Vain prétexte!... Et vous êtes d'accord!

GONERILLE et RÉGANE.

Nous?...

LEAR, continuant.

Vous êtes d'accord, filles dénaturées! —
Mon œil plonge en vos cœurs, — je vous ai pénétrées! —
C'est un complot, vous dis-je!. . un complot lâche et vil!

D'une voix déchirante.

Cordélia, ma pauvre enfant!... toi, dans l'exil! —
Tu ne méritais pas ce traitement sévère!...
Je fus cruel!... Comment ta faute si légère,
Hélas! a-t-elle pu, de ce cœur paternel,
Arracher tout l'amour, pour en faire du fiel?...

Se frappant le front avec désespoir.

O Lear! brise du poing cette porte infidèle,
Qui, mal close, a laissé la raison fuir loin d'elle,
Et la folie entrer!...

Il s'élance vers la porte. Gloster suppliant le retient.

Avec un sanglot mal étouffé :

Gloster!...

KENT, à part, se contenant à peine.

Et ne pouvoir
Encor!... Mais brise-toi, mon cœur!... C'est ton devoir.

GONERILLE, impassible, au Roi qui se rapproche d'elle.

Non; de tous ces gens-là, seigneur, en conscience,

Vous n'avez nul besoin.

LEAR.

Grands dieux! la patience!...
Donnez-la-moi, grands dieux!—j'en ai besoin!—Tu vois,
O Ciel! tu vois un homme accablé sous le poids
De l'âge et du chagrin, deux fardeaux de misère!...
Dieux! si vous soulevez ainsi contre le père
Les cœurs de ses enfants, ne me dégradez pas
Au point que je l'endure, à genoux, le front bas!...
Oh! d'un noble courroux, dieux! embrasez mon âme...
Ne laissez pas les pleurs, ces armes de la femme,
Déshonorer ma joue!... un homme! un guerrier!... Non! —
Monstres, à qui l'enfer peut seul donner un nom!
Je veux tirer de vous une telle vengeance,
Que la terre!... Je veux, abominable engeance,
Faire des choses... oui! cœurs lâches, cœurs ingrats!...
Ce qu'elles pourront être, oh! je ne le sais pas
Encor!...

Un large éclair dans le ciel sombre, et roulement de tonnerre lointain.

Mais par ce ciel, qui sur nous luit et gronde!...
Ces choses-là feront l'épouvante du monde!

Éclairs, roulements de tonnerre plus rapprochés et plus violents.

Oh! je deviendrai fou!

Il sort précipitamment avec Kent et ses chevaliers. — Gloster le suit.

SCÈNE VII.

GONERILLE, RÉGANE, CORNOUAILLES; puis GLOSTER, puis OSWALD.

Le tonnerre continue de gronder sourdement. — L'obscurité se fait peu à peu sur le théâtre.

CORNOUAILLES.

Comme le ciel est noir,
Menaçant!

GONERILLE.

Quels éclairs!

RÉGANE.

Loger dans ce manoir
Le vieillard et ses gens, — c'est un peu difficile.

GONERILLE.

Que voulez-vous?... Lui-même il se prive d'asile.

RÉGANE.

Lui, personnellement, je le recevrais bien;
Mais pas un de ses gens.

GONERILLE.

Non, pas un seul! — Eh bien!
Gloster, où donc est-il?

CORNOUAILLES.

Il a suivi, je pense,
Le Roi.

GONERILLE.

Ce bon Gloster s'entend avec la France,

Avec Cordélia.

A Cornouailles.

Vous savez?

CORNOUAILLES.

D'aujourd'hui.
Mais tranquillisez-vous, ma sœur; j'ai l'œil sur lui.

GONERILLE.

Et moi. — Le voici... Chut!

Rentre Gloster.

GLOSTER, à Cornouailles.

Seigneur, malgré l'orage,
Le Roi vient de sortir, éperdu, fou de rage.

CORNOUAILLES.

Où va-t-il?

GLOSTER.

Je ne sais.

CORNOUAILLES.

Ne le retenez pas.
Qu'il aille où le caprice aura porté ses pas.

GLOSTER.

Je veux tenter encor...

RÉGANE.

Non; je vous en supplie!
Laissez faire, qu'il souffre un peu de sa folie.

GLOSTER.

Hélas! voyez! La nuit approche... Et quelle nuit!
Les vents sont déchaînés!... Entendez-vous ce bruit?
C'est la tempête!.. Au loin, dans l'immense bruyère,

Quelque broussaille à peine, et pas une chaumière!

GONERILLE.

Fermez vos portes, comte; et n'ouvrons pas surtout!
Son escorte est nombreuse et capable de tout.
Ce sont des furieux!

RÉGANE.

Oui, seigneur, porte close!
Ils pourraient bien tenter, cette nuit, quelque chose.

CORNOUAILLES, avec un mépris menaçant.

Je suis là! —

Indiquant la grande salle au fond du théâtre.

Nous avons des amis.

La porte du fond s'ouvre, et laisse voir une table richement servie dans une salle très-éclairée. Quelques pages portant des torches se tiennent sur les marches du perron.

OSWALD, descendant les marches, et s'avançant.

Le souper.

On voit peu à peu se former au fond du théâtre plusieurs groupes de dames et de seigneurs invités au festin.

GONERILLE, à part, sur le devant de la scène.

Je ne laisserai point cette fois échapper
L'occasion!... Voici le moment.

Elle s'approche de Cornouailles qui se penche vers elle, et lui parle en souriant. — Ils échangent quelques mots à voix basse.

RÉGANE, à part, de l'autre côté du théâtre, les considérant avec une rage concentrée.

Voici l'heure! —
Je vais donc me venger!

Elle fait signe à Oswald d'approcher. — Bas.

Tu sais tout..

Montrant Gonerille causant avec Cornouailles.

Qu'elle meure!...
Je règne seule! — A toi vingt-cinq mille écus d'or...
Veux-tu?

OSWALD, bas.

Oui.

A part.

Gonerille a promis plus encor.

RÉGANE, tirant de son sein une petite fiole.

Ce poison... Lent... et sûr.

OSWALD, prenant la fiole.

Bien.

Régane va rejoindre Cornouailles qui vient de quitter Gonerille, et qui se dirige vers un groupe de seigneurs. — Oswald, resté seul un instant, sur le devant de la scène, à gauche, jette un coup d'œil sur Gonerille, qui lui fait signe d'avancer.

GONERILLE, bas.

Je te sais fidèle.

Montrant Régane au fond du théâtre.

Tout ce que tu voudras... mais délivre-moi d'elle!...
Sans bruit... Que j'en finisse!

OSWALD, bas.

Oui, — vous avez raison...
D'autant plus qu'elle-même a fourni le poison.

Montrant la fiole.

Voyez.

Violent coup de tonnerre.

GLOSTER, à part.

La nuit sera terrible, épouvantable!
Et le Roi, par ce temps, sans abri!...

CORNOUAILLES, du haut des marches.

Nous, à table!

Tous les convives entrent dans la salle du festin. Le tonnerre gronde, on entend au dehors le bruit des rafales et de la pluie.

Le théâtre change, — à vue, s'il est possible.

Dans les environs du chateau de Gloster. — Site désolé. Des ajoncs, des bruyères. Sol très-accidenté. Un ravin profond, où roule un torrent, coupe en serpentant les blocs de sable et de rochers. Plusieurs sentiers tortueux à droite et à gauche. — Il fait nuit, violente tempête, — éclairs, roulements de tonnerre. — Aux clartés de la foudre, on aperçoit dans l'éloignement le donjon et les tourelles du château de Gloster.

SCÈNE VIII.

KENT, un CHEVALIER.

Kent, sous le même déguisement, et un chevalier de la suite de Lear se rencontrent.

KENT.

* Par cette affreuse nuit, qui vient dans ces parages?

LE CHEVALIER.

* Un homme, dont le cœur est aussi plein d'orages!...

KENT.

Ah! je vous reconnais. Et le Roi?

LE CHEVALIER.

Lui, grands dieux!

Contre les éléments il lutte furieux.

Il somme l'ouragan, la tempête qui gronde,

De soulever la mer, et d'engloutir le monde,
Afin que, sous le poids de l'énorme océan,
Tout change sur la terre, ou retombe au néant!
Dans cette nuit terrible, où l'ourse prisonnière,
Au sein vide, épuisé de lait, dans sa tanière,
Tremble avec ses petits!... lui, sous les tourbillons
Et de pluie et de vent, sinistres bataillons,
Qui vont s'entre-choquant dans l'orageuse nue,
Insultant à leur rage, il court, la tête nue!

KENT.

Qui l'accompagne?

LE CHEVALIER.

Hélas! seulement son bouffon!...
Une chose, un hochet qui le console!

KENT.

Au fond
De cette chose, un cœur! — Monsieur, vous êtes brave,
Loyal, je vous confie une affaire, — elle est grave.
Entre ces ducs jaloux règne un sombre discord,
Que les plis de la ruse enveloppent encor;
Mais bientôt nous verrons se déchirer le voile. —
Comme tous ceux qu'au trône a portés leur étoile,
Ils ont des serviteurs, infidèles agents,
Non moins fourbes qu'eux-même, et plus intelligents.
Je n'ai pas eu besoin d'apprendre au roi de France
Et nos divisions, et la sourde espérance
Que nourrit dans son cœur ce duc ambitieux,
Cornouailles, qui veut régner seul... Je fais mieux!

Et lorsque arrivera l'heure enfin de paraître,
Fidèle à mon serment, fidèle au Roi mon maître,
Je viendrai, mais alors vaillamment escorté,
Revendiquer les droits de ce maître insulté. —
La France arme déjà : trop longtemps prisonnières,
Nos âmes, nos cités, au vent de ses bannières,
Au souffle généreux de ses mille clairons,
Vont s'éveiller... Oh! oui, nous nous réveillerons! —
Secondez-moi; courez à Douvre!... et là, je pense,
Votre loyal service aura sa récompense,
Quand vous raconterez à quelqu'un les malheurs
De l'auguste vieillard, et toutes ses douleurs!
Je suis bon gentilhomme, allez, sans le paraître;
Et, m'adressant à vous, je dois bien vous connaître.

LE CHEVALIER, hésitant.

Puis-je, sans voir le Roi?... J'ignore votre nom.

KENT.

Oui, vous doutez un peu de votre compagnon?...
Ma chétive apparence... Aujourd'hui l'on soupçonne
Tout le monde!... On fait bien. — Voyez cette personne,
Voyez Cordélia! — Monsieur, vous la verrez, —

Lui donnant un anneau.

Montrez-lui cette bague, — et d'elle vous saurez
Qui je suis.

LE CHEVALIER.

Votre main!

Ils se serrent la main.

KENT.

Partez donc, — bon courage! —

Je vais chercher le Roi.

La tempête augmente.

Maudit, maudit orage! —
Si vous le rencontrez, le vieillard sans abri,
Appelez! appelez, et j'accours!... Un seul cri!

Ils se séparent.

SCÈNE IX.

La tempête redouble de violence. — Pluie et grêle; les éclairs se croisent dans tous les sens, la foudre tombe.

Entrent LEAR et SON BOUFFON, courbés sous l'orage.

LEAR, les cheveux épars et flottants.

Vents, soufflez! faites rage!... ô vents, crevez vos joues!
Et toi, rauque tempête, ouragan qui secoues
La terre!... fais bondir, lance avec les rochers
Ces montagnes de flots par-dessus nos clochers!...
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Courriers au vol ardent de la foudre insensée
Qui fracasse le chêne, abattez-vous sur moi!...
Brûlez ma tête blanche!... Et toi, tonnerre, toi,
Brise le globe entier! — et, des cieux où tu roules,
Écrase la Nature, anéantis ses moules;
Disperse d'un seul coup, et pour l'éternité,
Tous les germes qui font l'ingrate humanité!

LE BOUFFON.

O noncle, une maison bien sèche, où l'on m'essuie!
L'eau bénite de cour vaut mieux que l'eau de pluie!...
Ne restons pas dehors, bon oncle... Rentre donc,

Rentre, pour demander à tes filles pardon!...
Cette nuit n'a pitié ni du fou ni du sage.

LEAR.

Gronde à faire éclater ce vaste ciel, orage!
Pluie et feux, jaillissez!... Éléments, frappez tous!
Je ne vous taxe pas d'ingratitude, vous!...
Tonnerres, ouragans, monstrueuses familles,
Pluie et feux, vents, frappez!... Vous n'êtes point mes filles!
Vous qui me torturez dans vos jeux triomphants,
Je ne vous avais point appelés mes enfants;
Je ne vous ai donné ni sceptre ni couronne;
Vous ne me devez rien!... Frappez! Je m'abandonne
A toutes vos fureurs, pauvre jouet brisé!...
Moi, l'infirme vieillard, débile et méprisé! —
Mais je vous traiterai de serviles ministres,
Vous qui prostituez vos colères sinistres
A deux filles sans cœur!... Vous qui frappez si bien
Sur un front aussi vieux, aussi blanc que le mien!
C'est une lâcheté!

LE BOUFFON.

Comme dans la tempête,
Le toit d'une maison coifferait bien ma tête!

Il chante.

* Le mortel qui veut prendre femme,
* Avant d'avoir une maison, —
* Perd la raison,
* Le jour qu'il a trouvé Madame!
* Car vous devez savoir

* Que laides et jolies,
* En face du miroir,
* Font des mines toujours, et souvent des folies.

Entre Kent.

SCÈNE X.

LES MÊMES, KENT.

LEAR.

Je serai patient!... Oh! je veux l'être, moi.
Je ne dirai plus rien.

KENT.

Qui va là?

LE BOUFFON.

Sur ma foi!
C'est une seigneurie avec un pauvre diable;
Un sage avec un fou.

KENT.

Par ce temps effroyable,
Vous ici, cher seigneur?... Hélas, hélas! tout fuit..
Nul être aimant la nuit n'aime une telle nuit!
La tempête en courroux, dans leurs antres funèbres,
Enchaîne, frissonnants, les rôdeurs des ténèbres.
Quels éclats de tonnerre, et quels rugissements!
Je ne me souviens pas de semblables moments.
La nature de l'homme et ses fibres vivantes
Ne peuvent supporter de telles épouvantes!

LEAR.

* Que les dieux irrités, qui, dans le ciel ardent,

* Promènent sur nos fronts ce tumulte grondant,
* Reconnaissent au moins leurs ennemis, et frappent! —
* Tremblez, vous, scélérats, dont les crimes échappent
* Au fouet de la justice, et vous rongent le sein !
* Cache-toi, main sanglante, hypocrite assassin!...
* Et toi, parjure! et toi, monstre au contact funeste,
* Dont la vertu menteuse enveloppe un inceste! —
* Vous qui faites le mal sous d'honnêtes semblants,
* Que la terreur secoue et déchire vos flancs!...
* Forfaits mystérieux, quittez vos noirs refuges :
* Entendez-vous là-haut ces formidables juges?
* Demandez grâce, vous!... [1] mon cœur est sans effroi;
On m'a fait plus de mal que je n'en ai fait, moi!

KENT.

Hélas! et tête nue, et privé d'assistance!
Seigneur, une cabane est à quelque distance :
C'est un abri du moins, à défaut de secours!...
Allez vous reposer; tandis que moi je cours
A cette maison dure, où l'on n'a pas d'entrailles,
Où les cœurs sont de pierre ainsi que les murailles!...
Quand tout à l'heure encor je suppliais pour vous,
Ils ont fermé leur porte, ils ont mis les verrous!...
Mais il faut qu'à mes pleurs, au cri de ma prière,
L'inhospitalité devienne hospitalière!

LEAR, passant la main sur son front.

Oh ! la démence!...

1. Pour la représentation :

Qu'ils tremblent, les méchants!... Mon cœur est sans effroi;

Au bouffon.

As-tu bien froid?... J'ai froid aussi.
Viens, mon enfant.

A Kent.

Où donc ce chaume?

KENT.

Par ici.

LEAR.

Nécessité, misère, oh! vous êtes habiles!...
Que de prix vous donnez aux choses les plus viles! —
Pauvre fou, pauvre ami, va, j'ai toujours, crois-moi,
Une part de mon cœur qui souffre aussi pour toi!

LE BOUFFON.

Il chante.

Un vrai sage rien ne l'étonne.
Sois toujours gai, ris et chantonne!
Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Nargue la pluie et les autans.
Un ciel trop bleu, c'est monotone :
On se fatigue du beau temps!

LEAR.

C'est vrai, mon pauvre enfant!

A Kent.

Viens à cette cabane.

Il fait quelques pas, une main sur l'épaule de Kent.

LE BOUFFON.

Belle nuit, à glacer même une courtisane!

KENT, montrant au Roi le sentier escarpé par lequel il est venu.

* Appuyez-vous sur moi, mon bon seigneur; venez.
* Tous les fléaux du ciel, contre vous déchaînés,
* C'est trop pour une force humaine!... Allons, courage!

LEAR, s'arrêtant tout à coup, une main sur son cœur.

* Laisse-moi!

KENT.

* Quelques pas encor... pour fuir l'orage.

LEAR.

Veux-tu briser mon cœur?

KENT.

Plutôt briser le mien!
Mon bon seigneur, venez.

LEAR.

Va, je ne crains plus rien.
Tous ces vents mutinés, cet orage implacable,
Pour toi c'est chose horrible, et cette nuit t'accable!...
Mais où de plus grands maux viennent s'appesantir,
Une moindre douleur se fait bien peu sentir.
* D'un lion courroucé tu fuirais la poursuite;
* Mais si, tout rugissants, les flots barraient ta fuite,
* Pâle, effaré devant l'onde en rébellion,
* Tu te retournerais en face du lion. —
Le corps est délicat lorsque l'âme est sereine!
Une tempête en moi bouillonne, souterraine,
Orage plein de trouble et d'agitation,
Qui ne laisse à mes sens nulle autre émotion!...

Oh! des enfants ingrats!... C'est comme si ma bouche
Mordait ma main qui veut la nourrir!... Mais je touche
A ma vengeance!... Allons, mes pleurs! il faut cesser. —
Par une telle nuit, me chasser! — me chasser! —
Je supporterai tout... O vent, gronde! éclair, brille!
Par une telle nuit! — Régane, Gonerille!...
Ce vieux père, si bon, qui vous a donné tout...
Pensée horrible!... O dieux!... la folie est au bout!
Assez!...

KENT.

Mon bon seigneur, venez... Qui vous arrête?

LEAR, à Kent.

Va toujours, songe à toi d'abord. — Cette tempête
Arrache ma pensée à des choses, hélas!
Qui me feraient bien plus de mal!... Ne m'attends pas.
Je te suis.

Comme en prière.

Indigents, qui n'avez pas d'asile!...

Au bouffon.

Entre, le premier, toi; je serai plus tranquille.
Tu souffres! — Moi, je vais prier, et puis dormir.

Le bouffon s'éloigne et disparaît à travers les rochers.

LEAR, se croyant seul.

Vous tous, les malheureux! vous que j'entends gémir
Dans mon cœur!... Indigents, que l'orage torture,
Vos têtes sans abri, vos corps sans nourriture;
Vos membres grelottant sous de minces haillons,
Comment les garantir, quand ces froids tourbillons

Soufflent? — Oh! jusqu'ici, de toutes ces misères
J'ai pris trop peu de soin... Vous êtes nécessaires,
Apres enseignements qu'apporte la douleur!...
Riches, souffrez afin de plaindre le malheur;
Et pour lui faire voir des cieux plus équitables,
Donnez-lui quelquefois les miettes de vos tables!

Il se dirige avec Kent vers la cabane. Tout à coup une voix lamentable se fait entendre au milieu des rochers.

LA VOIX.

Arrière, noir démon!... Le pauvre Tom!

LE BOUFFON, s'élançant tout effaré vers son maître.

A moi!

KENT.

Qu'as-tu donc?

LE BOUFFON.

Un esprit! un esprit!...

A Lear.

Sauve-toi,
Noncle! C'est un esprit!

Une sorte de fantôme, pâle et décharné, en haillons, les bras et les pieds nus, apparaît tout à coup au milieu des roches, et descend lentement. C'est un mendiant.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MENDIANT.

LE MENDIANT.

L'ange noir! il m'enlace!...
Le vent souffle à travers l'aubépine, et me glace! —
Tom a froid!

LEAR, au mendiant.

As-tu donc, malheureux, tout cédé
A tes filles pour être à ce point dégradé?

KENT, à Lear.

C'est quelque mendiant, logé dans cette hutte. —
L'indigence, le froid, la faim le persécute,
Ce pauvre lunatique en proie à tous les maux,
Qui va, tendant la main, de hameaux en hameaux,

LE MENDIANT.

L'aumône au pauvre Tom, que les démons infâmes,
Sous la pluie et le vent, parmi l'onde et les flammes,
Promènent, s'acharnant à ses pas fatigués,
Par-dessus les marais, les torrents et les gués!
Ils ont mis des couteaux sous les draps de sa couche;
Ils l'ont gonflé d'orgueil; et, cavalier farouche,
Ils l'ont fait galoper, en franchissant le val,
Sur un fil d'araignée où courait son cheval,
Et poursuivre, à travers les défilés sans nombre,
Un assassin fuyant, qui n'était que son ombre! —

Grelottant.

Oh! oh! oh!... Tom a froid!... Plus de coursiers fringants. —
Te préserve le ciel du fouet des ouragans,
Des astres ennemis et du noir sortilége! —
L'aumône au pauvre Tom que le démon assiége!...
Il est là! — Tenez, là!... puis là... puis encor là!

LEAR.

Ses filles ont réduit cet homme où le voilà!

Au mendiant.

Tu leur as tout donné?

LE BOUFFON.

Moins cette couverture.
Sans quoi, nous rougirions devant la créature.

LEAR, au mendiant.

Puissent tous les fléaux, qui, des cieux entr'ouverts,
S'élancent, foudroyant la tête des pervers,
Fondre en noirs bataillons sur tes filles sans âme!

KENT.

Mon bon maître, il n'a pas de filles.

LEAR, avec fureur.

Traître infâme!
Rien, te dis-je, non, rien que des enfants ingrats
N'a pu faire tomber un être humain si bas!...
Les pères qu'on renie, et qu'à la porte on jette,
Voilà comme aujourd'hui leur propre chair les traite.
C'est juste... Elle vous a produites, cette chair,
Filles de pélican!...

LE BOUFFON.

Les enfants coûtent cher!

LE MENDIANT, désignant quelque chose au loin.

Sur le roc
Morne et chauve,
Pillicock,
Vieux loup fauve,

Jusqu'au premier chant du coq
Tourne, tourne... Dieu nous sauve!

Il bondit en tournant autour du Roi, qui le suit d'un œil effaré.

LE BOUFFON.

Cette infernale nuit va tous nous rendre fous!

LE MENDIANT.

Prends garde au noir esprit, qui vole autour de nous.
Obéis à ton père, ainsi qu'à Dieu lui-même;
Tiens toujours ta parole et jamais ne blasphème,
Ne sois pas orgueilleux de ton riche pourpoint,
Et la femme d'autrui, ne la convoite point! —
Tom a froid!

LEAR.

Qu'étais-tu?

LE MENDIANT.

Moi? L'esclave des belles.
Vain de cœur et d'esprit, trouvant peu de rebelles,
Je frisais mes cheveux, je cultivais ma peau,
Et des gants parfumés décoraient mon chapeau.
Je m'endormais, rêvant des voluptés sans nombre,
Et, pour les accomplir, je m'éveillais dans l'ombre. —
Je faisais des serments, serments fallacieux,
Et les brisais, parjure, à la face des cieux!...
Cœur fourbe, main sanglante, œil faux, langue traîtresse,
Du porc fangeux et lourd j'imitais la paresse,
L'astuce des renards, la rapine des loups.
Comme un dogue enragé, toujours sombre et jaloux,
Comme un lion grondant, je fondais sur ma proie!...

Que le frémissement d'une robe de soie,
Que d'un soulier mignon le bruit doux et moqueur
A la femme jamais n'abandonnent ton cœur!
Éloigne, redoutant les folles amourettes,
Ton pied des mauvais lieux, ta main des gorgerettes,
Ta plume des billets de l'usurier câlin;
Et surtout garde-toi des piéges du malin!...
Oh!...

Grelottant.

Toujours, à travers la ronce qui tressaille,
Le vent froid souffle, et tord l'épineuse broussaille!

L'orage continue.

LEAR, regardant le mendiant.

Dans la tombe profonde, hélas! tu serais mieux
Qu'ici, livide et nu, sous la rage des cieux!

Il s'approche de lui.

Considérons-le bien. L'homme est là, sans parure...
C'est lui. — Tu ne dois pas aux bêtes leur fourrure;
Tu n'as pas emprunté sa laine à la brebis;
Le ver n'a pas filé tes somptueux habits.

Montrant Kent et le bouffon.

Ha! nous sommes ici trois hommes, ô Nature,
Déguisés, frelatés!... Voici la créature!

Il désigne le mendiant.

L'homme vrai, sans mélange, à présent je le voi,
N'est qu'un pauvre animal, faible et nu comme toi!

Arrachant ses vêtements.

Masques, déguisements, tombez!

LE BOUFFON.

Quel badinage!
C'est une froide nuit pour aller à la nage. —
O noncle, un peu de feu, dans ce désert lointain,
Serait comme le cœur d'un vieillard libertin :
Une faible étincelle, — et le reste... de glace! —
Tenez, un feu follet!... Tenez!

LE MENDIANT, avec effroi.

Il est en chasse,
Il court!... C'est le démon, c'est Flibbertigibbet!...
Il rôde au couvre-feu, danse autour du gibet;
De village en village, il gambade, il voltige,
Semant partout la fièvre et partout le vertige;
Saute, bondit sur nous dans nos sommeils troublés,
Et verse à pleines mains la nielle dans les blés!

Psalmodiant.

Quand Saint-Withold parcourt trois fois la dune,
Il rencontre l'incube, avec ses neuf lutins,
Qui porta malheur à plus d'une! —
Arrière, Esprit!... noirs diablotins!

KENT, à Lear qui paraît plus calme.

Comment vous trouvez-vous, cher seigneur?

Entre Gloster. L'obscurité est devenue plus profonde.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, GLOSTER.

LEAR.

Là... qu'entends-je?

KENT, apercevant Gloster, qu'il ne reconnaît pas.

Qui cherche-t-il?

Lear, épuisé de fatigue, s'est assis à gauche sur une pierre. — Kent se penche sur lui avec inquiétude, comme pour le cacher.

GLOSTER, à droite, encore à quelque distance, — au mendiant.

Ton nom?

LE MENDIANT.

Le pauvre Tom, — qui mange
La grenouille plongeuse, et boit depuis sept ans
L'écume, vert manteau des saumâtres étangs. —
Chassé de bourg en bourg, le fouet sur lui résonne;
On lui met un collier de fer, on l'emprisonne,
Lui qui, dormant jadis entre d'épais rideaux,
Avait du linge fin, trois habits pour son dos,
Un cheval, bon trotteur, superbe aux cavalcades,

Fièrement.

Et l'épée au côté, pour les jours d'estocades!

D'une voix lamentable.

L'aumône au pauvre Tom!...

GLOSTER, lui donnant quelques pièces de monnaie.

Tiens, l'ami.—Mais dis-moi,
N'as-tu pas vu passer quelqu'un?

LE MENDIANT, avec terreur.

Satan!

KENT, qui a reconnu Gloster, à demi-voix, en s'approchant de lui.

Le Roi!

GLOSTER à Lear, en désignant le mendiant.

Semblable compagnie, à vous, seigneur?

LE MENDIANT, se drapant dans ses haillons.

En somme,
Le prince de la Nuit, messire, est gentilhomme...
Il a deux noms : *Modo, Mahu!* fort bien portés!

GLOSTER, à Lear.

Notre sang, notre chair, contre nous révoltés,
Haïssent maintenant ceux qui les ont fait naître!

LE MENDIANT.

Tom a froid!

GLOSTER.

Mais venez, ô mon auguste maître!
A vos enfants cruels je ne puis obéir,
Et ma fidélité me force à les trahir!...
Bien qu'elles m'aient enjoint de vous fermer ma porte,
De vous laisser en proie à l'orage, — n'importe!
J'ai cherché dans la nuit vos pas abandonnés...
Du feu, des aliments vous attendent. Venez.

LEAR, montrant le mendiant.

Je veux causer d'abord avec mon philosophe.

KENT.

Cher seigneur, acceptez.

LEAR.

Un esprit d'une étoffe
Solide!

KENT, montrant Gloster.

Mon bon maître, allez dans sa maison.

LEAR.

Laissez-moi consulter cette haute raison.

Au mendiant.

Savant Thébain, quelle est ton étude ordinaire?

LE MENDIANT.

Dépister le démon.

Le tonnerre gronde.

LEAR, continuant.

La cause du tonnerre!

KENT, à Gloster.

Pressez-le de partir, pressez-le de nouveau...
Le trouble de son cœur déjà monte au cerveau!
Hâtons-nous.

GLOSTER.

Pourrais-tu le blâmer, ce délire?
Hélas! on veut sa mort!... et, c'est horrible à dire!
Ses deux filles!...

KENT.

Eux tous!

GLOSTER.

J'en excepte Albany. —
Noble Kent! tu l'avais prévu!... Pauvre banni!

Rafale et coups de foudre.

Quelle tempête!... Sire, allons! venez... de grâce!

LEAR.

Je veux mon philosophe.

LE MENDIANT, grelottant.

Ho! ho!... La Mort qui passe!

GLOSTER, au mendiant.

Toi, rentre, camarade. — A ta hutte! va, cours!

LEAR.

Entrons-y tous.

KENT, indiquant la route du château.

Par là, Sire.

LEAR, montrant le mendiant.

Avec lui. Toujours!

KENT, à Gloster.

Mon bon seigneur, flattez son étrange manie;
Que ce pauvre garçon lui tienne compagnie.

GLOSTER.

Emmenez-le.

LEAR.

Suis-moi, philosophe.

KENT.

Il vous suit.

GLOSTER, avec effroi.

Silence!...

Etendant la main dans la direction du château.

Voyez-vous dans l'ombre?...

KENT.

On nous poursuit.

Lear s'éloigne, appuyé sur Kent et sur le bouffon. Gloster les précède. Le mendiant, qui marchait derrière eux, s'élance tout à coup vers les rochers par lesquels il est descendu.

LE MENDIANT, d'une voix lugubre.

Roland monte à la tour noire;
Et, sonnant du cor d'ivoire,
Il frappe, il frappe... « Ouvre-t-on?

Violent coup de tonnerre.

Oh! la vapeur du sang! — Le sang d'un roi breton! »

Il disparaît dans les rochers, au milieu des éclats de la foudre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle voûtée dans un bâtiment attenant au château de Gloster. Portes cintrées à droite et à gauche. Au fond, une large arcade assez basse, communiquant à d'autres pièces. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE I.

OSWALD, puis CORNOUAILLES et RÉGANE.

Oswald entre avec des serviteurs de Cornouailles, armés d'épées et de haches.

OSWALD.

Il est ici! cherchez, fouillez partout. — Qu'on ferme
Le passage voûté qui va hors de la ferme!...
Frappez à coups de hache, et sondez chaque mur.
Il n'a pas eu le temps de s'enfuir, j'en suis sûr.

Les serviteurs sortent. Entrent Cornouailles et Régane.

CORNOUAILLES.

Eh bien, le trouve-t-on, ce roi?

OSWALD.

Non; pas encore.
Monseigneur de Gloster l'a bien caché!

CORNOUAILLES.

J'abhorre
Cet homme! c'est l'ami de Kent.

RÉGANE.

Ah! par l'enfer!...
Si nous te découvrons, malheur à toi, Gloster!

A Oswald.

Qu'on nous l'amène pieds et poings liés, ce traître!
Mort ou vivant!

CORNOUAILLES.

Vivant!... pour nous livrer son maître,
Ce roi des mécontents! leur espoir, leur drapeau! —
Lorsqu'on tient le berger, on a tout le troupeau,
Oswald!

OSWALD.

Comptez sur moi.

CORNOUAILLES.

Comme le danger presse,
Fais vite, malgré l'heure, éveiller ta maîtresse.
Le Roi pris, nous avons à décider un point...
Très-grave. — Qu'elle vienne.

RÉGANE, à part.

Elle ne viendra point!
Satisfaire d'un coup l'ambition, la haine!...
Bien joué.

A Oswald.

Va!

Bruit de voix et de pas au dehors.

OSWALD, montrant une porte à droite.

Gloster!

RÉGANE, avec une joie sombre.

Gloster! qu'on nous amène?

CORNOUAILLES, à Oswald.

A l'autre!...

Oswald sort précipitamment.

SCÈNE II.

LES MÊMES, moins OSWALD; GLOSTER, entraîné par les gardes et les serviteurs de Cornouailles.

CORNOUAILLES, à Gloster, amèrement.

Entrez, seigneur. Vous êtes attendu.

GLOSTER.

Que voulez-vous de moi?

RÉGANE.

Nous t'avions défendu,
Sous peine d'encourir toute notre colère,
De le prendre en pitié, cet homme!...

GLOSTER.

Votre père?

RÉGANE.

Ce fantôme de roi, de roi découronné,
Qui veut reprendre, lui, ce qu'il nous a donné!

CORNOUAILLES, à Gloster.

Tu l'as secouru?

GLOSTER.

Oui.

CORNOUAILLES.

Tu l'as caché?

GLOSTER.

Peut-être. —

A part.

Gagnons du temps.

CORNOUAILLES.

Tu vas nous le livrer.

GLOSTER, avec indignation.

Mon maître?
A vous, ses ennemis!... Mon souverain! mon roi!

CORNOUAILLES.

Ton roi, ton souverain, ton seul maître, — c'est moi!

GLOSTER, avec douceur, se contenant.

Vous êtes le plus fort, — ne soyez pas injuste!...
Un vieillard qui fut roi, c'est une chose auguste!..,
Ayez pitié, seigneur!...

CORNOUAILLES.

Livre-le-nous d'abord,
Et nous verrons après...

RÉGANE.

Vite! — Sinon, la mort!

GLOSTER.

Des menaces? — Je suis noble autant que vous l'êtes;
Cousin du Roi; le vôtre!... On n'abat point nos têtes,
Sans forme de procès, à nous les hauts barons!...

Seigneur, vous n'avez point ce droit.

CORNOUAILLES.

Nous le prendrons.

RÉGANE.

Nous avons mis le pied sur des têtes plus hautes
Que la tienne!... Obéis.

GLOSTER.

Mais vous êtes mes hôtes!
Encore, sous mon toit!

CORNOUAILLES.

Malheur à ta maison,
Où l'hospitalité couvre la trahison! —
Si tu ne livres pas celui que je réclame...
Seul, je commande ici!... J'ai le fer et la flamme. —
Prends garde!... on emploierait la pioche et le marteau!...
Oui, dût-on pierre à pierre abattre ton château,
Nous le trouverons bien!

GLOSTER, avec calme.

Cherchez!

CORNOUAILLES.

Je te ménage
Encor!... Mais parle, — ou bien...

En même temps il indique le fond du théâtre, où se tiennent immobiles et debout trois hommes au visage sinistre.

GLOSTER, avec un sourire dédaigneux.

Il sait pourtant mon âge! —
Ce reste de vieux sang, quand vous l'aurez versé,

Dites, en serez-vous, seigneur, plus avancé?
Je n'ai pas peur.

RÉGANE.

La mort n'est rien... mais la torture?

CORNOUAILLES.

Le courage est plus fort chez toi que la nature...
Prends garde! On a souvent de la peine à mourir!

GLOSTER.

Crois-tu donc que je t'aie attendu pour souffrir?
J'ai soixante et dix ans.

CORNOUAILLES, se tournant vers la porte du fond avec menace.

Le plomb et la résine!
Les tenailles au feu!

GLOSTER.

Tiens, voici ma poitrine!
Arrache-moi le cœur, si tu veux!... Je suis prêt!
Mais vous aurez mon cœur sans avoir mon secret.

RÉGANE.

Il va jaillir avec tout le sang de tes veines,
Ton secret!...

GLOSTER, calme.

Essayez? —

Sur un signe de Cornouailles, les trois hommes s'avancent. Une rouge lueur éclaire lugubrement le fond du théâtre. Ces hommes vont saisir Gloster, lorsque entre Oswald, tout effaré.

SCÈNE III.

LES MÊMES, OSWALD, puis UN VIEUX SERVITEUR
de Gloster.

OSWALD.

Plus de recherches vaines,
Monseigneur; le vieillard est déjà loin d'ici...
Le comte de Gloster l'a fait partir.

CORNOUAILLES.

Ainsi,
Tu nous trompais? Le Roi... Dis, avant que tu meures,
Parti depuis combien de temps?

GLOSTER, impassible.

Depuis deux heures.

CORNOUAILLES, à ses gardes.

A cheval! — Courez tous!

GLOSTER.

Efforts bien superflus!
Il est en sûreté!... Vous ne l'atteindrez plus.

OSWALD.

Oui; tous ses chevaliers, errants dans la campagne,
L'ont rejoint.

GLOSTER, avec enthousiasme.

Braves gens!

OSWALD, continuant.

Kent aussi l'accompagne.

RÉGANE, avec effroi.

Kent! Non! C'est impossible.

OSWALD.

On le prétend, du moins.

GLOSTER, levant les mains au ciel.

J'ai fait ce que j'ai pu, grands dieux! soyez témoins!

CORNOUAILLES, montrant Gloster.

Toute sa trahison maintenant se découvre :
Il savait tout!

GLOSTER.

C'est vrai!

RÉGANE.

Mais où vont-ils?

GLOSTER.

A Douvre!

CORNOUAILLES, avec fureur.

A Douvres! Pour quoi faire?

RÉGANE.

A Douvres!

Bas à Cornouailles.

Je frémis!

Si déjà!...

A Gloster.

Qui va-t-il rejoindre?

GLOSTER, chaleureusement.

Nos amis.

CORNOUAILLES.

Nomme-les?

GLOSTER.

Tous les gens de cœur, notre espérance!
Les vagues ont porté nos sanglots jusqu'en France,
Et vers notre île en deuil, pauvre vaisseau perdu,
Une voix généreuse a de loin répondu!

RÉGANE.

C'est donc pour cela, traître, indigne de clémence,
Que tu l'as envoyé ce monarque en démence
A Douvre, où, secondé par un soulèvement,
Peut-être l'ennemi débarque en ce moment?

GLOSTER.

Vous, que le bon vieillard appelait ses gardiennes!
Je n'ai pas voulu voir, moi, vos ongles d'hyènes,
Parricides enfants, couple infâme, exécré,
S'enfoncer dans ce cœur vénérable et sacré! —
Par cette horrible nuit, lorsque sa tête nue
Ployait sous les torrents épanchés de la nue;
Quand la sombre épouvante, au cœur des plus méchants,
Transformait en pitié les féroces penchants,
Si, dans le tourbillon glacé qui les emporte,
Les loups avaient hurlé, plaintifs, à votre porte, —
Pris de compassion, dans cette nuit d'effroi,
Vous auriez dit vous-même : *Ouvrons-leur, ils ont froid!*
Et vous avez laissé votre malheureux père
Seul, errant, sans abri! Mais je vivrai, j'espère,
Encore assez — pour voir le céleste courroux,

L'Ange aux ailes de feu s'abattre enfin sur vous!

CORNOUAILLES.

Tu ne le verras pas!

Aux trois hommes qui se tiennent derrière Gloster.

Le fer rouge! Allons!

Au moment où ces hommes s'emparent de Gloster et l'entraînent vers le fond du théâtre, un vieux serviteur de Gloster se précipite aux genoux de Cornouailles avec des sanglots, et joignant les mains:

LE SERVITEUR.

Grâce!...

GLOSTER, entraîné.

Dieux! sauvez mon pays! sauvez mon roi!...

Il disparaît avec les trois hommes derrière les arcades au fond du théâtre.

LE SERVITEUR, à Cornouailles.

J'embrasse

Vos genoux, monseigneur!... Au moins quelques instants!
Grâce pour mon vieux maître! Oh! grâce!

CORNOUAILLES.

Il n'est plus temps!

LE SERVITEUR.

Au nom des dieux!

CORNOUAILLES, avec menace.

Tais-toi!

D'une voix forte, en se tournant vers le fond du théâtre.

Faites ce que j'ordonne!

LE SERVITEUR, se traînant à genoux vers Régane.

Vous aurez pitié, vous!. . Une femme pardonne!

D'une voix déchirante.

Pitié! pitié!

RÉGANE, le repoussant du pied.

Va-t'en!

LE SERVITEUR, toujours à genoux.

Pitié!

Un cri douloureux se fait entendre derrière les arcades.

Ah!...

Gloster reparaît au fond du théâtre, chancelant, pâle, les mains en avant, comme un homme qui marche à tâtons dans l'obscurité.

GLOSTER.

Rien! plus rien...

Passant une main sur ses yeux ensanglantés.

Que ténèbres!... La nuit!... l'horreur!... Aveugle!

CORNOUAILLES, avec sarcasme.

Eh bien!

Le vois-tu, maintenant, l'Ange de la colère?

GLOSTER, d'un accent prophétique.

Je le vois!... je le vois!... Un autre jour m'éclaire!..

L'Ange exterminateur est ici... Je le voi!...

Marchant vers Régane, puis étendant la main droite au-dessus d'elle.

Régane, en ce moment, l'Ange plane sur toi!....

RÉGANE, troublée.

Que dit-il?...

GLOSTER.

C'est la mort!

RÉGANE, avec égarement.

Ce vieillard m'épouvante!...

GLOSTER.

Tu ne rentreras pas dans ton palais — vivante !

RÉGANE, se laissant tomber dans les bras de Cornouailles.

Soutenez-moi ! — Dieux bons !...

CORNOUAILLES, à Régane, presque aussi troublé qu'elle.

Pourquoi cette pâleur ?

Qu'as-tu ?

GLOSTER, d'une voix profonde.

Malheur à toi, parricide !... Malheur !

CORNOUAILLES, à ceux qui l'environnent.

Du secours !...

RÉGANE.

Je me sens mourir...

Promenant autour d'elle des yeux sans regar

Comme il fait sombre !..

Ouvrez !... De l'air !

Elle se dresse avec effort et aperçoit tout à coup Gonerille qui se tie immobile, muette et pale, dans l'entre-bâillement d'une porte à droit — Étendant la main vers cette apparition.]

Là-bas !... Gonerille !... ou son ombre

Détournant la tête avec horreur.

Un spectre !...

GONERILLE, s'avançant avec un calme affecté.

C'est bien moi, — chère sœur !...

RÉGANE.

Trahison !.

Oswald ! — Ah ! misérable Oswald !...

D'une voix sombre et une main sur sa poitrine.

C'est le poison!. .

Un moment de silence terrible.

Je meurs!...

Avec un effort convulsif.

Emmenez-moi hors de ce lieu funeste!...
Tomber morte devant celle que je déteste!...
Je ne veux pas!... Plus loin!... plus loin!...

On emporte Régane inanimée.

CORNOUAILLES, regardant Gonerille avec terreur et soupçon.

Qu'as-tu donc fait?

GONERILLE, froidement.

Elle a bu le poison qu'elle me destinait.
Oswald vous dira tout.

CORNOUAILLES, un doigt sur ses lèvres.

Silence!

GONERILLE, avec une étrange expression.

Oh! si tu m'aimes,
Comprends...

Ils sortent.

SCÈNE IV.

GLOSTER, SON SERVITEUR.

Depuis quelques instants, Gloster s'est laissé tomber de douleur et d'épuisement sur un escabeau. Le vieux serviteur est debout, silencieux, derrière lui. Tout à coup Gloster se lève, et, les mains au ciel :

GLOSTER.

Merci, grands dieux! merci, juges suprêmes!

Les tigres maintenant se dévorent entre eux! —
Servez encor de guide à mes pas ténébreux!...
Éclairez-moi!... Quand l'œil se ferme, l'âme s'ouvre!

Il fait quelques pas.

LE SERVITEUR, s'approchant de lui, avec un sanglot.

Mon bon maître!

GLOSTER, qui reconnaît cette voix.

Ta main.

LE SERVITEUR.

Où vous conduire?

GLOSTER.

A Douvre!...
Que je puisse, entendant le cri libérateur,
Mourir aux pieds du Roi, — moi son vieux serviteur!

Gloster sort appuyé sur le bras du vieillard.

La scène change [1].

1. Nous regrettons que ce changement de décor et celui de l'acte précédent n'aient pu se faire à vue. On ne devrait baisser le rideau qu'aux fins d'actes.

A DOUVRES. — LA TENTE ROYALE DE CORDÉLIA. — Intérieur de la tente. Portières à droite et à gauche. — Une grande draperie au fond. — L'espace laissé libre entre cette draperie et le devant de la scène forme une espèce de galerie. — On entend au loin les clairons et le cri des sentinelles qui se répondent.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER qu'on a vu dans la lande, au troisième acte. — UN CAPITAINE DES ARCHERS DE LA REINE DE FRANCE.

LE CHEVALIER, au capitaine.

La reine attend quelqu'un. — Voici le mot de passe :
« FRANCE ET CORDÉLIA. » —

Le capitaine sort à gauche. — Le chevalier seul.

Beaux noms!... je vous rends grâce!...
Vous nous avez porté bonheur!... Douvre est à nous. —
Gloire à toi, noble reine! à ton illustre époux!...
Avec mille guerriers, avec son avant-garde,
Il vient, combat, triomphe, — et repart! — Mais s'il tarde
A revenir, plus fort, — Cornouailles, demain
Peut-être... Dieu puissant, nous sommes dans ta main.
Advienne que pourra! — Loyal Kent! ton message
Est navrant, — mais console!... Acceptons le présage
D'un meilleur avenir. Patience!. .

Apercevant Cordélia qui s'avance lentement à droite, une lettre à la main.

Elle vient,
Pensive, relisant la lettre qui contient
De si tristes détails, mais, au fond, l'espérance...

La considérant.

Quelque joie à travers ce voile de souffrance!...

Pauvre ange, qui sourit et pleure en même temps !...
Doux rayon dans la pluie un matin de printemps ! —
Respectons sa douleur.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VI.

CORDÉLIA, tenant une lettre.

Elle lit tour à tour et sanglote ; mais, par moments, son visage prend une expression presque joyeuse qui s'efface tout à coup.

Mon père !... Oh ! les infâmes ! —
Pauvre vieillard ! — Mes sœurs !... Honte ! opprobre des femmes
Par l'orage, pendant la nuit ! — C'est odieux ! —
La pitié n'est donc plus de ce monde, grands dieux ?...

Un moment de silence douloureux. Son visage s'éclaire tout à coup d'une joie douce.

Mais le bon serviteur était là, près du maître !...
Il veillait ! — Brave Kent ! Il va venir !... Peut-être,
Dans un instant... Lisons.

Jetant les yeux sur la lettre.

« Peut-être ce matin...
Peut-être. » Rien de sûr ! Tout est vague, incertain !...

Toujours les yeux sur la lettre.

Que d'obstacles encor dans cette longue route ! —
Et cet égarement, voilà ce qu'il redoute !...
Ce trouble furieux, ce nuage étouffant
Qui fait qu'un père, hélas ! méconnaît son enfant !...

Après quelques instants de silence, avec l'accent de la prière.

Dieux sauveurs ! vous pouvez seuls, dans votre clémence,
Réparer tout le mal, et cette brèche immense

Que leur ingratitude a faite à sa raison!
De l'auguste vieillard hâtez la guérison!...
Et moi, si votre main, sur qui je me repose,
Veut combattre pour nous dans cette juste cause,
Je vengerai mon père, et nos yeux le verront
Bientôt, le sceptre en main et la couronne au front!

Avec enthousiasme.

J'ai supplié la France!... Au cri de ma prière,
Au cri de mes douleurs, cette France guerrière
S'est levée, — et déjà ses vaisseaux triomphants
Jusqu'à Douvre ont conduit ses belliqueux enfants!
Mais si ta forte main, frémissante, indignée,
O France, de ton glaive a saisi la poignée;
Si ta bannière illustre et tes fiers étendards
Flottent sur la falaise, aux créneaux des remparts,
Ce n'est pas, tu le sais, ô France magnanime,
L'ambition, l'orgueil, qui tous deux nous anime!...
Je viens, les yeux en pleurs, revendiquer les droits
Du plus infortuné des pères et des rois!...
Des vieillards!...

Sanglotant.

Père, aimé de l'amour le plus tendre,
J'ai besoin de te voir, j'ai besoin de t'entendre!...
Viens! oh! viens! — Quand pourrai-je entre mes bras tremblants
Te serrer, — de mes pleurs mouiller tes cheveux blancs?
Ton pauvre cœur, on l'a brisé, brisé!... Moi-même
Je ne t'ai jamais dit assez combien je t'aime! —
Je voudrais te le dire encore!. . et cette fois,
Je le sens, mon amour saura prendre une voix!...

Oh! si tu m'es rendu, félicité suprême,
Je trouverai des mots pour te dire : Je t'aime! —
Ne tarde plus!...

Avec angoisse.

O Kent! tu devrais être ici!...
L'heure passe... Je souffre, et j'attends!...

Kent vient d'entrer par la gauche, il s'est avancé lentement vers Cordélia.

KENT.

Me voici!

SCÈNE VII.

CORDÉLIA, KENT.

CORDÉLIA.

Kent!

Avec angoisse.

Seul!... Eh bien?... mon père?

KENT.

Il est dans cette ville.

CORDÉLIA, vivement.

Je cours...

KENT, avec prière.

Quelques instants!

CORDÉLIA, dont l'angoisse redouble.

Dieux! dieux!

KENT.

Soyez tranquille.
J'ai tenu mon serment..., je vous avais promis

De le sauver, ou bien de mourir!... Des amis,
Des amis dévoués autant que je puis l'être,
Veillent, silencieux, au chevet de mon maître...

CORDÉLIA, inquiète.

Au chevet?

KENT.

Il repose. — Infortuné vieillard!
Tout ce qu'il a souffert, vous le saurez plus tard,
Madame... C'est affreux!

CORDÉLIA.

O mon père, mon père!...
Et je n'étais pas là, partageant ta misère!

KENT.

Tant mieux! Vous n'auriez pu que répandre des pleurs!
Votre présence était plus nécessaire ailleurs.
Soyez bénie!

CORDÉLIA, suppliante.

Oh! parle, ami, je t'en conjure...!
Sa vie est menacée encor?...

KENT.

Non, je vous jure!
Le danger n'est pas là... Bientôt la guérison.
Mais quel ébranlement encor dans sa raison!...
Un savant médecin, de grande expérience,
Est près de lui. — Qui sait? Peut-être la science...
Espérons! — Maintenant plus d'accès furieux:
Un égarement triste et calme.

CORDÉLIA.

Dieux! grands dieux!
Ayez pitié de nous!

KENT, à part.

Hélas!

Haut.

Tout se décide.
Depuis une heure, il a quelque moment lucide :
Nous lui parlons de vous, madame. — Mais son front
Penche, et tombe accablé comme sous un affront!
Il se rappelle alors combien il fut injuste
A votre égard...

CORDÉLIA, avec un sanglot.

Jamais!...

KENT.

Le maître est plus auguste
Qui rougit de ses torts! — Madame, il se repent,
Et l'affreux souvenir est là, comme un serpent
Qui lui ronge le cœur! — Il sait qu'il est à Douvre;
Mais qu'on vous nomme, alors de ses deux mains il couvre
Son visage, — il soupire, et dit « Cordélia! »
Le seul nom que jamais peut-être il n'oublia!...
Puis son regard se trouble, et s'attache à la terre...
Des larmes, des sanglots!... on tremble, il faut se taire,
Et c'est navrant! — La honte enfin, le désespoir
Fait que, jusqu'à présent, il ne veut pas vous voir.

CORDÉLIA, avec une inflexion déchirante.

Il ne veut pas me voir! ... Il veut donc que je meure?

Oh!...

Sa voix se brise en sanglots étouffés.

KENT.

Patience encor, madame! — Tout à l'heure.
Ne précipitons rien! — Agissons prudemment :
L'homme de la science est juge du moment.
Vous serez avertie, — et bientôt, je l'espère...

Une musique douce et lente se fait entendre derrière le théâtre.

CORDÉLIA, avec surprise.

Ces accords?

KENT.

Le moment est venu.

Le rideau qui sépare en deux la tente s'ouvre, et l'on voit sur un lit de repos Lear endormi. Il est enveloppé dans un manteau. — Près de lui veille un médecin, qui l'observe attentivement.

SCÈNE VIII.

CORDÉLIA, KENT, LEAR, endormi, LE MÉDECIN, puis LE CHEVALIER.

CORDÉLIA.

Ciel! mon père!
C'est lui! Que dans mes bras je le presse!...

LE MÉDECIN, l'arrêtant du geste.

Moins haut!...
Contenez-vous, madame!... Il le faut! il le faut!...
Que de précautions encor!...

CORDÉLIA.

Mon cœur s'élance

Vers lui!... Je le retiens!... Voyez!... oh!

KENT, suppliant.

Du silence!

Un trop brusque réveil le tûrait!...

CORDÉLIA, contemplant son père endormi.

O douleurs!

Si défait! si changé! — Coulez sans bruit, mes pleurs!

Elle s'agènouille.

KENT, la considérant.

Hélas!...

CORDÉLIA, se relevant et s'approchant du médecin.

Le bon vieillard est sous votre tutelle!
Dites-moi, la science humaine que peut-elle
Pour faire évanouir cette ombre, noir linceul
Qui voile sa raison? — Je compte sur vous seul, —
Après les dieux! — A vous tout ce que je possède!...
Oh! oui!... tous mes trésors d'ici-bas, je les cède
De bon cœur à celui qui pourra le guérir!

LE MÉDECIN.

Le seul remède auquel nous devons recourir,
Le plus sûr, le meilleur, — c'est le repos, madame!...
Ce baume souverain et du corps et de l'âme!

CORDÉLIA.

Mon cher et digne Kent, si fidèle!... comment
Récompenser jamais un pareil dévoûment?
Ma vie, elle sera trop courte, — et ma puissance
Est peu de chose auprès de ma reconnaissance!

KENT.

Qu'ai-je fait? mon devoir, — tout au plus, — à demi.
Laissez-moi l'achever, madame.

CORDÉLIA, lui serrant la main.

Noble ami!

LE MÉDECIN, qui depuis quelque temps observait le Roi.

Le moment de la crise est passé. — Pourquoi feindre?...
Je craignais le réveil, mais il n'est plus à craindre.
Ce repos calme et doux, nous pouvons sans danger
L'interrompre, madame, ou bien le prolonger. —
Que Votre Grâce ordonne.

CORDÉLIA, vivement.

A l'instant!

Avec une émotion contenue.

Mais non, — faites
Ce qui sera le mieux, le plus sage. — Vous êtes
L'arbitre, le seul juge... et je me soumettrai.

LE MÉDECIN.

Il est temps; approchez, madame.

Cordélia s'approche du lit de repos.

CORDÉLIA, penchée sur son père endormi.

O front sacré,
Visage triste et pâle où ma lèvre se penche,
Oh! que la guérison comme un baume s'épanche
Sur toi!... que, tout trempé de larmes, ce baiser
Console tes douleurs qu'il voudrait apaiser!

Elle baise le front de son père. — Un silence entrecoupé de sanglots.

Relevant la tête, avec une expression déchirante.

Cruelles!... et sur lui, toutes deux acharnées,
Mes sœurs!... Vous! ses enfants!...

KENT, à part.

Dire qu'elles sont nées
Du même sang!... Mystère!

Avec une douloureuse amertume.

On croirait au hasard!

CORDÉLIA, continuant.

Tu n'aurais pas été leur père, doux vieillard,
Ces cheveux blancs auraient dû mettre en leurs poitrines
Au moins cette pitié qu'on a pour les ruines,
Dans leurs yeux une larme[1]! Et cette tête, hélas!
* Qu'elles ont exposée aux terribles éclats
* Des tonnerres grondants, — est-ce qu'elle était faite
* Pour lutter sans défense, en proie à la tempête,
* Contre ces tourbillons affreux, qui dans les airs
* Heurtaient le feu croisé des rapides éclairs, —
* Errante, misérable et nue, et sans refuge?...
* Par une telle nuit, sous l'horrible déluge,
* A mon pire ennemi, loin de le renvoyer,
* J'aurais dit : Prenez place au coin de mon foyer! —
* Et toi, mon pauvre père, abandonné du monde,

1. Pour la représentation :

Et lorsque, par les airs,
S'entre-choquaient le vent, la pluie et les éclairs,
Seul, errant, misérable, abandonné du monde,
Etc., etc.

Tu cherchais un abri dans quelque hutte immonde,
Sur la paille, au milieu des mendiants... Un roi! —
Hélas! hélas! que tout n'ait pas fini pour toi,
La vie et la raison, — d'un seul coup, — c'est merveille!

KENT, à part.

Bonne et chère princesse!

CORDÉLIA, vivement.

Écoutez... il s'éveille!

Au médecin.

Parlez-lui!

LE MÉDECIN.

Vous, plutôt, madame, vous d'abord.

CORDÉLIA, à son père.

Comment va mon royal seigneur?

LÉAR, s'éveillant, d'une voix faible entrecoupée de silences.

Vous avez tort...
M'arracher de la tombe!... Oh! qu'est-ce que vous faites?
Ma tombe... J'y dormais si tranquille!...

Aidé par Kent et Cordélia, il se soulève, descend du lit de repos, fait quelques pas, comme un homme qui n'a point conscience de la réalité, et s'assied machinalement dans un fauteuil.

A Cordélia.

Vous êtes
Une âme bienheureuse, une âme près de Dieu!...
Moi, je suis attaché sur une roue en feu!...
Mes pleurs, comme du plomb fondu, comme du soufre,
Tombent sur moi brûlants, et dévorent!... Je souffre...

CORDÉLIA.

N'est-ce pas, cher seigneur, vous me reconnaissez?

LEAR, comme sortant d'un rêve.

Vous êtes un esprit!... Je le sais, je le sais! —
Quand êtes-vous morte ?

CORDÉLIA, avec désespoir.

Ah! toujours, toujours de même, —
Égaré!...

LE MÉDECIN.

Laissons-le quelque temps à lui-même,
Madame; — le sommeil est encor sur ses yeux.

LEAR, promenant autour de lui des regards étonnés.

Où donc étais-je?... Où suis-je?...

Avec joie.

Ah! la clarté des cieux!
Le beau jour!...

Avec tristesse.

Non, un rêve, — et j'oublie...

Passant une main sur son front.

On me nomme?...

Avec angoisse.

Je mourrais de pitié, moi, de voir un autre homme
Ainsi... [1] Vrai!... je ne sais que dire... mais je crains...

Promenant sur lui ses yeux, se tâtant et regardant ses mains.

* Je ne jurerais pas que ce sont là mes mains...

1. Pour la représentation :

CORDÉLIA.

Regardez-moi pour mieux vous souvenir!

* Il me semble... Voyons !

Détachant une épingle de ses vêtements.

Je sens bien la piqûre

* De cette épingle... Il faut pourtant que je m'assure...

CORDÉLIA.

* Regardez-moi, seigneur, pour mieux vous souvenir!

Se jetant aux genoux du Roi.

Père, étendez sur moi vos mains pour me bénir!...

Voyant que Lear se dispose à s'agenouiller lui-même devant elle.

Non! non! C'est moi qui tombe à vos pieds que j'embrasse!
C'est moi seule qui dois m'agenouiller!...

LEAR, joignant les mains.

Oh! grâce!
Oh! ne vous moquez point!... c'est mal! Quatre-vingts ans
Sur ma tête, — ni plus, ni moins, — sont bien pesants!...
Et puis, à dire vrai, je crains de ne pas être
Dans toute ma raison...

Regardant tour à tour Cordélia et Kent attentivement.

Oui, je dois vous connaître,
Et connaître cet homme? — Et je doute pourtant...
Car j'ignore où je suis... Tout est vague, flottant...
J'ai beau faire, et creuser ma mémoire, — j'ignore
Où j'ai passé la nuit...

A Cordélia avec hésitation.

Vous allez rire encore...
Aussi vrai que je suis homme, — je crois voir là...
Voir mon enfant! — ma fille. . Oui, ma Cordélia!...

CORDÉLIA, éclatant en sanglots.

C'est moi!... C'est votre enfant!...

LEAR, la tenant pressée contre son cœur.

Vos larmes mouillent-elles?...

Avec surprise.

Oui! oui!

Lui passant la main sur les cheveux.

Ne pleure pas!... Allons! —

Avec douleur.

Tu me rappelles
Des choses... Qu'ai-je fait?... mon cœur saigne, navré!
— Donne-moi du poison! Donne, je le boirai!
Je sais que tu me hais...

CORDÉLIA.

Je vous aime!...

LEAR.

Impossible!
Car tes sœurs...

Une main sur sa poitrine.

La blessure est là, toujours sensible!
Autant qu'il m'en souvient, là, s'adressaient leurs coups!
Vous avez des raisons pour ne pas m'aimer, vous!
Je comprends... Mais vos sœurs, — elles n'en ont aucune!

CORDÉLIA, avec effusion.

Ni moi, je vous le jure. Oh! pas une, pas une!

LEAR, mystérieusement.

Dites-moi donc? ou suis-je? — En France, n'est-ce pas?

CORDÉLIA.

Non, — dans votre royaume, en vos propres États,
Sire.

LEAR.

Ne cherchez pas à me tromper...

Le Roi s'est levé péniblement et fait quelques pas, appuyé sur le bras de Kent.

LE MÉDECIN, à Cordélia.

Madame,
Consolez-vous; le calme est rentré dans son âme.
Vous voyez, — plus d'accès de fureur. — Cependant
Beaucoup de soins, toujours!... Il serait imprudent
De ramener déjà sa mémoire affaiblie
Sur un passé lugubre, — et mieux vaut qu'il oublie,
Pour quelque temps encor...

Depuis quelques moments, Lear paraît peu à peu retomber dans son accablement. Il passe et repasse une main sur son front, comme un homme qui cherche à rappeler un souvenir avec fatigue et souffrance.

LEAR.

Je cherche...

LE MÉDECIN, à Cordélia.

En son regard
Quelque chose à présent de trouble et de hagard...
Dans son esprit déjà tout paraît se confondre.
Madame, il ne faut plus lui parler ni répondre;
Je craindrais... Le repos, le silence aujourd'hui.
Qu'on se retire, — moi, je reste auprès de lui.

Le Roi vient d'être replacé sur son lit.

CORDÉLIA.

Bon docteur!...

LEAR, à Cordélia avec un peu d'égarement, et d'une voix qui s'affaiblit par degrés.

Je ferai tout ce que tu m'ordonnes...
N'est-ce pas, mon enfant? n'est-ce pas... tu pardonnes?

CORDÉLIA, pouvant à peine retenir ses sanglots.

Oh!

LE MÉDECIN, lui faisant signe de ne pas répondre.

Plus rien!

LEAR, dont la voix s'éteint.

Je suis vieux... Il faut plaindre mes maux, —
Et ne pas me haïr...

CORDÉLIA, s'éloignant lentement du lit de son père sans détourner de lui son regard.

Adieu!

Entre vivement le chevalier, pâle et troublé. — Il s'approche de Kent.

LE CHEVALIER.

Seigneur, — deux mots...
Le comte de Gloster...

Il se penche à l'oreille de Kent.

KENT, avec effroi.

Dieux!

Bruit et clameurs au dehors.

CORDÉLIA, avec surprise.

Ces cris?

LE CHEVALIER.

Cornouaille
Est en marche. — Demain, une grande bataille...
Douze mille soldats le suivent!...

KENT.

Quand tu dis
Soldats, — tu ferais mieux de les nommer bandits!
Leur chef est un bourreau!

CORDÉLIA.

Toute mon espérance
Est dans ma bonne cause, et j'ai pour moi la France!

Montrant son père endormi.

D'ailleurs, n'es-tu point là, Kent, pour le protéger?

KENT, *la main sur son épée.*

Oui, j'ai mon roi d'abord!... puis Gloster à venger!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

A gauche, au fond, la mer. — A droite, une citadelle où conduit un chemin en pente avec une poterne. — A gauche, au deuxième plan, l'entrée d'une tente fort riche. On aperçoit d'autres tentes qui se perdent dans le lointain : c'est le camp de Cornouailles. — Il fait nuit. — On entend au loin des clameurs et un cliquetis d'armes.

SCÈNE I.

Entre CORNOUAILLES, tête nue, l'épée à la main, les vêtements souillés de sang et de poussière.

CORNOUAILLES.

Misérables, fuyez! — Vous n'êtes que des femmes!...
Courez à l'ennemi demander grâce, infâmes! —
Abandonné! trahi!... Ces comtes, ces barons,
Mes vassaux, pas un d'eux n'est venu! — Nous verrons,
Nous verrons à nos pieds cette race parjure,
Et la terre boira du sang, oh! je le jure!...
— Mais dans cette mêlée en vain mon glaive a lui,
Je n'ai pu le trouver, ce Kent!... Pourtant, c'est lui
Que je cherchais, lui seul!... et cette main trempée
De sang... voudrait l'avoir au bout de mon épée!
Je le trouverai bien!.. Ma haine l'oublia
Trop longtemps!...

CRIS AU LOIN.

Vive Lear! Vive Cordélia!

CORNOUAILLES.

Le voilà donc vainqueur, ce vieillard en démence !
Et mon règne finit, et le sien recommence ! —
J'aurais dû le frapper, ce roi, lorsque ma main
Le tenait... Qu'on a tort de remettre à demain !...
Neutre encore, Albany va devenir hostile :

Un moment de sombre silence.

J'aurais dû... Mais souvent le meurtre est inutile ! —
Régane dans la tombe ! A quoi bon ?... Et Gloster ?. .
Deux spectres, voilà tout ! — Oh ! tu m'as coûté cher,
Gonerille !... C'est toi, l'ange aux regards funèbres,
Qui m'as rempli le cœur d'ivresse et de ténèbres :
C'est toi qui sur mon front as mis cette pâleur
Du crime et du remords !... Tu m'as porté malheur !

Entre Gonerille. Elle vient de la tente, à gauche.

SCÈNE II.

CORNOUAILLES, GONERILLE.

GONERILLE.

Je t'ai porté malheur ?... Ingrat !

CORNOUAILLES.

J'ai fait ma tâche,
Tu vois. J'ai combattu jusqu'au soir, sans relâche...
La victoire est à Kent !

GONERILLE.

Qu'est-ce donc qui t'abat ?
Tu seras plus heureux dans un autre combat...

Demain. Qui sait ? peut-être avant, — peut-être… On use
De la force, d'abord, — puis après, de la ruse !

CORNOUAILLES.

Que veux-tu dire? — Seul, trahi par mes vassaux,
Que puis-je ? — Et quand demain, dès l'aube, les vaisseaux
De la France, voguant vers la plage où nous sommes,
Vomiront contre nous encor des milliers d'hommes,
Que pourrai-je de plus? — La France a des guerriers;
Je n'ai, moi, qu'un troupeau de vils aventuriers,
Des bandits, ramassés de village en village,
Qui ne sont bons à rien, les lâches, qu'au pillage!

GONERILLE.

La France arrivera trop tard, je te le dis!

CORNOUAILLES.

N'as-tu pas entendu tout à l'heure ces cris ?…
Vive Cordélia! Vive Lear!

GONERILLE.

Oui, sans doute.
Mais ces cris, pleins d'amour, qui les poussait? — Écoute!
Quand, furieux, l'épée au poing, cherchant partout
Ce Kent, notre ennemi, pour l'écraser d'un coup, —
Tu combattais… pendant cette lutte acharnée,
La tente du vieux roi fut presque abandonnée
Un instant!… J'avais tout prévu : certain agent
Veillait dans l'ombre, — Oswald, la main pleine d'argent.
En guerre, toute ruse est permise et loyale…
Il s'est précipité vers la tente royale,

Avec un bataillon de forbans aguerris,
Comme pour le défendre!... Alors, alors ces cris :
Vive Cordélia! Vive Lear!

CORNOUAILLES.

Gonerille!

GONERILLE.

Tous deux sont prisonniers... Le vieillard et sa fille. —
On les amène. Tiens!

OSWALD, aux gardes, derrière le théâtre, à gauche.

Halte!

CORNOUAILLES, à Gonerille.

Merci!

Avec une joie sinistre.

Tous deux!

SCÈNE III.

Les Mêmes, OSWALD.

OSWALD, aux gardes de l'escorte qu'on ne voit pas encore.

Bonne garde, soldats! — Vous me répondez d'eux. —
Vous saurez tout à l'heure où je dois les conduire.

S'approchant de Cornouailles.

Monseigneur, vous savez... Je n'ai rien à vous dire.
Voici vos prisonniers. — Qu'en faut-il faire?

CORNOUAILLES.

Attends.

A Gonerille.

Qu'ils ne puissent te voir. Rentre quelques instants,

Gonerille.

GONERILLE.

Quelle est ta pensée?

CORNOUAILLES.

Et la tienne?

GONERILLE.

Ne précipitons rien. Il suffit qu'on les tienne. —
Mais d'abord, un Conseil de guerre, un tribunal,
Pour ne pas être seuls responsables...

CORNOUAILLES.

Le mal
Qu'ils nous ont fait... est grand! Ils pourraient nous en fai
Encor... N'attendons pas. Malheur à qui diffère!

GONERILLE.

Qu'ils vivent, — enfermés dans quelque château fort.

CORNOUAILLES.

Il n'est qu'une prison d'où jamais l'on ne sort,
Gonerille!... Soyons fermes, — point de faiblesse!

GONERILLE.

C'est toi le souverain. Décide. —

Montrant Oswald.

Je vous laisse.

Elle fait un pas vers la tente.

CORNOUAILLES.

Adieu.

Montrant Oswald.

Compte sur nous. Il faut les empêcher

De nuire...

GONERILLE.

Absolument!

Elle sort.

CORNOUAILLES, à Oswald.

Ils peuvent approcher.

Oswald fait un signe aux gardes. Entrent Lear et Cordélia, prisonniers, conduits par une escorte de soldats.

SCÈNE IV.

CORNOUAILLES, OSWALD, LEAR, CORDÉLIA,
LE CAPITAINE ET LES GENS DE L'ESCORTE.

Pendant qu'Oswald et Cornouailles s'entretiennent à voix basse dans la pénombre du théâtre, à gauche, Lear et Cordélia, éclairés par les torches que portent deux gardes, sont près de la poterne, à droite. Les soldats se tiennent derrière eux.

CORDÉLIA, à Lear.

Pauvre père!... Trahi!... Tu vois. — Courbons la tête!
Et puisque Dieu le veut, sa volonté soit faite! —
La victoire n'est pas toujours pour les meilleurs;
Elle aime les méchants! — Et sommes-nous, d'ailleurs,
Les premiers qui souffrons, dont la cause était juste? —
C'est pour toi, saint vieillard, pour toi, victime auguste,
Que j'ai là dans mon cœur un sanglot!... Seule, moi,
Je braverais le sort qui m'outrage!... Mais toi,
Que la fortune insulte et frappe sans relâche,
Quand je te vois souffrir, oh! je deviendrais lâche!
J'ai beau faire, je sens mon courage abattu, —
Je tomberais aux pieds de tes bourreaux! — Veux-tu

Que pour toi, pour toi seul, père, je les implore?...
Mes sœurs...

LEAR, avec énergie.

Je ne veux pas!

CORDÉLIA.

Il en est temps encore :
Je les verrais...

LEAR.

Non! non!...

CORDÉLIA, suppliante.

Pour toi!

CORNOUAILLES, à Oswald, en lui montrant les prisonniers.

Sans jugement! —
Emmenez-les.

OSWALD, s'approchant de Lear.

Venez.

LEAR, le repoussant d'un geste indigné.

Je vous suis!

CORNOUAILLES, à Oswald qui le consulte du regard.

Un moment.

LEAR, à Cordélia.

Viens, ma fille, — en prison! — Les oiseaux du bocage,
Prisonniers, voient le ciel et chantent dans leur cage.
Nous chanterons comme eux. — Lorsque, tendant les bras,
Indulgente au vieillard, tu lui demanderas
Sa bénédiction, — avant qu'il te la donne,

Le vieillard à genoux te dira, lui : Pardonne! —
Ainsi, n'ayant plus rien à craindre, à souhaiter,
Nous passerons la vie à prier, — à conter
De vieux contes, — à rire au phalène qui passe,
Tourbillon d'or, si vite effacé dans l'espace,
Comme ces courtisans qui ne brillent qu'un jour! —
Ils nous diront, ceux-là, ce qu'on fait à la cour;
Qui de vous monte, — ou tombe, ô puissants de la terre!
Et les choses pour nous n'auront plus de mystère,
Comme si nous étions les confidents des dieux!...
Et de notre cachot nous verrons, sous nos yeux,
Rouler, comme la vague au pied des sombres dunes,
Le flux et le reflux des changeantes fortunes!
— Enfant, tu pleures?

CORDÉLIA, avec un sourire.

Non, je suis heureuse!...

LEAR, contemplant sa fille avec ivresse.

Et moi!...

CORDÉLIA, à part, les yeux vers l'horizon.

France, viens délivrer mon père! — Hâte-toi!

LEAR.

Pauvre fleur, en tombant, je t'emporte à l'abîme!

La pressant sur son cœur.

O noble sacrifice! ô dévouement sublime!
Les dieux mêmes, les dieux sur vous jettent l'encens!
Je l'ai donc retrouvée!... O dieux compatissants,
Merci!... Mon front penché sur elle se repose!...
Rien ne peut désormais nous séparer! — Qu'on l'ose!...

Oh! malheur à celui qui l'oserait!... Mes bras
T'enveloppent! — Jamais tu n'abandonneras
Ton père, ô mon enfant!... N'est-ce pas?

CORDÉLIA.

Je le jure!

LEAR.

Et maintenant, fléaux de la sombre nature,
Essayez!... Je vous mets au défi, terre et cieux,
D'arracher une larme, une seule, à mes yeux! —
Viens, ma fille!

OSWALD, au capitaine de l'escorte.

Au donjon!

Indiquant la poterne.

Par là. — Je vais vous suivre.

Lear et Cordélia sortent par la poterne, avec les gardes.

CORNOUAILLES, à Oswald.

Je cesse de régner, s'ils ne cessent de vivre!

OSWALD.

C'est dit.

CORNOUAILLES.

Mais point de sang, Oswald! — Elle, d'abord!...

Avec une intention marquée.

Souvent, dans un cachot, on se donne la mort...
Aucune preuve.

OSWALD.

Et lui?...

CORNOUAILLES.

Sur toi je me repose:

Pour tuer un vieillard, il faut si peu de chose!...
— A l'œuvre!

OSWALD.

Sur-le-champ!

CORNOUAILLES.

Mais tout n'est pas fini...
Nous songerons plus tard à ce duc d'Albany.
Compte sur moi. — Va, cours.

Oswald sort précipitamment par la poterne.

SCÈNE V.

CORNOUAILLES, puis KENT, puis GONERILLE.

CORNOUAILLES, seul.

Toi, Kent! toi que j'abhorre,
Toi qui m'as défié, je m'en souviens encore!...
Voici notre champ clos, si tu veux?... Je t'attends.
Viens donc sauver ton roi?... Viens! mais vite... Il est temps!

Depuis quelques moments, Kent est entré. Il parcourt le théâtre dans l'ombre, et se glisse, l'épée à la main, jusqu'à Cornouailles, qu'il reconnaît.

KENT, surgissant tout à coup.

Tu m'appelles?...

CORNOUAILLES.

C'est lui!

KENT.

Nous voilà donc ensemble! —
Monstre, je sais ta ruse infâme!...

CORNOUAILLES, avec triomphe, amèrement.

Que t'en semble?

KENT.

Elle est digne de toi!... C'est lâche! c'est hideux!...
— Où sont-ils?

CORNOUAILLES, montrant la citadelle.

Là.

KENT, d'une voix sombre.

Tu vas me les rendre tous deux!...

CORNOUAILLES.

Non. Mais je t'enverrai les rejoindre!

KENT.

Sur l'heure,
Tes prisonniers! Tous deux!... ou bien...

CORNOUAILLES.

A genoux!... Pleure,
Pleure avant de mourir!... Rien ne peut les sauver!

KENT.

Misérable!

CORNOUAILLES.

Imprudent! Il est venu braver
Le lion dans son antre! — Un cri! mon camp se lève
Tout entier, formidable, et brandissant le glaive!

Montrant son camp à gauche.

Ils sont là! — Mais j'ai soif de ton sang!... Je suis, moi,
Brave aussi. — Je te hais!... En garde! Défends-toi!

KENT.

Crie, appelle, à ta voix personne!... Ton armée,

Dans un cercle de fer par la nôtre enfermée,
Tremble! — Te voilà seul, tu n'as plus un soldat :
Longtemps neutre, Albany fuit ta cause, — et combat
Avec nous!... Maintenant, une troupe fidèle,
Du côté de la mer, force ta citadelle. —

Montrant la mer.

Regarde tout là-bas, à l'horizon!

CORNOUAILLES.

Enfer!

KENT.

C'est la France qui vient!

CORNOUAILLES.

Trop tard!...

KENT.

Songe à Gloster! —
Parjure envers les dieux, parjure envers les hommes,
Parjure envers ton roi!... Parricide!... Nous sommes
Bien seuls! Dieu pour témoin! — Dans l'ombre, sans clameurs,
Combattons!

CORNOUAILLES, fondant sur Kent.

Sans pitié ni merci!

Ils combattent avec acharnement. Cornouailles tombe.

CORNOUAILLES, blessé.

Ah!... Je meurs! —
Mais je ne meurs pas seul!...

Montrant la citadelle.

Là-bas, deux agonies
Râlent en ce moment... ou plutôt... sont finies!...

Le Roi... sa fille...

KENT.

Dieux!... Vite aux prisons!... Je cours...

D'une voix forte.

Des haches! des leviers!... Au secours! au secours!...

Il s'est élancé vers le château fort. — Gonerille sort précipitamment de la tente. — Elle voit Cornouailles, un genou en terre, appuyé d'une main sur son épée.

GONERILLE, penchée sur Cornouailles.

Blessé! mourant!... — Qui t'a frappé?...

CORNOUAILLES.

Kent!

GONERILLE.

Ta main!... Vite!

Relève-toi!

CORNOUAILLES, la repoussant avec horreur.

Va-t'en!...

GONERILLE.

Non!

CORNOUAILLES, d'une voix éteinte.

Va-t'en!... Sois maudite!...

Il expire.

GONERILLE, avec désespoir.

Perdue!... Il faut mourir!..

Elle sort dans un égarement furieux.

Le théâtre se remplit de soldats et de peuple. Cornouailles disparaît un instant derrière les groupes. On l'emporte. — Le jour est venu peu à peu; on voit le soleil qui se lève sur la mer. Partout ces cris : Vive Lear! Vive Cordélia! — Les portes du château fort sont brisées.

SCÈNE VI.

KENT, ALBANY, LE CHEVALIER, PEUPLE, SOLDATS, puis LEAR.

ALBANY, montrant la citadelle.

Dieux! quels gémissements!

Tout à coup, Lear apparaît sous les voûtes sombres de la citadelle. Il tient sa fille morte dans ses bras. Les cris et les rumeurs cessent aussitôt. C'est un profond silence de stupeur. — Lear traverse la foule, qui s'écarte et recule, muette, à mesure qu'il avance. — Il arrive à pas lents sur le devant de la scène, puis, couchant le cadavre à terre, il se met à genoux près de lui, dans un morne silence. Enfin sa douleur éclate.

LEAR.

Des larmes! Des sanglots! Des cris! Des hurlements!...
Désespoir! Désespoir!

Se tournant vers ceux qui l'environnent.

Que de votre paupière
S'élancent des torrents de pleurs! — Hommes de pierre,
Si j'avais, moi vieillard, vos bouches et vos yeux,
Mes larmes et mes cris, bondissant jusqu'aux cieux,
En briseraient la voûte! — Elle s'en est allée,
Pour toujours! pour toujours, ma colombe envolée!...
Pour toujours! — Quoi! si jeune, elle est partie avant
Le vieillard!... Oh!...

Penché sur le corps de sa fille, il la considère en silence, d'un regard fixe et profond.

Je sais, moi, quand on est vivant!...
Je sais quand on est mort!... Laissez, laissez-moi faire!...
Je saurai bien ..

Il passe la main sur le visage de Cordélia, il tâte le cœur.

Elle est morte!... Comme la terre...
Insensible!...

Avec un éclair d'espérance.

Mais... non froide encore!...

A ceux qui l'entourent.

Un moment! —
J'ai cru voir... On dirait au cœur un battement?...

KENT, les mains au ciel.

Il est venu le jour d'éternelle épouvante!

LEAR, avec un cri de joie.

Sa lèvre qui remue!... Oui! regardez!... Vivante! —
Ma fille! Elle est vivante!... Ah! s'il en est ainsi,
Tout ce que j'ai souffert d'horrible jusqu'ici,
* Tout s'efface!... Plus rien!...[1] Elle m'est donc rendue,
* Celle que je croyais à tout jamais perdue? —
* Mon ange, mon amour, mon espoir, mon bonheur!...
* Elle vit!... Ce n'est point un rêve suborneur!...
* Je la tiens dans mes bras, sur mon cœur je la serre!...
— Ah! qu'un instant de joie emporte de misère!

Embrassant Cordélia.

Voyons! rouvre tes yeux!... Que j'entende ta voix!

KENT, s'agenouillant près de Lear.

O mon bon maître!

LEAR.

Paix!... Vous l'effrayez!...

1. Pour la représentation :

Tout s'efface!... Plus rien!... — Sur mon cœur je la serre!...

A Kent, avec amertume.

Tu vois?...
Sa tête maintenant retombe appesantie...
Si lourde!...—Elle est partie! Oh! pour jamais partie!...
— Cordélia!... ma fille!... Attends!... attends un peu!...

Prêtant l'oreille.

Hein? Qu'est-ce que tu dis?—Froide! Elle a froid! — Du feu!

Un silence.

Sa voix calme, sa voix pure comme son âme,
Parlait si doucement!... comme il sied à la femme!...

Avec terreur.

Mais j'ai bien entendu!... C'est moi qu'elle appelait!...

Se levant furieux, puis retombant.

J'ai tué l'assassin, qui déjà l'étranglait! —
Je l'ai tué!

LE CHEVALIER.

C'est vrai! le bourreau de sa fille,
Il l'a tué!... C'était l'agent de Gonerille,
Ce misérable Oswald!

ALBANY, montrant Lear qui vient de se jeter avec frénésie sur le cadavre.

Voyez!...

KENT, à part.

Mon cœur se fend!
O Kent! regarde, — et meurs!...

LEAR, tenant toujours embrassée Cordélia.

Ainsi, ma pauvre enfant!
Je n'ai pu la sauver! — Morte! — Ils me l'ont ravie!...

L'être le plus chétif, un insecte, a la vie!...
Et toi, pas même un souffle... Oh! oh! — toi que j'aimais,
Tu ne reviendras pas!... Jamais! jamais! jamais!...

A Kent.

Dégrafez ce manteau. — Ma vue est obscurcie!...
J'étouffe... Dégrafez. — Bien. — Je vous remercie...
Bien. — Je suis mieux...

Montrant le cadavre.

Tenez!... tenez!... Regardez-la!...
Ses lèvres... Regardez... là, — là!... Regardez!... — là!...

Il colle ses lèvres sur celles de Cordélia, et meurt.

ALBANY, à Lear, qu'il soutient dans ses bras.

Oh!... revenez à vous!

KENT.

N'arrêtez point son âme!...
Et laissez-la partir, puisque Dieu la réclame.

Se penchant sur Lear.

Toi, qu'a purifié l'âpre douleur, — adieu!...
Remonte, ayant souffert, remonte en paix vers Dieu!

Toute la foule, chevaliers, peuple et soldats, s'agenouille.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Le quatrième acte s'ouvrait par les trois scènes suivantes, qui, sauf quelques légères modifications, venaient se joindre à l'entrée d'Oswald, dans la ferme de Gloster.

La belle scène, où, dans sa folie terrible, le vieux roi cite à son tribunal ses deux filles parricides, est une des plus originales, une des plus poignantes du *Roi Lear;* et le seul motif qui nous a forcé de la supprimer, c'est la crainte de ne pouvoir terminer le spectacle avant minuit. — Peut-être faudrait-il, pour gagner du temps, ne baisser le rideau qu'entre les actes ? Des changements à vue seraient parfois bien utiles.

Une salle dans un bâtiment attenant au château de Gloster. — Portes latérales. — Porte au fond, donnant sur d'autres pièces. — A gauche, une haute cheminée avec un grand feu. — Un lit de repos à droite sous une espèce de soupente. — Escabeaux, tables et siéges de bois; vieux bahuts couverts d'ustensiles de ménage.

SCÈNE I.

UN VIEUX SERVITEUR du comte de Gloster, et SON FILS, puis KENT et GLOSTER.

Ils attisent le feu dans la cheminée, et font quelques préparatifs, comme pour recevoir un hôte attendu.

LE VIEUX SERVITEUR.

De la tourbe, du bois! — Vite! il faut en remettre.
Encor! encor! — Faisons tout ce qu'a dit le maître. —
Là, ces provisions. — Près du feu, ce manteau...
Que la ferme aujourd'hui fasse honte au château! —

Par ce temps! les cruels! — Mais ce n'est pas ta faute,
Mon bon maître!... tu n'as jamais chassé ton hôte,
Toi!

Indiquant à son fils le lit de repos.

Mets là ces coussins; le moins dur au chevet. —

A part.

Si monseigneur le duc, lui qui sait tout, savait
Que malgré sa défense... Oh! je tremble, je tremble!...
Ce n'est pas pour moi seul!

Écoutant.

Ils viennent, ce me semble?...
Oui, dans ce corridor, — un bruit de pas!... J'entends...

Entrent vivement Kent et Gloster.

KENT, à Gloster, avec une profonde émotion.

Je ne pouvais pas feindre avec vous plus longtemps!... [1]

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

GLOSTER.

Noble ami!...

KENT, voyant les deux serviteurs.

Plus un mot.

GLOSTER, au vieux serviteur.

Je reconnais ton zèle;
Merci! — Va. Ne rentrez que si l'on vous appelle.

Les deux serviteurs sortent.

1. Dans Shakspeare, Kent déguisé ne se découvre pas à Gloster. Cette feinte, qui gênait la mise en scène, était peu naturelle : nous avons cru pouvoir la supprimer dans les actes précédents.

KENT, désignant le Roi qu'on amène, mais qu'on n'aperçoit pas encore.

Voyez ce désespoir, ce morne égarement!

GLOSTER.

Le repos! le repos! — Je vous quitte un moment;
Je reviendrai... Le temps de répondre au message
Qui m'arrive de Douvre. — Ensuite je crois sage
De voir le duc, afin d'endormir les soupçons.

Montrant la chambre et l'ameublement.

Une pauvre demeure!...

KENT.

Oh! nous vous bénissons!

Gloster sort.

SCÈNE II.

KENT, LEAR, LE BOUFFON, LE MENDIANT.

Kent fait signe d'entrer au bouffon et au mendiant, qui paraissent à la porte de gauche, et lui-même va au-devant du Roi qui entre, appuyé sur lui et sur le bouffon.

KENT.

Venez.

LE BOUFFON.

Oh! le bon feu! — Viens, noncle.

LE MENDIANT, promenant les yeux de tous côtés.

Esprits funèbres,
Suis-je dans le palais du prince des Ténèbres?

Kent aide le Roi à s'asseoir sur un vieux fauteuil près du feu.

LE BOUFFON.

Un fou, bon oncle, est-il gentilhomme, dis-moi,

Ou roturier? Voyons.

LEAR, égaré.

C'est un roi! c'est un roi!

LE BOUFFON.

Très-bien!

LE MENDIANT, avec frayeur.

N'approche pas, noir démon! Si tu bouges...

LEAR, se levant convulsivement.

Un millier de bourreaux, tous armés de fers rouges,
Qui, pour les torturer, sur elles, tout à coup
Fondraient en rugissant!...

LE BOUFFON.

A la douceur d'un loup,
Bien fol est qui se fie! — et plus fou, sur mon âme!
Qui se fie à l'amour, aux serments d'une femme.

LEAR.

C'est décidé! je vais les mettre en jugement.

Au mendiant.

Magistrat vénérable, assieds-toi.

Avec impatience.

Promptement!

Au bouffon, en lui désignant un escabeau.

Toi, docte sire, là! — Prends ton siége à la barre.

Le bouffon s'assied.

Et maintenant, à vous, louves! couple barbare!

LE MENDIANT.

Voyez donc l'impudente? — Oh! quel œil infernal!

LE BOUFFON.

Voudrais-tu point séduire aussi le tribunal,
Madame?

LEAR.

Commençons.

LE MENDIANT.

Il psalmodie.

Bessy, quitte la rive,
Arrive
Sur ton léger bateau!

LE BOUFFON, continuant.

Non. Te dire la cause...
Je n'ose!...
Ma nacelle fait eau.

KENT, au Roi.

Vous tombez de faiblesse!...
Prenez quelque repos...

Indiquant le lit.

Sur ces coussins.

LEAR.

Non; laisse. —
Qu'on les juge d'abord! — Amenez les témoins.

Au mendiant.

Toi, juge, en place.

Au bouffon.

Et toi, qu'on n'estime pas moins,
Assieds-toi près de lui.

A Kent.

Haut conseiller, vous êtes
De la commission.

LE BOUFFON.

Il ôte son bonnet d'âne, salue Kent et le mendiant, puis remet son bonnet sur sa tête.

Dans un bonnet trois têtes!

LE MENDIANT.

Procédons sagement.

LEAR.

Produisez celle-ci,
D'abord. — C'est Gonerille!

LE BOUFFON, d'un air d'importance.

Au fait!

LEAR.

Je jure ici
Devant ce tribunal équitable et sévère,
Qu'elle a chassé du pied le pauvre roi son père!

LE BOUFFON.

Approchez. Gonerille, est-ce bien votre nom?

LEAR.

Je la mets au défi de répondre que non!

LE BOUFFON.

Veuillez me pardonner. — Je vous prenais, madame,
Vrai! pour un escabeau.

LEAR.

Voici l'autre! ... Une infâme,

Dont l'œil faux, tour à tour et sinistre et moqueur,
Proclame hautement la trempe de son cœur! —
Arrêtez-la! — Du feu! Des armes! Une épée!...

Avec fureur.

Trahison! trahison!... Elle s'est échappée!
Juges félons, vendus! Juges, soyez flétris!

KENT, *à part.*

Cette noble nature en ruine!... un débris! —
O spectacle navrant dans le plus vil des hommes!
Plus triste dans un roi! — Qu'est-ce donc que nous sommes?

LEAR, *gaiement.*

Vite, en chasse! Partez, mes chiens, grands et petits!...
Lévriers, épagneuls, bassets, hargneux métis! —

Changeant tout à coup d'inflexion.

Oh!... Mais entendez-vous hurler toute la meute?

Avec terreur.

Aboyante après moi!

LE MENDIANT.

Les démons!

LE BOUFFON.

Une émeute!

LE MENDIANT.

Attendez. Je vais, moi, faire cesser le bruit.
Tom leur jette sa tête, — elle roule, — tout fuit! —

Prenant sa tête à deux mains, comme pour la lancer

Arrière! — Voyez-vous?

LEAR, croyant parler à ses filles.

Monstres! je vous condamne
A mort! — Je suis le roi. — Qu'on attache Régane!...
Qu'on ouvre sa poitrine!... et qu'on cherche son cœur, —
Qu'on cherche bien longtemps!... Je veux le voir!...

KENT, suppliant.

Seigneur!...

LEAR.

Oh! de quels éléments et de quelle matière
Sont-ils faits, ces cœurs durs?... De métal? ou de pierre?

KENT, à part.

Il te reste une fille, un ange de bonté,
Qui rachète et qui sauve encor l'humanité!...
Oh! sans Cordélia, quelle souillure immonde,
Les deux autres, grands dieux! auraient laissée au monde!

LEAR.

Ah! Gonerille! et toi, Régane!... C'est hideux!
Comme elles me flattaient bassement toutes deux!
Des sourires, des mots charmants!... Leur tête penche...
Elles passent la main dans cette barbe blanche;
A tout ce que je dis c'est toujours *oui* et *non!*...
Je suis le roi, le maître, — et j'ai toujours raison! —
Un éclair de mes yeux, un signe de ma tête,
Et l'on est à genoux! — C'est faux! — Quand la tempête,
Quand les torrents du ciel sont venus me tremper;
Quand la foudre, grondant sur moi, prête à frapper,
N'a pas voulu se taire à ma voix dans les nues,
Alors, oh! c'est alors que je les ai connues! —

Mensonge! A les entendre, et toujours et partout,
Je n'avais qu'un seul geste à faire, — j'étais tout! —
Je ne suis rien... Voyez le frisson de ma lèvre!...
Voyez! Je ne suis pas à l'abri de la fièvre.

KENT.

Calmez-vous, mon bon maître!...

Lui baisant la main avec un sanglot.

O mon roi!...

LEAR.

J'y songeais.
Oui, de la tête aux pieds, roi!

Montrant le bouffon et le mendiant.

Voilà mes sujets.
Sous mon sourcil froncé, regarde comme on tremble! —
Tu pleures? Je t'ai vu quelque part, ce me semble?...

Cherchant à rappeler sa mémoire.

Ton nom...

KENT.

Caïus.

LEAR.

Tu sais? Chacun a ses douleurs.
Nous sommes tous venus au monde dans les pleurs...
— Si je prêchais un peu?... Tu m'en donnes l'envie.

KENT.

Hélas! hélas!

LEAR, *avec emphase.*

A peine entrons-nous dans la vie,
Oh! comme nous pleurons, quand s'ouvre devant nous
Ce monde, grand théâtre où s'agitent des fous!...

Prenant le bonnet du bouffon.

Excellente coiffure!... Une forme que j'aime.

Comme frappé d'une idée subite.

Tiens! ne serait-ce pas un fort bon stratagème
De ferrer les chevaux, oui, tous mes escadrons,
Avec du feutre? — On peut tenter. — Puis...

Avec fureur.

Nous fondrons,
Comme des ouragans, tous, à bride abattue,
Sur ces gendres!... A mort! tue! extermine! tue!
A mort! Point de quartier!...

Il tombe anéanti dans les bras de Kent.

KENT, au bouffon et au mendiant.

Aidez-moi...

Ils le portent sur le lit de repos.

LEAR, dans l'assoupissement, — d'une voix presque éteinte.

Bonne nuit! —
Ne faites pas de bruit... Pas de bruit... Pas de bruit.
Tirez les rideaux... Bien... bien... bien!...

Il s'endort

Entre vivement Gloster.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GLOSTER.

GLOSTER, avec épouvante.

Le Roi, mon maître?

KENT, montrant le Roi endormi.

Silence!

GLOSTER.

Hâtons-nous! — il est trop tard peut-être!

KENT.

Ce tranquille sommeil!... ne le dérangeons pas. —
Sa raison est perdue!

GLOSTER.

Oh! prends-le dans tes bras!
Nous sommes trahis!... Vite! — On connaît sa retraite...
Un complot!... C'est la mort! — Une litière est prête...
Vite, à Douvres! — Prenez ce chemin... suivez-moi!...

KENT, au bouffon.

Ne quitte pas ton maître.

LE BOUFFON, sanglotant.

Oh!

Un bruit de pas et de voix derrière le théâtre.

GLOSTER.

Dieu!

KENT.

Sauvons le Roi!

Kent et le bouffon enlèvent le Roi dans leurs bras. Ils sortent avec Gloster et le mendiant.



OPINIONS

ET

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

SUR LES PIÈCES DE THÉATRE

QUI COMPOSENT CE RECUEIL

Oui, mon ami, je te l'ai dit vingt fois, et je te le répète, voici mon sentiment : tout recueil de pièces de théâtre, dans une édition bien faite et définitive, devrait, ce me semble, être accompagné des jugements littéraires qui ont suivi les premières représentations. Les comptes rendus des journaux du temps font en quelque sorte partie de l'œuvre dramatique elle-même.

J'envoie donc à ton imprimeur tout ce que j'ai pu réunir de feuilletons, plus ou moins favorables, concernant tes pièces. Quand je dis feuilletons (rassure-toi), je veux dire quelques extraits de feuilletons; car, pour les reproduire in extenso, *il te faudrait quatre ou cinq volumes. Mes recherches n'ont pas été faciles, je te l'avoue : un certain nombre de ces journaux, dont quelques-uns datent de vingt ans et plus, sont presque introuvables même dans les bibliothèques publiques, et c'est grand dommage! Dans cet amas poudreux de feuilletons hebdomadaires, écrits au courant de la plume, combien de fines et savantes critiques, combien de pages éclatantes de verve et de style!*

C'était un beau temps littéraire, celui où rayonnaient ensemble, dans l'aréopage dramatique du lundi, tous ces noms fameux dont plusieurs, hélas! disparus des journaux qu'ils illustraient, ne vivent plus que dans la mémoire des hommes !

Par bonheur, il en reste encore de ces bons, de ces rares, de ces honnêtes critiques que nous pourrions nommer.

Je t'ai promis, cher frère, non-seulement de choisir, mais de mettre en ordre et de revoir sur les épreuves tous ces fragments d'articles. Ne t'en occupe donc pas le moins du monde. C'est une affaire toute personnelle, c'est ma part, bien distincte, dans ce recueil.

PAUL LACROIX.
(Bibliophile Jacob.)

Ce 1er octobre 1874.



ŒDIPE ROI

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. VILLEMAIN

Secrétaire perpétuel de l'Académie Française

Lu en séance publique, le 3 juillet 1862, sous la présidence de M. de Montalembert.

« Un prix, autorisé déjà plusieurs fois, sur la fondation généreuse de M. de Montyon, était de nouveau proposé depuis cinq ans, pour l'œuvre dramatique en vers qui, représentée avec succès, réunirait le mieux les conditions de talent et d'effet moral. Mais dans l'art, l'œuvre originale est souvent tardive. La forme de la tragédie classique n'était pas essayée; la forme du drame moderne restait douteuse et comme troublée plutôt qu'inspirée par les agitations récentes de la société. Sans juger ici toutes les tentatives du théâtre de nos jours, on admettra sans peine la préférence de l'Académie pour un poëme dramatique qui offrait à l'imagination impartiale de notre temps un modèle de l'antiquité dans sa forme première. L'*Œdipe roi*, de Sophocle, fidèlement traduit en vers, sans changement, sans artifice nouveau, avec la hardiesse de ses images, ses intermèdes lyriques mêlés à l'action, avait frappé les esprits comme un grand spectacle et une vérité poétique. La faveur que le public avait témoignée pour cette

reprise du théâtre d'Athènes, au XIXe siècle, paraissait le signe d'un goût plus libre et plus idéal. Sans doute, c'était par la force de l'œuvre primitive que devait surtout s'expliquer le succès. Mais pour la transmission de cette œuvre à si lointaine distance et dans un monde si différent, il fallait qu'un talent d'écrire naturel et passionné eût conservé l'accent vrai du modèle, que la traduction ainsi représentée fût comme la voix, en langue vulgaire, de cette poésie grecque tour à tour mélodieuse et terrible.

« Dans cette tâche difficile, M. Jules Lacroix a souvent réussi pour le lecteur attentif comme pour l'auditoire ému. L'Académie décerne à sa belle et sévère étude de Sophocle, à sa traduction littérale et poétique de l'*Œdipe roi* le prix qu'elle avait proposé pour une œuvre dramatique. »

OPINIONS

ET

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

ŒDIPE ROI

— 1858 —

Ces belles choses que M. Jules Lacroix vient de traduire avec beaucoup d'éloquence et de talent, nous les savions par cœur; notre oreille en était remplie, et nous aussi nous versions des larmes véritables à ces pitiés, à ces terreurs si grandes, que l'on prendrait ces tragédies pour une cérémonie religieuse et pour de véritables autels.

. . . .

M. Jules Lacroix est un Athénien; il aime, il honore, avec un respect tout religieux, ces grandes œuvres que nous allons chaque jour oubliant davantage, grâce à la *bifurcation* des études, et ce n'est pas celui-là, non certes, qui voudrait *bifurquer*. Il sait par cœur son poëte, il en a la parole et le son même; sa traduction est ferme, hardie, intelligente et d'un maître. Il n'a rien changé, rien ôté, rien dissimulé. — « Voilà Sophocle; honorez le poëte sublime, et je suis content! je ne veux rien pour ma peine que le respect du chef-d'œuvre! » Ainsi il parle. On lui doit cependant cette louange, qu'il est un des derniers croyants à l'art antique, et qu'il

vient par sa traduction d'*Œdipe roi* de nous fournir une admirable occasion de contempler une merveille inestimable. En toute chose, il y a l'à-propos ; « l'à-propos fait le mérite des choses ; » c'est Sophocle lui-même qui l'a dit.

Tout d'abord la pièce étonne et l'instant d'après elle entraîne. Elle porte en soi le charme extraordinaire, irrésistible, innocent du chef-d'œuvre, et les plus ignorants de tous les hommes ont été vus pleurant à ces délires de l'implacable adversité.

JULES JANIN.

(*Journal des Débats.* — 27 septembre 1858.)

Il n'est point dans les habitudes du *Journal de l'Instruction publique* de rendre compte des pièces et des représentations théâtrales. *(Exception en faveur de Sophocle et de son traducteur.)*

Nous ne ferons pas l'injure aux lecteurs du *Journal général* de refaire l'éloge du chef-d'œuvre de Sophocle, ni de leur rappeler l'ordonnance habile, les péripéties diverses, la poésie, toutes les beautés enfin d'*Œdipe roi*. Que dire après le chapitre IV du livre troisième des *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin ? Ce chapitre est définitif comme le livre tout entier.

. . . .

M. Patin nous rappelle que c'est Napoléon Ier, au temps même où il avait sous les yeux nos chefs-d'œuvre interprétés par le plus admirable acteur, qui, le premier, peut-être, eut le dessein sérieux de relever un jour dans son palais ce théâtre antique, qu'on lui disait avoir produit le nôtre, d'y faire reparaître, comme dans les représentations érudites de l'Italie du XVIe siècle, avec sa majestueuse sévérité, cette tragédie

athénienne, altérée par les imitateurs. » On voit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où il lisait les tragiques grecs, qu'il regretta plus d'une fois de n'avoir pu se donner le spectacle de l'*Œdipe roi*, ainsi ressuscité.

. . . .

Le temps d'*Œdipe roi* sur la scène française était enfin venu.

M. J. Janin l'a dit avec raison dans son compte rendu d'*Œdipe roi* : « En toutes choses, il y a l'à-propos ; l'*à-propos fait le mérite des choses;* c'est Sophocle lui-même qui nous l'apprend. » Plusieurs essais de traductions avaient déjà été faits avec la pensée plus ou moins avouée de leur faire tenter l'aventure de la scène française.

. . . .

Mais Sophocle l'a dit, il fallait l'à-propos, peut-être autre chose encore. C'est M. J. Lacroix qui a tout réuni, même ce qui était le plus difficile, c'est-à-dire, à la Comédie-Française, un directeur intelligent et habile pour accepter, pour monter son œuvre, et des acteurs dignes de l'interpréter.

La représentation d'*Œdipe roi* avait à lutter non pas seulement contre des préjugés, mais contre des arrêts lancés à l'avance par la critique. Fénelon, il est vrai, avait dit dans une lettre à l'Académie, où il parlait du projet qu'avait eu Racine de faire une tragédie française d'*Œdipe roi*, suivant le goût de Sophocle, sans y rien mêler d'étranger, dans toute la simplicité grecque : « Un tel spectacle pourrait « être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant : il « ne serait point applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre « des larmes : il ne laisserait pas respirer : il inspirerait « l'amour des vertus et l'horreur des crimes ; il entrerait fort « utilement dans le dessein des meilleures lois; la religion « même la plus pure n'en serait point alarmée. » En cela, on le voit, Fénelon ne craignait guère pour nos mœurs chrétiennes le contact de l'antiquité; mais c'était moins de cela qu'il s'agissait au Théâtre-Français que du succès. Or, Rous-

seau, qui pouvait très-bien n'être pas bon juge, avait dit dans une de ses fières affirmations : « Nul doute que la « plus belle tragédie de Sophocle, traduite fidèlement, ne « tombât à plat sur notre théâtre. » Le procès est vidé, le public français, souverain juge dans douze représentations déjà, a tranché la question. Il était curieux d'étudier à la Comédie-Française l'impression des lettrés et des non lettrés devant ce grand chef-d'œuvre. Le premier sentiment était celui de l'étonnement mêlé seulement de quelque chose du respect religieux. Ceux qui le savaient, et ceux qui ne le savaient point, sentaient qu'ils assistaient, au pied de ces temples, devant ces autels, en entendant ces chœurs, à un mystère grec, à une sorte de cérémonie sacrée. On n'était pas tenté d'applaudir, comme l'avait pressenti Fénelon ; mais, ce qui était mieux et ce qui est bien le signe du succès, on était saisi, pour nous servir des paroles de Fénelon, on ne respirait pas, on répandait des larmes.

. . . .

L'*Œdipe roi* n'a cependant pas réussi parce qu'il est venu à propos. M. Empis, par une mise en scène habile, lui a donné un cadre des mieux appropriés ; mais l'honneur en revient surtout à M. Jules Lacroix. La tentative était encore des plus délicates et des plus difficiles : « La vraie manière d'imiter la tragédie grecque, a dit M. Villemain, serait de traduire avec une exactitude passionnée, de se transporter par l'imagination, s'il est possible, dans toutes les impressions qui l'ont dictée et de trouver de naïves et belles paroles pour les rendre. »

. . . .

M. Jules Lacroix ne nous croirait pas si nous lui disions qu'il a rempli de point en point ce programme tracé de main de maître ; mais, sauf quelques petites imperfections qui sentent çà et là le néologisme et les hardiesses de la versification moderne, on peut dire qu'il en a approché, autant qu'il est possible, avec la langue française. Il a su émouvoir, donc il a

réussi; donc il a, pour nous servir des paroles de Boileau :

« D'Œdipe tout sanglant fait parler les douleurs. »

J. ZELLER.

(*Journal général de l'Instruction publique.* — 23 octobre 1858.)

« Applaudissez, Athéniens ! c'est du Sophocle, » criait Voltaire à une représentation de son *Œdipe.* Voltaire se trompait; son *Œdipe* était voltairien et non Athénien; c'était du Sophocle verni, un beau marbre copié en pâte tendre. On peut applaudir à l'*Œdipe* de M. Jules Lacroix, celui-là est du Sophocle grandement et purement traduit. Pas une ligne de rompue, pas un trait d'altéré. Le plus beau masque tragique que la Muse ait jamais porté a changé de matière sans changer de forme.

Il faut remercier le Temps de nous avoir conservé les marbres du Parthénon et les tragédies de Sophocle. Grâce à ces divins fragments, l'homme moderne peut contempler la Beauté parfaite : il voit ce qui n'a été qu'une fois, ce qui ne sera jamais plus.

. . . .

De toutes les pièces antiques, l'*Œdipe roi* est celle qui s'adapte le mieux à la scène moderne par l'accord de ses parties et la progression de sa marche. L'étude de M. Jules Lacroix mérite de rester au répertoire. Un antique sied aux musées modernes. — J'ai dit la conscience de la traduction ; elle est faite avec l'amour d'un poëte et la patience d'un mosaïste ; le vers calque le vers, le rhythme note le rhythme, et ce n'est pas seulement la beauté plastique du style de Sophocle que M. Jules Lacroix a su rendre, mais le souffle pur de sa vie, le mouvement imposant de son ordonnance. — Le

succès a été très-grand et très-sympathique. L'Antiquité n'a qu'à reparaître pour nous frapper de respect; elle est notre aïeule, notre mère et notre nourrice; le meilleur de notre sang nous vient du lait qu'elle nous a versé.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*La Presse.* — 26 septembre 1856.)

Le dénoûment pathétique de Sophocle a été supprimé par ses imitateurs. Voltaire le regrette; mais, pour sa part, il n'a pas eu le courage de violer la règle du *bon goût* qui voulait que la scène ne fût pas ensanglantée et que le héros mourût ou se mutilât, derrière la coulisse, le plus décemment possible.

« Je ne sais, dit-il, si aujourd'hui que la scène est libre et « dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire « paraître Œdipe tout sanglant, comme il parut sur le théâtre « d'Athènes. »

On le peut si bien, que ce spectacle donné par M. Jules Lacroix a profondément remué le public, dont l'attitude, jusque-là, avait été fort distraite.

M. Jules Lacroix a respecté le texte de Sophocle autant que la construction du vers français pouvait le lui permettre. Il s'y est pris, pour faire passer *Œdipe* du grec dans notre langue, comme s'y prennent les amateurs de peinture qui veulent *rentoiler* un *Titien* ou un *Raphaël.* L'opération a réussi, sans doute, et j'en féliciterais le patient et consciencieux traducteur, si je ne m'apercevais que, malgré ses efforts, c'est la toile toute neuve, et non le vieux chef-d'œuvre, qui reste exposée aux regards du public.

Une tragédie de Sophocle, c'est pour notre monde un spectacle de l'autre monde; plus le traducteur, amoureux de son

original, se sera piqué d'exactitude, plus l'auditeur sera dépaysé. M. Jules Lacroix a cru faire merveille en restituant à Œdipe le chœur antique, avec sa *strophe*, son *antistrophe* et son épode. Eh bien! il a tout simplement supprimé les en-tr'actes qui, en délassant le public, eussent permis à ce public d'ingurgiter à petites doses le sublime de Sophocle.

B. Jouvin.

(*Figaro*. — 30 septembre 1858.)

Chose incroyable! Il a fallu deux mille deux cent quatre-vingt et quelques années, pour comprendre une vérité si simple que, du moment qu'on veut jouer une tragédie de Sophocle, le meilleur parti à prendre (le public ne sachant pas le grec), c'est de la traduire littéralement. C'est ce que M. Jules Lacroix vient de faire avec un bonheur et un talent qui lui ont valu les suffrages des plus savants hellénistes et les applaudissements du public. Son vers, qui se rapproche autant qu'il peut de la simplicité de l'original, et qui évite avec soin la périphrase, a beaucoup de fermeté et de caractère; sa langue est exacte, claire, concise; il serre de si près le texte, qu'il serait difficile à tout autre traducteur de passer entre Sophocle et lui : si les nécessités de la mise en scène l'ont obligé de retrancher quelques passages, qu'il rétablira lorsque sa traduction sera imprimée, il les a coupés net sans chercher ni à rajuster les morceaux mutilés, ni à dissimuler les soudures. Enfin, c'est un travail sérieux, entrepris avec ardeur, achevé lentement, un de ces travaux qui sont l'honneur des lettres et mènent droit leur homme à l'Académie.

P.-A. Fiorentino.

(*Le Constitutionnel*. — 27 septembre 1858.)

Le chœur ne chante pas, dans la pièce du Théâtre-Français, il récite, et ici j'approuve le traducteur, qui a voulu que les paroles fussent récitées afin d'être entendues. Le rôle, ou, si l'on veut, la partie du chœur est divisée entre quatre personnages : deux jeunes filles, une jeune femme, un vieillard. Les jeunes filles et la jeune femme ne récitent que dans les intermèdes. Quand le chœur joue un rôle proprement dit, quand il prend part au dialogue, il est représenté par le vieillard, parlant pour tous et au nom de tous. Voilà qui est bien, mais, avec la figuration moderne disséminée sur tous les plans, il n'y a plus de chœur, juge et témoin collectif; il n'y a plus qu'une foule de hasard. La foule tire de son côté, le vieillard tire du sien. Supprimez ces groupes oisifs qui ne le suivent pas. Il n'en a que faire pour être ce qu'il est et ce qu'il est devenu, un simple confident de tragédie.

Eh bien ! oui ! Et je voudrais aussi que tout le soin, tout le travail du Théâtre-Français n'eût pas abouti à cette transformation inattendue : mais le cinquième acte de la pièce est si beau que j'oublie tout le reste. Le cinquième acte est plein de larmes. Quand on arrive au cinquième acte, on ne demande plus à l'art français s'il s'est trop substitué à l'art grec, à Geffroy si ce jeu muet, ces mains perdues dans le vide et cherchant la route de l'aveugle, ce front appuyé sur la pierre, ce corps qui plie et ces bras qui s'abandonnent de désespoir, appartiennent à la vérité moderne ou à la convention antique. Geffroy joue supérieurement tout le rôle d'Œdipe. Il est noble et simple, doux et hautain, un peu moins ombrageux peut-être et moins emporté que l'Œdipe grec, mais plus touchant par cela même et plus digne de pitié. Je ne sais pas comment Talma aurait rendu le rôle, mais je ne vois pas qu'il l'eût mieux compris, ni qu'il eût été plus père et plus pénétré d'une émotion véritable.

. . . .

Les plus courts éloges sont les meilleurs. M. Jules Lacroix n'aura donc de moi que celui-ci : sa traduction est presque

littérale et elle est poétique. Elle rend le texte avec scrupule, elle dialogue avec une vérité singulière, elle est dans le mouvement de l'original et dans celui de la passion. Enfin, elle est une traduction pour les érudits; pour tout le monde une tragédie qui épouvante et qui fait pleurer. Courage! Athéniens! pleurez! C'est du Sophocle cette fois! M. Dacier serait content.

. . . .

EDOUARD THIERRY.

(*Le Pays.* — 27 septembre 1858.)

Le plus vif éloge que l'on puisse faire à M. Jules Lacroix, c'est que sa version a l'air de lui appartenir. Aucune fatigue apparente ; mais au prix de quelle fatigue réelle il a pu tromper à ce point son auditoire et ses lecteurs, c'est ce que n'ignore aucun de ceux qui ont engagé cette lutte presque impossible de la versification française contre la versification grecque. Pas de rhétorique dans les vers de M. Jules Lacroix, pas plus que dans ceux de Sophocle ; pas de vulgarité, pas de prosaïsme non plus. L'épithète, qui caractérise trop fortement peut-être nos langues méridionales, est plutôt en deçà qu'au delà du texte de Sophocle dans la traduction du poëte français, et quel interprète se serait refusé l'aide facile de cet auxiliaire ?

Nous ignorons le destin réservé à l'*Œdipe roi* de la Comédie-Française et aux efforts presque toujours heureux de M. Geffroy pour en interpréter les différents aspects ; mais nous n'hésitons pas à dire que ce n'est pas aux recettes qu'il faut mesurer la valeur d'une œuvre pareille ; c'est à sa beauté et à son utilité littéraires. Le théâtre de la rue de Richelieu n'est pas une entreprise dont le caissier doive être le

conseil suprême. Sans être un sujet de ruine pour l'État, il peut bien quelquefois l'induire en dépense, et c'est s'enrichir réellement que de s'appauvrir ainsi.

Henry Trianon.

(*Le Corsaire.* — 16 octobre 1858.)

Proclamons avec les gens de goût qu'après les chefs-d'œuvre, les meilleurs ouvrages sont encore les traductions des chefs-d'œuvre. Plus la difficulté sera grande, et plus grand sera l'honneur de l'avoir surmontée. Tel est précisément le lot de M. Jules Lacroix ; il côtoie toujours l'original, il le suit vers à vers, voilà pour la précision ; il est inspiré tout en traduisant, et il reproduit, sans les effacer jamais et le plus souvent même sans les affaiblir, les plus beaux traits du modèle et ses plus fines délicatesses : voilà pour l'exactitude. S'il manque à son œuvre un souffle de l'Olympe sophocléen, et si l'éclatante beauté de l'original ne nous est pas tout à fait rendue, c'est que le miracle — M. Jules Lacroix le sait mieux que personne — est tout simplement impossible. Il ne faut pas s'en prendre au traducteur des impuissances de la langue.

Philippe Busoni.

(*L'Illustration.* — Septembre 1858.)

Nous sortons du Théâtre-Français où l'*Œdipe roi,* traduit par M. Jules Lacroix, vient d'être représenté. Cette représentation a une importance littéraire qui ne nous permet pas d'en entreprendre aujourd'hui le compte rendu détaillé. Cet *Œdipe,* cette œuvre splendide de l'antiquité, sur laquelle notre collaborateur M. Listener vient de donner des détails si intéres-

sants, l'*Œdipe* de Sophocle, M. Jules Lacroix vient de le ressusciter avec un grand bonheur. Il en a fait son œuvre à lui, une œuvre française inspirée par le génie antique. Quelle portée a cette tentative et quelles conséquences elle peut avoir, c'est ce que nous examinerons à loisir. Aujourd'hui nous constatons le succès d'*Œdipe* acclamé par les Athéniens de Paris, auxquels l'auteur aurait pu crier du haut de sa loge, s'il eût osé se montrer : « Applaudissez, c'est du Sophocle ! » Constatons aujourd'hui le succès. Jeudi prochain, nous ferons la part de la critique.

Achille Denis.

(*Revue et Gazette des Théâtres.* — 19 septembre 1858.)

L'apparition de l'œuvre remarquable de M. Jules Lacroix ne nous paraît pas avoir une grande portée littéraire. Nous voulons dire qu'elle ne nous permet de rien préjuger pour l'avenir. Elle n'annonce ni la tragédie ni le drame. Ce n'est ni un système, ni une profession de foi, c'est une étude, une fort belle et intéressante étude, une noble fantaisie de poëte noblement réalisée par le directeur et les artistes du Théâtre-Français. Il n'y a donc pas lieu, selon nous, de se répandre en malédictions contre l'art moderne, contre les immoralités du théâtre contemporain, à propos de cette glorieuse mise en lumière d'un vieux chef-d'œuvre.

. . . .

Le public, avons-nous dit, a accueilli *Œdipe* avec une vive et sincère sympathie. Il a écouté avec une attention dont nous ne l'aurions pas cru capable cette pièce qui dure deux heures et demie, pendant la durée de laquelle on n'a pas baissé le rideau et dont les formes sévères pouvaient rebuter des spectateurs frivoles habitués à des ouvrages plus légers. *Œdipe* est un chef-d'œuvre, qui en doute ? Mais nous oserons dire

qu'il existe dans le théâtre ancien des chefs-d'œuvre mieux faits peut-être pour exciter l'intérêt d'un public de notre temps.

ACHILLE DENIS.

(*Revue et Gazette des Théâtres.* — 21 septembre 1858.)

Si beau que soit le spectacle de l'*Œdipe roi* que vient de représenter le Théâtre-Français, il ne prête pas beaucoup aux développements de la critique. On admire, on est ému; en sortant du théâtre, on se sent un monde de pensées dans la tête, et finalement on trouve qu'on n'a rien à dire, parce que tout a été dit.

. . . .

J'ajouterai que dans le drame, depuis Sophocle, les modernes n'ont rien inventé. Non-seulement notre théâtre classique est en germe là dedans, mais le génie indépendant de Shakspeare, de Goëthe et de Schiller y a puisé ses plus belles inspirations; et si je descends jusqu'à nos dramaturges du boulevard, je trouve dans *Œdipe roi* les plus habiles complications de MM. Bouchardy, Dennery et Anicet-Bourgeois.

. . . .

Je n'examinerai ni les imitations, ni les traductions qui ont précédé le beau travail de M. Jules Lacroix. Je sais bien que Voltaire s'est donné beaucoup de mal pour faire croire qu'il était supérieur à Sophocle. Mais laissons ce grand enfant de génie dormir en paix dans sa tombe, en proclamant que la fidèle traduction de M. Jules Lacroix est la plus complète, la plus conforme au génie de la langue grecque que nous ayons encore, et même on n'ira pas plus loin que lui; on ne fera pas mieux.

M. Jules Lacroix est un Helléniste et un Latin. On connaît sa magnifique traduction de Juvénal; mais c'est aussi un poëte

original à ses heures. Son recueil de sonnets est un petit chef-d'œuvre. Avec son digne collaborateur Auguste Maquet, il a fait *Valéria*, un des triomphes de Rachel. Quant à son *Testament de César*, inspiré de Shakspeare, vous ne l'avez certes pas oublié.

Sa traduction d'*Œdipe roi* est un véritable chef-d'œuvre de bénédictin et de poëte. Il a traduit Sophocle presque mot à mot, et il semble, en écoutant sa tragédie, qu'elle soit l'œuvre indépendante d'un poëte créateur.

Jules de Premaray.

(*La Patrie*. — 27 septembre 1858.)

La traduction de M. Jules Lacroix, ainsi que je le disais tout à l'heure, m'a paru, autant que j'ai pu en juger par une seule audition, admirablement faite, dans la partie dramatique au moins, et dans la partie du rôle du chœur qui se lie intimement à l'action. Le vers m'a paru généralement plein et sonore, souvent bien frappé; le mot est presque traduit par le mot. J'avais le texte grec de Sophocle à la main pendant la représentation, et toutes les fois qu'un doute ou une hésitation naissait dans mon esprit, je m'y reportais immédiatement. La partie lyrique m'a moins satisfait, non que la traduction ne soit très-belle et très-éloquente, mais à cause des modifications et des retranchements qu'a cru pouvoir y faire M. Jules Lacroix, quoique ces modifications et ces retranchements soient peu considérables.

. . . .

Les vers lyriques de M. Jules Lacroix m'ont paru fort beaux, mais il m'a semblé que ce n'était pas toujours le *babillage* vif et parfois strident de la strophe et de l'antistrophe de Sophocle.

. . . .

Quel que soit le résultat de la tentative, je félicite sincèrement la Comédie-Française et M. Jules Lacroix d'avoir osé l'entreprendre. Une lutte, même inégale en quelques parties, avec un chef-d'œuvre de la taille de l'*Œdipe roi* de Sophocle est toujours une très-grande chose. Le temps, d'ailleurs, y est propice! Dans la disette de grandes œuvres où nous sommes, il est bon que les esprits se retournent vers les chefs-d'œuvre d'autrefois.

J.-M. Tiengou.

(*La Gazette de France.* — 27 septembre 1858.)

Le plus grand éloge que l'on puisse faire de cette tragédie, c'est de dire que tous ceux qui l'ont imitée, et Corneille, et Voltaire, l'ont gâtée par tout ce qu'ils y ont ajouté, et l'ont affaiblie par tout ce qu'ils en ont ôté. Nous aurions voulu comparer ces imitations à l'original; nous aurions voulu aussi examiner la traduction un peu trop libre faite par Marie-Joseph Chénier, sur l'invitation que Napoléon lui en fit faire par Fontanes; mais les limites de ce feuilleton nous forcent de nous arrêter. C'est à peine s'il nous reste de la place pour louer en quelques mots la traduction de M. Jules Lacroix, qui reproduit toujours exactement, et souvent avec bonheur, soit la passion, soit la naïveté de Sophocle.

E.-D. de Biéville.

(*Le Siècle.* — 27 septembre 1858.)

Après tant d'efforts malheureux, il fallait ou renoncer à naturaliser en France l'*Œdipe roi*, ou revenir à la vérité

simple et toute-puissante, c'est-à-dire à Sophocle lui-même. M. Jules Lacroix a pris ce moyen suprême, en traduisant de telle sorte le chef-d'œuvre que le public comprît partout la beauté du drame. M. Empis a fait à cette traduction le meilleur accueil, et le succès de l'*Œdipe roi* au Théâtre-Français est éclatant.

. . . .

La toile se lève sur un des plus grands spectacles qu'on puisse imaginer : un peuple suppliant, des femmes en prière, une ville désolée, une terre en deuil, toutes les douleurs réunies autour du roi ou au pied des autels ; à droite et à gauche, les temples qui gardent les terribles secrets de la justice divine, au fond, les montagnes.

. . . .

Nos théâtres étroits, notre ciel, notre langue, notre génie national et nos usages ne permettent pas d'espérer une résurrection absolue du répertoire des Grecs, mais il s'agit de bien choisir et d'oser. Le Théâtre-Français a conduit vaillamment cette entreprise délicate. Il n'a plus le personnel de tragédiens qui jadis lui donnait tant d'éclat ; on s'est dévoué, on a abordé sans répugnance des rôles fort difficiles ; le courage a secondé le talent.

. . . .

Ces vers enfin de M. Jules Lacroix, qu'il faut entendre, sont vraiment dramatiques. Faits pour la scène, fidèles aux mouvements de Sophocle, vigoureux et immédiats, ils n'ont pas le défaut d'être sublimes. « On m'a forcé, disait un jour Alexandre Soumet, on m'a forcé à empoisonner ma pièce de beaux vers ! » Plus d'un écrivain parmi nous croit encore que la poésie lyrique et la poésie élégiaque sont fort à leur place dans un théâtre ; le public, au contraire, n'est point fâché que le poëte se laisse oublier un instant au profit de l'action et de la vérité. M. Jules Lacroix n'a pas mis sa personnalité dans cette affaire ; il a tenté de rendre Sophocle intelligible, et lui a le plus possible cédé la parole. Son œuvre est, à nos

yeux, excellente par la simplicité même et la mesure qu'il y apporte : elle a pleinement réussi.

Émile Chasles.

(*Revue contemporaine.* — 15 octobre 1858.)

REPRISE D'*ŒDIPE ROI*

— 1861 —

Le théâtre a bien fait de remettre en gloire, en grand honneur, l'*Œdipe roi*, de Sophocle, une œuvre excellente de M. Jules Lacroix. Quiconque a l'honneur d'appartenir, de près ou de loin, à la famille lettrée, a déjà rendu toute justice au savant, au poétique, au patient traducteur de Sophocle. Ils ont reconnu la simplicité, l'énergie et la vérité de ce drame emprunté à la plus terrible, à la plus touchante histoire que l'antiquité nous ait laissée. Un pied dans l'abîme, elle touche aux astres; elle nous vient de cette religion du Destin, de l'inflexible Destin. L'antique Fatalité n'a rien produit de plus solennel... de plus simple aussi. La simplicité est un des grands mérites, j'ai presque dit la plus rare vertu des poëtes d'Athènes.

. . . .

. . . .

A Rome, depuis le temps de Plaute, et ceci soit dit en passant, il y avait trois sortes d'acclamations : l'acclamation au Sénat pour le prince; on s'inclinait en criant : *Vive Néron! vive Tibère!* l'acclamation pour les comédiens, qui consistait en cris vagues et confus, avec ces mots : *Omnes! omnes!* que nous avons traduits de nos jours, chose étonnante, en criant sottement : *Tous! tous!* sans nous douter que nous étions les sots

copistes des Romains de la république. Enfin, il y avait l'acclamation en faveur des gens de lettres, et cette acclamation, la plus respectable et la plus charmante, était une musique, ou tout simplement une strophe improvisée à la louange du poëte acclamé... Peu s'en est fallu que l'*Œdipe roi* n'ait attiré l'autre soir à M. Jules Lacroix cette acclamation glorieuse. Ah! le bon poëte et l'homme intelligent, laborieux, fidèle à ses doctrines, fidèle ami des anciens! Que de belles choses il a déjà tentées! Traducteur de Perse et de Juvénal en très-beaux vers, traducteur d'Horace; il a fait un livre entier de sonnets; il est l'auteur du *Testament de César;* il nous a montré le *Macbeth* de Shakspeare; il nous racontait l'an passé, dans un drame excellent, l'horrible jeunesse de Louis XI, et maintenant il nous ramène à Sophocle, au chef-d'œuvre, à l'antiquité, aux pentes sacrées du Parnasse, toutes remplies de jeunesse inaltérable et de poétiques douleurs.

JULES JANIN.

(*Journal des Débats.* — 5 août 1861.)

Le Théâtre-Français nous a convoqués hier soir pour la reprise d'*Œdipe roi*. J'ai eu bien du plaisir. Je ne croyais pas qu'il me restât rien à apprendre sur cette pièce du vieux tragique grec. Je l'avais si souvent fait expliquer! Il ne s'était guère passé d'année, durant mon professorat, que je ne l'eusse étudiée avec mes élèves, commentant chaque scène et presque chaque vers. La veille même de la représentation je l'avais relue avec transport; je croyais en comprendre la perfection tranquille et sereine. Le théâtre m'a révélé des beautés qui m'étaient échappées, parce que je ne les avais pas vues dans leur jour. Le dernier acte m'avait toujours semblé long. Je n'aurais pas osé dire que la lecture m'en fatiguait; mais il

est sûr que cette fin traîne un peu quand on explique l'ouvrage vers à vers.

Elle est admirable à la scène. Je ne sais rien de plus beau que ce Titan foudroyé. Lui, si superbe, si violent, qui se laissait si aisément aller à tous les emportements d'un indomptable orgueil, il a senti sur son épaule la puissante main du Destin. Il pleure, et avec quelle abondance de larmes ! avec quels accents de tendresse déchirante ! Il n'y avait guère de femmes dans la salle ; on aurait pu les compter. Mais j'en voyais quelques-unes qui s'essuyaient les yeux. Ah ! qu'elles avaient raison ! Ce sont là les vrais, les grands, les éternels sentiments de l'âme humaine ; la source en est ouverte, elle coule sans effort à flots profonds et inépuisables.

Et quelle merveille de mise en scène ! On a souvent parlé du premier acte : tous ces Thébains, femmes, enfants, vieillards, prosternés aux portes du palais, et le roi paraissant au seuil pour consoler cette multitude. Mais ce dernier acte a je ne sais quoi d'imposant et de triste dans sa majesté. Œdipe s'éloigne pour un exil éternel ; il traverse la foule qui s'incline sur son passage, et on le suit longtemps des yeux, tandis que sur le devant du théâtre le chœur s'apitoie sur cette infortune et la propose aux spectateurs comme une terrible leçon.

Je ne crains pas de dire que la traduction de M. Lacroix est un chef-d'œuvre du genre. Je viens de la lire et je la recommande à tous mes collègues de l'Université. Sauf les chœurs, qui ne donnent pas la sensation du grec, et qu'on ferait peut-être bien de retrancher à la scène, il est impossible de voir une traduction plus fidèle, plus précise, d'une allure plus aisée, et qui rende mieux à la fois l'extrême familiarité, la noblesse soutenue et les mouvements sublimes de Sophocle. M. Lacroix a fait là une œuvre dont les lettrés lui doivent tenir grand compte.

Il n'y fallait pas seulement beaucoup de patience et une parfaite connaissance du grec : ces qualités ne sont que secon-

daires. L'auteur a dû être soutenu dans cette longue lutte contre un texte si difficile, par une admiration sans bornes et par une foi profonde. Il en a été récompensé : sa traduction restera.

Francisque Sarcey.

(*Opinion nationale.* — 5 août 1861.)

Le temps n'est pas loin où se réalisera la prédiction que M. Edmond Texier jetait si plaisamment dans un feuilleton du *Siècle :* — Le théâtre ne sera plus qu'un universel *Pied de Mouton.*

Et cependant, la Comédie-Française joue trois fois par semaine l'*Œdipe roi,* de Sophocle, et, malgré les effroyables chaleurs que nous subissons, la salle n'est pas aussi vide que pourraient le supposer les amateurs de feux de Bengale. Je l'ai revu deux fois depuis mon avant-dernier feuilleton.

. . . .

La traduction de M. Lacroix m'a fait le même plaisir à la seconde et à la troisième fois que je l'ai entendue. C'est une œuvre excellente et qui, dans son genre, est arrivée à la perfection. M. Lacroix s'était, de longue date, habitué à traduire les anciens. Il avait passé quinze ans de sa vie à transporter dans le vers français les beautés hardies et crues de Juvénal. J'ai cette traduction sur mon bureau, et je suis en train de la lire. Elle est merveilleuse de précision élégante et forte. M. Lacroix serre le texte latin avec une vigueur incomparable; il rompt l'alexandrin comme il lui plaît, et le plie, lui si noble et si dédaigneux, à toutes les audaces et à tous les cynismes du satirique romain. Et dire que Delille devint un homme important et célèbre le jour où il eut publié la traduction des *Géorgiques!* Ah! il faisait bon vivre au XVIII[e] siècle pour les gens de lettres! L'Académie a donné un prix à

M. Lacroix pour cette traduction de Juvénal; Delille fut nommé académicien pour la sienne.

FRANCISQUE SARCEY.

(*L'Opinion nationale.* — 19 août 1861.)

Le Théâtre-Français emploie ses loisirs d'été à des études intéressantes, dont il devrait profiter, tout aussi bien que le public. Il y a huit jours il reprenait solennellement la *Critique de l'École des femmes;* hier, il s'efforçait d'honorer *Sophocle.*

La traduction de M. Jules Lacroix est aussi exacte que possible. Le vers français s'adapte mal au vers grec ou latin; l'exigence de la rime et la régularité du rhythme donnent aussi une majesté de convention, une sorte de fausse attitude qui ne permet pas d'atteindre à la simplicité antique. Nous reprochons souvent aux acteurs de déclamer, au lieu de jouer; mais il est impossible de ne pas déclamer des périodes retentissantes, et de ne pas se montrer rhéteur dans des effets de rhétorique.

C'est ainsi que le rôle d'Œdipe, bien que fidèlement copié, se trouve avoir modifié un peu son caractère en se francisant.

LOUIS ULBACH.

(*Le Temps.* — 5 août 1861.)

Le Théâtre-Français a repris, depuis quelques jours, l'*Œdipe roi* de Sophocle, traduit en vers par M. Jules Lacroix, et puisque l'été est la saison des reprises, celle de cette tragédie sera la bien venue, entre toutes. Il était même temps

que le Théâtre-Français la reprît, s'il voulait que ceux qui l'ont vue et admirée, il y a trois ans, pussent la voir et l'admirer encore une fois. M. Geffroy va nous quitter; et quel est le comédien qui oserait jouer après lui le rôle d'Œdipe? Cette tragédie si émouvante, si touchante, si pleine de terreurs et de larmes, encadrée dans une mise en scène admirable, est certainement, de toutes les tragédies grecques, celle qui s'adapte le mieux à la scène moderne, par la parfaite harmonie de ses parties, par l'accord des personnages du drame avec ceux du chœur, par le développement progressif et régulier de l'action. C'est un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre peut-être des tragédies antiques, et ce qui ajoute un titre nouveau à tous les titres qu'elle possède à notre admiration, c'est que M. Jules Lacroix a su en faire un chef-d'œuvre français. Habile et poétique traducteur, non content de serrer de près l'original et de l'étreindre, il se l'incarne et il l'égale. Son vers calque le vers grec, son rhythme note en quelque sorte le rhythme attique, et son vers, ennemi des périphrases, exempt d'épithètes oiseuses, plein, fort, sonore, harmonieux, possède à la fois la simplicité grandiose et l'harmonieuse familiarité de celui de Sophocle.

A cette œuvre de M. Jules Lacroix, riche de tant de qualités, de tant de mérites, le succès ne pouvait manquer. Il fut grand en 1858; il a été plus grand encore cette fois.

A. Escande.

(*Union*. — 12 août 1861.)

Je n'ai pas vu la reprise de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, traduit littéralement par M. Jules Lacroix, et mis en scène avec le soin que l'administration actuelle du Théâtre-Français apporte toujours à ces solennités; mais j'ai vu la pièce dans sa nouveauté, en 1858, et je n'ai pas oublié le grand effet qu'elle produisait alors.

M. Jules Lacroix est un poëte et un traducteur émérite : il a traduit littéralement, selon son habitude, les satires de Juvénal et de Perse, et un prix de l'Académie française a honoré ce beau travail; il a traduit, littéralement toujours, les *Odes* d'Horace et le *Macbeth* de Shakspeare; de plus, il a donné, de son propre cru, deux grands drames en vers, *le Testament de César* et *Valéria;* et il vient de s'attaquer à Sophocle. S'il n'était qu'un traducteur, je l'admirerais moins, je le plaindrais moins; mais, quand on est soi-même un poëte original, le supplice est grand de se soumettre à la pensée d'un autre, de la suivre, de la côtoyer constamment, de s'interdire tout élan personnel, de plier son vers à l'idée du modèle, d'être un reflet quand on a été un rayon, à ses heures ! M. Jules Lacroix a ce courage et ce mérite.

Dans cette lutte contre Sophocle, de même que dans son duel avec Horace, M. Jules Lacroix avait à vaincre des difficultés toutes personnelles ; son vers, dru, solide, fortement nourri, armé jusqu'aux dents, pour ainsi dire, semblait fait pour se juxtaposer aux vers de Juvénal et de Perse, beaucoup mieux qu'au vers élégant, ingénieux, souple, spirituel du poëte de Tibur ; dans le drame, l'alexandrin robuste du traducteur pouvait, sans trop de peine, soutenir le poids de la poésie shakspearienne. Avec Sophocle, avec cette poésie aussi profonde, mais toute lumineuse et toute dorée, le succès était plus douteux pour M. Jules Lacroix. Le doute n'a pas été long : le traducteur a triomphé cette fois encore.

Henri de Bornier.

(*L'Ami de la Religion.* — 13 août 1861.)

M. Théophile Gautier retourne à Moscou pour terminer son grand ouvrage sur les arts en Russie, commencé il y a deux ans. C'est à nous qu'est échu l'honneur de le suppléer.

Le Théâtre-Français vient de reprendre l'*Œdipe roi*, de Sophocle, traduit littéralement en vers par un savant helléniste.

. . . .

M. Jules Lacroix, en se mettant à l'œuvre pour traduire l'*Œdipe roi* de Sophocle, savait d'avance qu'il serait écouté par ceux, encore nombreux, qui trouvent plaisir à méditer les belles conceptions de l'esprit, et cette conviction lui a donné la force nécessaire pour accomplir cette tâche, même après Voltaire, qui, lui aussi, avait composé un *Œdipe* imité de Sophocle, mais défiguré par les déclamations et les maximes philosophiques si fort à la mode au XVIIIe siècle.

. . . .

M. Édouard Thierry a bien mérité des lettres en remontant *Œdipe roi*. Cet hommage rendu à la poésie vient très à propos rendre l'espoir à ceux, peut-être trop prompts à s'alarmer, qui déplorent les tendances du théâtre et regrettent les empiétements lucratifs que de pures exhibitions, étrangères totalement à l'art, ont faits sur son domaine.

GUSTAVE CLAUDIN.

(*Moniteur universel.* — 5 août 1861.)

« Je me souviens, écrit Valincourt à l'un de ses amis, je me souviens qu'étant un jour à Auteuil, chez Despréaux, avec M. Nicolle et quelques autres amis d'un mérite distingué, nous mîmes Racine sur l'*Œdipe* de Sophocle. Il nous le récita tout entier, le traduisant sur-le-champ, et il s'émut à un tel point que tout ce que nous étions d'auditeurs nous éprouvâmes tous les sentiments de terreur sur quoi roule la tragédie. J'ai vu, ajoute-t-il, nos meilleurs acteurs sur le théâtre; j'ai entendu nos meilleures pièces, mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit; et au moment même où je

vous écris, je m'imagine encore voir Racine avec son livre à la main, et nous tous émus autour de lui. »

Cette émotion, à une simple lecture, étonnera bien des gens que ne peut toucher aujourd'hui *Œdipe roi*, même avec tout le spectacle, tout le prestige intelligent dont on l'entoure au Théâtre-Français. La sévère poésie que M. Jules Lacroix lui a donnée pour vêtement et qui fait à peine regretter son enveloppe grecque ; le talent si élevé, si profondément convaincu de Geffroy ; la grâce si bien disante de Mlles Favart et Ponsin, etc., etc. C'est que, pour comprendre les grandes œuvres du théâtre antique, pour en être vraiment ému, il ne suffit pas de l'attention distraite, ignorante et mal dégagée des affaires du jour, que l'on apporte, en bâillant à moitié, aux représentations ordinaires. Il s'agit ici moins d'un spectacle que d'une étude à laquelle d'autres études ont dû préparer.

Édouard Fournier.

(*La Patrie.* — 12 août 1861.)

Le Théâtre-Français a repris avec beaucoup de raison et de justice la fidèle traduction de l'*Œdipe roi* de Sophocle, que M. Jules Lacroix a donnée il y a trois ans.

. . . .

Il n'y a pas lieu d'espérer que la reprise d'*Œdipe roi* attire une affluence considérable ; la vogue du *Pied de Mouton*, et de toutes les pièces de la même farine est encore trop grande. Le premier soir de cette reprise, un public que l'on pourrait justement appeler un public d'élite, car il se composait en grande partie d'illustrations de tout genre, était clair-semé dans la salle. Aux représentations suivantes, il est probable que l'affluence aura diminué encore. N'importe ! l'*Œdipe roi* ne dût-il avoir chaque année que deux ou trois représentations, il faut qu'il les ait, il faut que cet admirable

type de la tragédie grecque demeure au répertoire, ne fût-ce que comme un *diapason* du simple et du vrai, ne fût-ce que pour montrer à ceux qui l'ignorent ou qui l'oublient que les plus grands poëtes dramatiques ont toujours été les plus habiles dans l'art de ménager et de conduire une action, et que Sophocle mérite plus que tout autre ces aimables noms de *charpentier*, de *carcassier* dramatique, que la plupart de ceux qui ne savent pas composer une pièce prodiguent à ceux qui le savent.

E.-D. de Biéville.

(*Le Siècle.* — 12 août 1861.)

Je ne me prétends pas grand clerc en fait de grec; je ne serais pas digne sans doute qu'aucune Armande me dît :

Ah! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse!

et pourtant, avec mes minces lumières helléniques, j'ose dire que la traduction de M. Jules Lacroix est une merveille de patience, d'exactitude, et qu'il a souvent rendu avec un bonheur inouï les difficultés et les idiotismes de son auteur. La Comédie-Française devait certainement à ce sérieux travail l'honneur qu'elle vient de lui faire.

G. de Saint-Valry.

(*Le Pays.* — 13 août 1861.)

La Comédie-Française a repris *Œdipe roi*, un chef-d'œuvre de la tragédie d'autrefois, traduit et remis au théâtre par un érudit contemporain.

. . . .

La traduction de M. Lacroix est très-exacte et très-fidèle. Souvent le mot y est traduit par le mot, et l'idée est presque toujours suivie avec exactitude. Cependant, je n'oserais pas

dire que le sentiment général soit bien celui de la tragédie originale. Les tragédies grecques, celles de Sophocle et d'Euripide au moins, sont surtout faites de musique. La musique manque un peu à la traduction de M. Lacroix, non dans le rôle du personnage qu'on nomme le Chœur, mais dans les strophes et antistrophes..... A mon avis, les parties les mieux traitées, celles qui se rapprochent le plus du sentiment de la pièce originale, sont les interrogatoires du messager de Corinthe et du vieux berger du Cithéron. On croirait parfois, dans ces interrogatoires, entendre Sophocle lui-même. M. Geffroy joue Œdipe excellemment.

J.-M. Tiengou.

(*Gazette de France.* — 12 août 1861.)

Ce n'était qu'une longue et unanime approbation. Parfois, — souvent même, — c'était plus que de la simple approbation; c'était de l'enthousiasme.

Et la salle avait plutôt l'aspect d'un auditoire académique que d'un public de spectacle. C'était tout un parterre de gens de lettres, tout un hémicycle de poëtes, de critiques, d'académiciens, de professeurs et d'artistes.

. . . .

On a voulu, — après la représentation, bien entendu; on n'en aurait pas eu le temps pendant, absorbé comme on l'était par l'admiration, — on a voulu chicaner, qu'on nous passe le mot, sur la mise en scène :

Les personnages, disait-on, auraient dû occuper le *proscenium* ou péristyle exhaussé; les chœurs se mouvoir dans le thymélé, sur l'hémicycle inférieur de la scène.

Ils auraient dû chanter, plutôt que déclamer en se laissant accompagner par une musique instrumentale. L'orchestre, changé en hyposcenium, aurait dû se marier au *chant*, non pas à la simple *voix* du chœur, et se composer de

flûtes, de hautbois, de cythares et de lyres avec ou sans plectrum, de cymbales, de triangles et de crotales.

A merveille! Pourquoi ne pas jouer tout de suite la tragédie sur la place publique, afin de mieux imiter les Athéniens[1]?

A. DE LAUZIÈRES.

La Comédie-Française ne doit pas être la succursale du Gymnase ou du Vaudeville; qu'elle monte à ses risques et périls des œuvres fortement conçues, lentement élaborées, des œuvres de style et de goût, quand bien même elles ne devraient produire que de médiocres recettes. Elle a pour mission d'honorer les lettres et non de les exploiter.

A ce propos, je ne puis qu'approuver la reprise de l'*Œdipe* de M. Lacroix, une œuvre éminemment littéraire, faite pour élever le niveau des intelligences, et pour consoler de toutes les pauvretés et de toutes les sottises actuelles ceux qui aiment encore les nobles sentiments, les grandes images et les beaux vers.

P.-A. FIORENTINO.

(*Le Constitutionnel.* — 12 août 1861.)

Le Théâtre-Français a repris, sans grand succès, hélas! l'*Œdipe roi*, traduit par M. Jules Lacroix. Il n'y a rien de plus beau sous le soleil que la tragédie de Sophocle. La tragédie de M. Lacroix est très-fidèle et très-belle, Geffroy joue le rôle d'Œdipe avec une grandeur et une dignité antiques. Mais la Muse crie dans le désert. Allez donc montrer un bas-relief de

---

1. C'est en 1858, le lendemain de la première représentation, que parut l'article de M. de Lauzières dans le *Réveil*, fondé par M. Granier de Cassagnac. Le traducteur de Sophocle a souvent regretté la musique si remarquable, tour à tour éclatante ou sombre, dramatique toujours, que M. Membrée avait composée pour *Œdipe roi*. P. L.

marbre blanc à quatre personnages rangés de file, aux gens que la Féerie hébète depuis six mois de lazzis et de feux de Bengale! Les Dieux s'en vont et les clowns arrivent! La tragédie expirante reçoit le coup du *Pied de Mouton.*

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*Presse.* — 12 août 1861.)

Le lendemain de notre départ on allait jouer, heureux présage de rénovation littéraire, l'*Œdipe roi* de Sophocle, traduit par Jules Lacroix en vers larges, simples et grands comme l'antique.

. . . .

Il nous tardait de reprendre le collier du feuilleton secoué si joyeusement.

. . . .

A peine descendu de wagon, les jambes raides encore du trajet, nous courons à celui qui a bien voulu prendre la plume laissée par nous dans l'encrier hebdomadaire et qui s'en est servi avec intelligence, équité et bon goût pendant cette ingrate saison. — Eh bien! où faut-il aller? Nous ne sommes plus au courant. Nous arrivons de Nijni-Novgorod.

. . . .

Qu'annonce-t-on ici? une comédie? un drame en vers? une pièce à grand spectacle où du moins la peinture supplée la poésie absente?

— Voici, nous répondit Gustave Claudin, votre feuilleton, net de tout arriéré. Les mélodrames sont là sur cette planche, les vaudevilles sur cette autre, tous avec une étiquette qui, le plus souvent, est une épitaphe. *Œdipe roi* a disparu de l'affiche. *Le Pied de Mouton* s'y maintient. Nigaudinos a vaincu Sophocle. Tel est le goût des Athéniens modernes.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*Le Moniteur.* — 4 novembre 1861.)

LE TESTAMENT DE CÉSAR[1]

— 1849 —

Nous en sommes venus à n'avoir pas de plus grande joie au théâtre que de chercher l'allusion politique.

. . . .

Telle était la pensée et la préoccupation, hier soir, au Théâtre-Français, pendant les cinq heures de poésie éclatante et de drame héroïque dont Jules César a été le héros. En effet, quelle époque plus semblable à la nôtre? Un temps de trouble et de misère, de doute et de malaise; la liberté expirante au profit d'un avenir plein de dangers et de ténèbres; la longue querelle du riche et du pauvre arrivée à ses dernières limites; tous les paradoxes politiques indignement lancés à travers le monde épouvanté de ces nouveautés étranges; la vieille société à jamais vaincue et dépassée; la terrible question du partage des terres; les anciens révolutionnaires

---

1. A mesure que j'avance dans mon travail d'éditeur responsable, je me demande, en présence de la sympathie et des éloges presque unanimes de la presse, je me demande si ma plume fraternelle ne devrait pas en atténuer parfois l'expression si chaleureuse. Mais, après quelque hésitation, je les maintiens en grande partie pour les deux premières pièces. *Œdipe roi* trouve naturellement son excuse dans les paroles de M. Villemain et le suffrage de l'Académie. Quant au *Testament de César,* arrêté fatalement en plein succès par un concours d'étranges circonstances et de fâcheuses complications, c'est le début de l'auteur au théâtre : je me rappelle cette magnifique première représentation, l'enthousiasme de la salle tout entière; et c'est, je crois, justice de remettre sous les yeux du public d'aujourd'hui l'opinion d'alors et les jugements de la critique littéraire en 1849.

P. L.
(Bibliophile Jacob.)

remis en honneur; les Gracques glorifiés, Catilina invoqué comme un dieu !

. . . .

Pompée est un instant le seul défenseur de la chose publique, la seule épée et la seule force... — Bientôt cette trêve d'une heure est remplacée par les batailles ardentes des haines, des ambitions, des vengeances, des avidités de tout genre, et les prévoyants se disent enfin que c'en est fini à tout jamais de la société romaine, lorsque, du milieu de la noblesse et du peuple tout ensemble, le fils de Vénus et le petit-fils de Marius, Jules César, éclate et se montre, comète imprévue, dans le ciel romain.

Oui, l'allusion est partout, à chaque page de ce dernier livre de l'histoire romaine à son déclin.

. . . .

Ces sortes de moments de l'histoire sont favorables à quiconque se veut poser en maître et en régulateur de la société aux abois; favorables à Sylla, le chef de la noblesse; favorables à Marius, le dieu du peuple; favorables à Jules César, l'homme du tiers-parti, l'enfant des deux races, le capitaine habile des deux armées opposées. Une fois lancé dans ce grand chemin qui mène au Capitole ou à la roche Tarpéienne, entre deux abîmes, César ne s'arrête plus; une inspiration invincible le pousse en avant; tout lui sert : la popularité et la haine changeante des multitudes; il obtient la majorité, quoi qu'il fasse; tantôt la voix du peuple, tantôt l'assentiment du Sénat; à chaque instant, on le proclame roi et seigneur; lui, cependant, en présence de la dignité rêvée, il se trouble, il hésite, il tremble, il voudrait qu'on lui fît violence. Ainsi fait César, et quand le peuple murmure du bandeau royal que Marc-Antoine présente, après boire, à son général, César se dédommage en gagnant de nouvelles victoires. Il remplace le trône par des triomphes sans fin; pour une couronne de laurier qui couvre sa tête chauve, il jette l'or et le blé à grands flots dans toute l'Italie; il est prêtre et consul;

qu'il dise un mot, qu'il fasse un signe, son laurier sera remplacé par une couronne d'or.

. . . .

Quand, enfin, le trône est élevé, le temple debout, l'autel fumant, et que l'univers se prosterne aux pieds de la grandeur impériale du César dictateur et pontife et des Césars à venir, *héritiers de ses divinités,* alors, dans un coin de l'antique société romaine dépouillée de ses lois et de ses mœurs, entre ce Forum vide et ce Sénat muet, au pied de ce trône où monte le maître d'un pas dédaigneux, parmi ces courtisans et ces esclaves de la fortune insolente, au bruit du tonnerre précurseur, à la lueur des comètes errantes et des étoiles qui tombent du ciel, pendant que mugit le taureau des sacrifices et que pleurent les chevaux du triomphe, quelques hommes pâles, enveloppés dans un manteau austère, entourent le maître du monde et le jettent mort aux pieds de la statue de Pompée.

Voilà cette histoire et ce drame, le drame des grandeurs et de la chute de César. Elle a tenté de beaux esprits et de grands génies, Scudéri et Voltaire; elle a passionné Shakspeare... Ainsi le nouveau poëte, M. Jules Lacroix, était tout à fait dans le droit de son imagination et de son talent, lorsqu'il mettait un pied hardi dans ce fameux drame du monde romain au désespoir. M. Jules Lacroix était d'ailleurs très-digne de tenter l'entreprise; il s'est nourri de bonne heure des fortes et sévères études de l'antiquité; il s'en est fait un devoir et non pas un jouet frivole; il ne s'est pas contenté de s'envelopper dans la peau du lion, il a sucé la moelle du lion; et quand tant d'autres se contentent d'un tableau de genre, il a fait un tableau d'histoire à la façon des maîtres sévères qui font poser le modèle devant eux.

Le premier acte, qui n'est, à vrai dire, qu'une exposition, se passe chez Cythéris, une de ces filles de Lasthénie et d'Épicure, que la Grèce oisive et vengeresse envoyait à Rome.

. . . .

Ce premier acte est tout rempli de coquetteries charmantes entre César et Cythéris. Cythéris, c'est Mlle Brohan elle-même, élégante et vive, rieuse et galante, la vraie et belle Cythéris, qui récite à merveille l'*Ode à la Colombe* de l'épicurien Anacréon ; car ce n'est pas un des moindres charmes de cette vaste composition dramatique, on y rencontre à chaque pas les souvenirs de Rhodes ou de Mytilène, les parfums de Tibur ou de Tarente, les molles élégies de la Grèce ou de l'Italie; tantôt l'ode à Télèphe, tantôt la chanson à Glycère, ou bien les magnifiques invocations de Lucrèce *à l'amour*, ou encore le *suave mari magno,* traduit de main de maître, et comme le pourrait traduire le traducteur de Juvénal, traducteur couronné naguère par l'Académie française qui l'a adopté, *alma nutrix*, comme un de ses plus chers nourrissons.

. . . .

Vous avez vu souvent en été une blonde forêt d'épis dorés au soleil, à peine agités par le vent ; si parfois Eole, ou Borée, ou le violent Zéphyre vient à souffler à l'occident, aussitôt s'élève autour de vous une tempête d'épis entre-choqués, pendant que plus haut, sur vos têtes, le balancement du hêtre ou du peuplier d'Italie fait entendre un frissonnement poétique... Tel est l'effet que produit dans notre drame le souffle impétueux du grand Shakspeare, lorsque, arrivé à cette limite extrême de sa tragédie, le poëte français emprunte au vieux William sa passion, son énergie et sa colère. Aussitôt tout frémit et tout tremble dans notre drame agrandi ! Aussitôt disparaît cette poétique affectation de l'antique poésie, ce soin minutieux et cette copie laborieuse des modèles.

. . . .

Certes, M. Jules Lacroix a bien fait de ne pas quitter ce manteau de pourpre et d'or, de prendre par la main l'histoire romaine ; mais je le loue et je le vante, une fois arrivé à la catastrophe et au dénoûment final, de s'être précipité, la tête la première, dans les eaux de Shakspeare, ce fleuve débordé qui a touché à tous les rivages de la Grèce et de l'Italie,

de l'Angleterre et de la France. Les uns et les autres, depuis Voltaire, nous avons été élevés sous ce portique que l'on appelle : *Jules César, tragédie* de Shakspeare! Pas un de nous qui n'entende encore résonner à son oreille charmée les bruits de la rue et les cris de l'émeute romaine. Quel César plus éblouissant que le Jules César de Shakspeare! Quel demi-dieu mieux fait pour être adoré de cette multitude avide de nouveauté! Quel bruit de fêtes et quel fracas de victoires dans cette foule où déjà la voix prophétique a fait entendre le cri sinistre : *César, prends garde aux Ides de Mars!*

. . . .

Tout ce qu'il a pu prendre au *Jules César* de Shakspeare, M. Lacroix l'a pris avec cette fermeté de main et de diction qui fait partie de son talent; le public, de son côté, s'est laissé prendre à ce dénoûment terrible où respirent la verve, l'émotion, les passions et la poésie du grand Shakspeare!

. . . .

Dans le drame de M. Jules Lacroix, ce meurtre s'accomplit sous nos yeux; le héros est seul et frappé de tous. Rien n'a égalé l'effroi et le saisissement du parterre à la vue de cette longue tragédie : César qui chancelle et qui tombe; ce féroce Brutus qui frappe au cœur en détournant les yeux, ce silence du coup de poignard, puis bientôt la multitude ameutée autour de l'homme assassiné, et contemplant ce noble sang avec terreur d'abord, avec pitié bientôt, en un mot, comme dit Cicéron : « Ce drame sans exemple dans le monde, la liberté retrouvée, et point encore de République! » Tels sont les éléments de cette dernière partie, où l'on vous montre le peuple de Rome entraîné par Antoine, pillant, brûlant toutes choses, et massacrant, pour venger César, quiconque porte un nom pareil au nom de ses meurtriers.

A cette dernière scène, un débat s'est élevé entre plusieurs spectateurs quelque peu rouges, et plusieurs spectateurs par trop impatients. Les uns ont applaudi le meurtre de César (comme on a applaudi à la Porte-Saint-Martin les assassins

du comte Rossi!); les autres ont protesté par leur indignation et par leurs cris; mieux valait écouter en silence cette terrible tragédie et profiter de ses terribles enseignements.

En effet, César est mort, mais il nous reste à faire le compte de ses meurtriers. Shakspeare s'en est chargé, et M. Jules Lacroix à son exemple.

. . . .

Composé avec ces rares, poétiques et curieux éléments d'une grande et terrible histoire qui est un peu notre histoire, et tout rempli de ces dangers qui sont nos dangers, de ces passions qui sont nos passions, ce *Testament de César* vous représente un très-grand drame qui mérite l'attention et la curiosité de la foule. Dans ce vaste espace, un peu trop vaste peut-être, le drame respire à l'aise; la comédie y est abondante, l'enthousiasme facile, la curiosité toujours éveillée! Ces hommes et ces femmes qui frôlent l'abîme nous apparaissent, celles-ci dans toute leur grâce et ceux-là dans toute leur majesté. L'image de César, éclatante de toutes les grandes vertus et de tous les grands vices, prête beaucoup de sa lumière aux passions environnantes et elle les fait valoir : Brutus est peut-être un peu trop représenté comme un visionnaire de meurtre et de vengeance; Cassius, l'avant-dernier Romain, est calomnié à coup sûr, — du moins on y gagne un conspirateur tout nouveau; le jeune Octave est habilement indiqué; de toutes ces dames romaines, la plus charmante est Cléopâtre, *le serpent du Nil.*

. . . .

Oui, ce beau drame a réussi! Oui, pendant cinq heures d'émotion, de pitié, d'intérêt et de terreur, le public s'est laissé prendre à ces beaux vers! Oui, nous avons compté une à une, sans fatigue, non pas sans horreur, les vingt-trois blessures de César!

JULES JANIN.

(*Journal des Débats.* — 12 novembre 1849.)

La pièce de M. Jules Lacroix a ce mérite aujourd'hui singulièrement rare au théâtre d'être faite par *un lettré*. Maintenant les gens qui réussissent d'ordinaire aux choses dramatiques sont étrangers à ce qu'on appelait autrefois *humaniores litteræ*; en français : ils n'ont pas fait leurs humanités, belle expression qui indiquait que pour être vraiment digne du nom d'homme, il fallait connaître à fond ces nobles secrets de la pensée et du style, ce précieux dépôt légué par l'antiquité au monde moderne.

Sans doute ils ont beaucoup d'habileté, de savoir-faire, d'esprit même et d'observation, mais ils écrivent un patois vulgaire; on ne sent pas, dans leur phraséologie insipide, la forte saveur des origines. C'est une bonne fortune pour un critique de rencontrer un de ces ouvrages écrits avec la sérieuse conscience du savant et du poëte.

. . . .

Le *Testament de César* a les qualités mâles et robustes que nous aimons; tout y respire la force virile, et cela n'est pas étonnant. M. Jules Lacroix s'est nourri de moelle de lion, de Juvénal et de Shakspeare, qu'il a traduits tous deux avec une âpre fidélité et une vigueur peu commune.

Nous sommes heureux, pour l'honneur du public, que le *Testament de César* ait si bien réussi. Non, il n'est pas vrai, comme beaucoup de gens qui ont leurs raisons pour cela le donnent à entendre, que le public ne se plaise qu'aux vaudevilles frelatés, aux pièces à surprise, d'où jaillissent des effets pareils à ces diables lampassés de drap rouge qui s'élancent de tabatières perfides; il est capable de s'intéresser à autre chose qu'à l'éternel mariage de M. Arthur et de Mlle Henriette.

Ces grands caractères, ces nobles sentiments exprimés dans un pur langage, cette forte poésie, abreuvée aux sources antiques, ne forment-ils pas un spectacle aussi attrayant que cette suite d'entrées et de sorties, adroitement combinées, à quoi se réduit l'idéal des pièces ordinaires? Assurément, et la foule

des spectateurs qui se presse au Théâtre-Français pour entendre le *Testament de César*, en est une preuve.

. . . .

Le *Testament de César* est un heureux titre; il a l'avantage de désorienter l'imagination et de la détourner de la catastrophe trop prévue d'avance; en outre il rajeunit un sujet un peu usé.

M. Jules Lacroix, outre ce qu'il a apporté de son propre fonds, s'est inspiré librement de Shakspeare.

. . . .

Dans le drame de Shakspeare, c'est Brutus qui est le héros. Jules César, bien qu'il donne son nom à la pièce et la fasse vibrer de son souffle puissant, y paraît à peine et ne fait que la traverser pour aller tomber sanglant au pied de la statue de Pompée. Dans l'œuvre de M. Jules Lacroix, c'est la figure dessinée avec le plus de soin et d'amour.

. . . .

Chose singulière ! Brutus, qui se croyait républicain, n'était que conservateur. L'idée nouvelle, l'idée libre et féconde, ce n'était pas lui, mais César qui la représentait; Brutus ne formulait que le passé; nourri des traditions stoïciennes, il voulait opérer un retour violent aux vieilles mœurs ; prenant la dureté primitive pour de la vertu, il comprenait peu l'homme, et, comme tous les monomanes, ignorait la vie réelle : pur, austère, sobre, il avait toutes les qualités négatives. Aucun de ces défauts qui rendent sociable ne déparait ce caractère tout d'une pièce, mais médiocre, quoi qu'on en ait pu dire, médiocre surtout relativement à César, la plus grande figure humaine qui se soit jamais promenée sur notre petit monde : Brutus était classique, et cherchait dans les philosophes des autorités pour le meurtre. Quant à son époque, il ne s'en était pas douté; il n'avait pas senti les tressaillements de vie universelle qui faisaient palpiter le sein de César, et ne soupçonnait pas le monde nouveau qui allait surgir.

L'action de Brutus a rendu la République impossible pen-

dant bien des siècles, et la liberté saigne encore par les blessures de César.

. . . .

Le sujet en lui-même, nous n'avons guère besoin de le raconter; il n'en est pas de plus connu, de plus présent à la mémoire des hommes pourtant si oublieuse; on dirait que tout cela s'est passé hier, tant l'impression est vive et récente. Vingt siècles n'ont pas encore eu le temps d'éponger le sang de César sur les marches du Capitole!...

Mais nous indiquerons avec plus de détail la partie inventée par M. Jules Lacroix, la partie romanesque qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, serpente autour de l'histoire comme un pampre léger autour d'une sévère colonne antique.

(Suit l'analyse très-détaillée de la pièce, jusqu'au meurtre de César entrant au Sénat.)

. . . .

Cette scène terrible, exécutée dans toute sa crudité historique, a fait frissonner la salle.

Puis vient l'admirable harangue d'Antoine, imitée de Shakspeare, véritable chef-d'œuvre d'adresse et d'éloquence où la connaissance du cœur humain éclate à un degré si prodigieux.

Antoine, déployant le manteau de César et montrant les trous faits par les poignards des conjurés, a produit sur les spectateurs un immense effet de pitié et d'indignation.

. . . .

Le début de M. Jules Lacroix est un coup de maître. Les précieux conseils d'Alexandre Dumas, chez qui le sentiment du théâtre est inné, lui ont fait éviter les écueils où se brisent beaucoup de jeunes talents.

Son style est net, ferme, sa versification solide, nerveuse, correcte. Le seul reproche qu'on puisse adresser à l'un, c'est d'être quelquefois un peu trop tendu, et à l'autre d'être trop rigoureuse, trop carrée, trop chargée en richesse à la rime,

magnifiques défauts, dont le poëte, en dépit de la critique, fera bien de ne pas trop se défaire.

Ce succès tout littéraire sera un succès d'argent et qui se prolongera. Depuis longtemps la scène française n'avait vu une œuvre si remarquable.

La pièce est admirablement jouée. Geffroy, qui est un peintre distingué et un comédien d'élite, a composé le rôle de César avec une intelligence parfaite de l'antique et du personnage. Il y a été grand, simple, familier, charmant. Brutus ne pouvait avoir un meilleur interprète que Beauvallet. Beauvallet n'a pas fait du noble Brutus un traître de mélodrames, ce qui était l'écueil à redouter. Il s'est montré froid, calme, digne, sévère, presque sacerdotal, comme l'impassible exécuteur d'une pensée grande et terrible. Ligier a dit avec beaucoup d'art, d'éloquence et d'entraînement la magnifique harangue sur le corps de César. Et c'était là, certes, un morceau difficile à faire passer devant un public français, en face d'un cadavre sanglant, et en agitant un manteau souillé comme un linge de boucherie.

Quelle charmante Cythéris que M[lle] Brohan, et comme on conçoit bien la rage de Cassius de n'en être point aimé ! Avec son sourire étincelant, elle illumine ce délicieux premier acte; elle ne fait que paraître, mais l'éblouissement en reste pour toute la pièce !

Théophile Gautier.

(*Presse.* — 19 novembre 1849.)

Je n'admets un prologue que comme une exposition plus saisissante, et surtout comme l'expression plus manifeste de la pensée de la pièce. Ici la pensée m'échappe. Que m'importe Cassius, et qu'est-ce que Cassius dans le meurtre de César? Une de ces causes fortuites qui déguisent la cause

réelle d'un fait considérable. Ce n'est donc pas Cassius que devait nous montrer le prologue.

A moins cependant que, prenant pour point de départ la débauche de Cassius, et pour terme Brutus, désespéré d'avoir mis sa vertu au service du désordre, — le poëte ne se soit proposé de faire la satire sanglante des conspirations; mais nous verrons bientôt qu'il n'a pas su ou tout au moins qu'il aurait négligé de marquer nettement ce dessein.

A partir du prologue, Cassius, ce mauvais instinct des soulèvements populaires, ce côté matérialiste et sensuel des révolutions, le Cassius de Shakspeare enfin, disparaît; la conjuration n'est plus représentée, — je mets en dehors les comparses, — que par Brutus, l'âme généreuse et pure, la révolte idéalisée, le spiritualisme pour ainsi dire de l'émeute et de l'insurrection. M. Jules Lacroix n'a pas nettement défini les principes différents qui doivent diviser César et Brutus. Il y a entre César et Brutus une scène du plus grand style, une scène où s'échangent des pensées dignes du fondateur de l'empire romain, et dignes du dernier fils de la sagesse antique; le public l'a souvent interrompue par ses applaudissements, et son enthousiasme eût éclaté plus souvent encore, si la voix de Geffroy n'en eût laissé tomber par moments les plus beaux effets.

. . . .

Brutus est l'homme du passé, César est l'homme de l'avenir. Mais quel est cet avenir que César prépare au monde? Quel est ce passé que Brutus regrette?

. . . .

L'ensemble échappe au spectateur. Ce que l'on juge le mieux, c'est la beauté des parties; mais aussi, que de rares et admirables morceaux! quelle mosaïque de haut prix, où nos meilleurs souvenirs nous sont représentés tour à tour sous la forme de la plus excellente poésie! Catulle, Anacréon, Horace, Juvénal et Shakspeare. Le drame de M. J. Lacroix est un écrin plein de riches joyaux, mais de joyaux assortis

avec un goût merveilleux, travaillés et enchâssés avec la plus rare industrie. Comme je le disais à l'occasion de l'*École du monde*, il y a là un poëte. Il y a plus qu'un poëte, il y a un poëte dramatique, il y a un poëte sage et passionné, prudent et fort, calme et inventeur.

La scène des trois testaments est nouvelle et ingénieuse, elle a de la grandeur, et elle a du comique : il s'agit de l'empire du monde que les dieux donnent aux éclats de la foudre, et qui se vole comme dans une intrigue de valets. Le Théâtre-Français avait raison de promettre au public une œuvre considérable. Le *Testament de César* est une grande chose et un grand spectacle. M. Lacroix débute d'une façon magistrale. Du premier pas il s'empare de la scène. Applaudissons à ce victorieux, qui commence par un double succès de gloire et de fortune. Celui-là semblait impossible. Le voilà réalisé.

Ed. Thierry.

(*Assemblée nationale.* — 12 novembre 1849.)

Le *Testament de César*, lisez *les Testaments de César*, car il y en a trois dans cette pièce qui a été jouée hier devant un parterre nombreux et choisi. Cette première représentation a été même honorée de la présence du président de la République.

L'avénement du premier magistrat de la République dans la royale loge d'avant-scène était bien fait pour donner du piquant à ce drame politique, dont nous nous contenterons d'esquisser le plan, d'indiquer la portée, pressé que nous sommes par le peu de temps accordé à notre rédaction.

Pour qui a lu le *Julius César* de Shakspeare, il y a une certaine satisfaction à voir comment M. Lacroix a, plus ou moins heureusement, fondu les scènes et les idées du grand poëte anglais, dans une intrigue qu'il a cherché à rendre sienne,

sans cesser de s'appuyer, tantôt sur l'histoire et tantôt sur ses devanciers, qui ont, en grand nombre, exploité ce beau sujet de la *Mort de César*.

. . . .

Le *César* de M. J. Lacroix a dans la tête ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, ce quelque chose d'irréalisable et d'indécis qui trouble la vue des hommes politiques lorsque les sentiments de l'homme de bien se mêlent en eux à l'absence de principes arrêtés. Il forme un rêve dans le genre de celui que Montesquieu d'abord, et M. de Jouy ensuite, ont prêté à Sylla. Ce n'est pas à la royauté qu'il prétend, ou plutôt, s'il veut la royauté, il ne la souhaite que pour affranchir l'univers entier, et il s'écrie, de bonne foi :

Je suis l'Humanité!

On devine que, devant une pareille prétention, le républicanisme de Brutus qui veut seulement la liberté pour Rome, lui paraît singulièrement mesquin. Aussi, ne se donne-t-il pas la peine d'agiter avec lui cette thèse si souvent débattue de la préférence à donner à l'état monarchique ou à la république : ce qui eût pu être un peu audacieux après la grande délibération politique de *Cinna*, — mais quand on refait la *Mort de César* de Voltaire, il n'est pas de témérité qui puisse vous être reprochée, et l'on se contente de dire à Brutus :

L'antique liberté n'a fait que des esclaves.

Ce à quoi Brutus répond que Rome a deviné les projets de César, etc. :

Et le trône qui monte au-dessus de la loi...

Une triple salve d'applaudissements a accueilli ce vers prononcé à la barbe de M. le président de la République. Aussi César a été également applaudi avec beaucoup de chaleur, quand il rappelle au stoïque Brutus l'indignité présente et les erreurs passées de ceux qu'il a associés à ses projets d'affran-

chissement, de tous ces farouches républicains de la veille, qu'il appelle :

> Les reptiles fangeux de la société...
> Tu veux les rendre purs, c'est toi qu'ils souilleront.

Le coup de poignard qui termine le triomphe de César a été fort mal accueilli. Et l'auteur, c'est une justice à lui rendre, partageant tout à fait les idées du public qui s'éloigne de plus en plus de ces atrocités qu'amènent les divisions politiques, a consacré tout un épilogue à flétrir l'attentat commis pour le triomphe d'un parti ou d'une opinion. C'est Brutus sur le champ de bataille de Philippes, alors que son dernier espoir s'est évanoui, et qu'il se voit resté le seul des hommes qui ont trempé leurs mains dans le sang de César. Sombre, entouré de débris, appelant de son regard le fantôme qui lui a promis sa visite au moment suprême, il se demande s'il a commis un forfait exécrable en tuant César, ou s'il n'a obéi qu'aux inspirations du seul patriotisme.

> Et faut-il avouer
> Que l'infâme poignard tranche sans dénouer?

Au théâtre, les paroles dites en dernier sont les seules qui restent, parce qu'elles se présentent comme le fruit de l'expérience et comme le cri de la conscience de l'auteur. La fin d'une pièce a quelque rapport avec la fin de la vie.

. . . .

L'idée de M. J. Lacroix aura l'approbation des honnêtes gens de toutes les opinions; il ne faut, au changement des partis, d'autres armes que celles du raisonnement, de la persuasion, de la reconnaissance surtout, et les poëtes ont raison de flétrir ces actes abominables trop longtemps présentés à notre admiration, et qui n'en sont pas moins des assassinats.

. . . .

Il y a de beaux vers dans l'œuvre de M. J. Lacroix; c'est la

partie brillante de son drame ; mais le plaisir de les entendre dure trop longtemps.

(*Gazette de France.* — 12 novembre 1849.)

M. Jules Lacroix n'entre pas directement et de plain-pied dans le sujet ; avant de pénétrer au plus profond du sombre stoïcisme de Brutus, le poëte nous mène, par des sentiers parsemés de langueurs et de roses, chez la courtisane Cythéris, la belle Grecque amoureuse, qui fait fleurir à Rome l'art irrésistible des Aspasie et des Phryné. Est-ce la Cythéris que Plutarque donne à Antoine pour maîtresse, cette dangereuse Corinthienne aux longs cils, aux regards de feu, à la voix mélodieuse, que le triumvir lançait sur son char, dans la Grèce et dans l'Asie, la Cythéris, déesse ardente de ses monstrueuses orgies ?

Mais ce n'est pas Antoine, c'est Cassius qui aime Cythéris ; M. Jules Lacroix a fait de ce violent et railleur Cassius, de ce cœur envieux, de cette âme intéressée, de ce rude homme de guerre, un galant que ne renieraient ni Tibulle ni Ovide ; il soupire des vers amoureux ; il s'efforce de séduire la courtisane par de riches présents et des paroles pleines de désir et de tendresse ; cette galanterie et cette grâce érotique de Cassius font involontairement penser au Brutus dameret dont parle Boileau.

. . . .

Enfin survient Brutus ; voici cet esprit inflexible, cette rêverie sombre, cette idée tenace et invinciblement liée au passé par une logique terrible ; il entre et commence avec César un de ces entretiens où les deux pensées, les deux mondes que ces deux hommes personnifient, se prennent corps à corps et luttent avec éloquence ; d'un côté, l'antique république ; de l'autre, la monarchie ; la vieille et austère Rome qui se débat, dans sa dernière angoisse, par la voix d'un philosophe obstiné,

contre la Rome des Césars, la Rome impériale, colosse monstrueux qui a conquis l'univers, et dont l'univers s'est vengé en lui envoyant toutes les corruptions et tous les vices. La scène est magnifique ; elle étincelle de belles pensées et de beaux vers.

. . . .

Maintenant la lutte entre César et Brutus est directe, et mène peu à peu à la catastrophe. On voit César toujours magnanime, calme, et poursuivant la pensée du rajeunissement de Rome sous une forme nouvelle. Le monde antique meurt et s'arrête; qu'un nouveau monde naisse de ses ruines. M. Jules Lacroix a fait de César une sorte de précurseur ; ce n'est peut-être pas le vrai César, mais certainement c'est le César de M. Michelet : « Caton est la loi, dit quelque part cet historien hardi, César est l'humanité. » Et ailleurs : « César, mort, apparut épuré et expié ; c'est qu'il avait été, malgré tant de souillures, l'homme de l'humanité. »

. . . .

Je termine ici cet examen fait à la hâte d'un drame représenté hier, et qui a fini à une heure du matin : le sujet, les personnages, l'exécution, le talent de l'auteur, la nature de la pièce prêteraient à une critique moins incomplète et soulèvent mille autres questions que je n'ai ni le temps ni la possibilité de traiter dans ces lignes rapides et improvisées. Il me reste tout au plus l'espace nécessaire pour louer le mérite du poëte.

Depuis longtemps on n'avait entendu une œuvre plus mâle, plus consciencieusement étudiée, revêtue d'un style plus énergique, d'une poésie plus soutenue, plus colorée, puisée plus savamment aux sources de l'antiquité, et nourrie de plus fortes pensées. Peut-être même M. Jules Lacroix abuse-t-il de cette connaissance qu'il a des écrivains et des choses de Rome et d'Athènes.

ROLLE.

(*Constitutionnel.* — 12 novembre 1849.)

M. Jules Lacroix, poëte sérieux et enthousiaste, passionné pour le grand art, a montré par ses traductions de Perse, d'Horace, de Juvénal et du Macbeth de Shakspeare qu'il possède un esprit original, une forme splendide et une très-sérieuse érudition. Mais au théâtre il n'a pas osé être lui-même (car quiconque sera réellement shakspearien sera en même temps soi-même), et il a subi le pathos de ses devanciers. En un mot, il a vu Shakspeare à travers notre tragédie française. Il a accepté des conventions ; et les conventions au théâtre sont la même chose que ces concessions, qui, en politique, mènent à l'échafaud. Il n'a osé s'affranchir ni des idées sublimes, ni du langage sublime, ni de la mise en scène sublime.

. . . .

Là est la condamnation de M. Jules Lacroix. Bien que sa muse ait donné un grand coup d'aile, elle n'a pu franchir qu'à moitié le cercle des vieilles conventions.

. . . .

Ceci posé, je m'empresse de dire que cette tragédie est une très-belle et très-remarquable pièce, où les beaux vers, les belles scènes et les sentiments grandioses abondent d'un bout à l'autre. Si les caractères n'y sont pas humains et taillés dans un seul bloc, il faut au moins reconnaître qu'ils ont été reconstitués historiquement d'une manière très-patiente et très-ingénieuse.

. . . .

Tout cela est savamment, finement, consciencieusement étudié par un érudit qui sait bien le latin et le français, par un poëte qui est à la fois un savant et un artiste. Il n'y manque, eh! mon Dieu, rien que la naïveté, le grand mérite de Lafontaine et Shakspeare!

Dès l'exposition du drame, un parfum très-pur de l'antiquité révèle le poëte. César maître du monde, adoré dans Rome comme un dieu, vainqueur des Gaules et de l'Afrique, tenant à ses pieds la noblesse tremblante et le peuple ébloui

par tant de génie et de bonheur, César oublie auprès de la grecque Cythéris toute cette gloire effrayante, et se console de sa grandeur aux pieds de cette courtisane adorée. Dans César, c'est l'homme seul que Cythéris aime d'un amour éperdu, ou plutôt elle aime tout en lui : le conquérant héroïque et le demi-dieu soumis, le maître au fier sourire et l'amant couronné de lauriers.

. . . .

C'est au deuxième acte qu'apparaît la grande figure de Brutus, austère et grave comme la Liberté. Dans une conversation politique qui est un des plus beaux morceaux de l'ouvrage, le tribun supplie César de ne pas déshériter Rome de la liberté féconde. Plein d'enthousiasme, il trouve dans son cœur les plus magnifiques accents et paraît rayonnant des splendeurs de la vérité elle-même.

. . . .

Le quatrième acte, plein d'invention et d'originalité, appartient tout entier à M. Jules Lacroix. Un festin splendide réunit César, Octave, Marc-Antoine et Cléopâtre. Une esclave couronnée chante des stances d'Horace, tandis qu'au dehors l'éclair luit et la foudre gronde.

. . . .

Tout le dénoûment, les prières de Calpurnia, l'assassinat sur les degrés du Capitole et le magnifique discours d'Antoine, qui exaspère le peuple en lui montrant le manteau de César déchiré et sanglant, toutes ces scènes immortelles appartiennent à Shakspeare. Seulement, traduire comme les a traduites M. Jules Lacroix, c'est créer.

Théodore de Banville.

(*Le Dix Décembre, journal de l'Ordre.* — 12 novembre 1849.)

M. Jules Lacroix est un des plus habiles et des plus exquis ciseleurs dans cette belle orfévrerie du vers français, qui, en nos jours de pénurie littéraire, compte, en dehors des artistes, si peu d'amateurs. Cet ouvrier consommé du rhythme et de la rime avait publié déjà des traductions de Juvénal, de Perse et surtout du *Macbeth* de Shakspeare, qui, par la scrupuleuse exactitude, l'intelligence approfondie du texte et la beauté de leur forme propre, avaient paru de véritables tours de force, et des chefs-d'œuvre de patience et d'art. M. Jules Lacroix, — dont nous connaissons encore des sonnets de la plus belle eau, — s'était fait ainsi, comme traducteur, une réputation méritée parmi les lettrés. Les peintres originaux ont, sans nul doute, plus de puissance et plus d'éclat; mais demandez aux peintres eux-mêmes s'ils n'estiment pas, avec une sorte de reconnaissance, cet art difficile et sévère de la gravure !

Aujourd'hui, M. Jules Lacroix a voulu s'inspirer moins directement et plus librement des maîtres... D'après deux maîtres morts et avec les conseils d'un maître très-vivant, dont il est loin de méconnaître, nous en sommes sûrs, le généreux concours, il a obtenu hier soir au Théâtre-Français le succès le plus honorable et le plus légitime.

C'est le splendide sujet de la mort de César que M. Jules Lacroix a choisi, et il n'a fait que suivre en cela la trace des travaux et des prédilections de toute sa vie.

. . . .

Le public a paru très-franchement s'intéresser aux discussions et aux théories politiques. Qui prenait parti pour César, qui pour Brutus. De braves gens du parterre ont même crié : Vive la République ! et nous avons vu le moment où les Romains modernes allaient porter la peine de l'inconstance des Romains anciens.

Mais quoi ! le président de la République, qui assistait à la représentation dans sa loge d'avant-scène, n'a pas apparemment l'ambition rusée d'Octave, et le triumvirat de MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais, qui applaudissait fort

dans une loge de la galerie, ne veut pas, que nous sachions, renouveler Brutus, Cassius et Casca, et n'a guère conspiré qu'au succès du *Testament de César*.

M. Jules Lacroix a gardé dans les discours de son drame historique la haute impartialité que Shakspeare a fait plus directement ressortir des événements. César est convaincant, mais Brutus est convaincu. Seulement, l'épilogue flétrit en beaux vers, qui ont été admirablement accueillis, l'horreur du meurtre politique, rendu plus abominable encore dans la pièce par l'horreur du parricide.

Le Théâtre-Français a monté la tragédie avec beaucoup de luxe et de soin. MM. Beauvallet (Brutus), Geffroy (César), Ligier (Antoine), Mme Mélingue (Porcia) et Mlle Nathalie (Cléopâtre) ont recueilli de nombreux applaudissements. Ç'a été une magnifique soirée littéraire dont il faut remercier notre première scène.

(*L'Événement*. — 12 novembre 1849.)

Nous sommes encore sous le charme du magnifique langage que nous avons entendu hier soir à la Comédie-Française, et, en présence des autres nouveautés qui réclament leur tour d'inscription, jamais nous n'avons regretté, autant qu'aujourd'hui, le peu d'espace accordé à nos causeries hebdomadaires. De par la politique et le roman, il nous est enjoint de ne point excéder trois modestes colonnes (cercle de Popilius que nous ne pouvons franchir!) quand le *Testament de César* en demanderait à lui seul quatre fois autant.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser comme il convient cette œuvre importante, nous nous réservons de faire ce travail dès que la clôture des débats de la haute cour de Versailles nous permettra de prendre un peu plus de champ.

Dès à présent, contentons-nous d'enregistrer, pour l'acquit de notre conscience, l'un des plus beaux succès littéraires

dont puisse s'honorer notre première scène. Nourri des saines traditions de l'antiquité, M. Lacroix a su grouper avec infiniment de bonheur, à côté des mâles figures de César, de Brutus, et d'Antoine, celle de Porcia, la stoïque compagne de Brutus et de Calpurnie, la femme timide de César. Ces deux influences sont contrebalancées par l'ambition naissante d'Octave, et le maître du monde flotte, incertain, entre ces trois rivalités jalouses.

L'exécution a été constamment à la hauteur de l'œuvre. Beauvallet a reproduit avec une vigueur toute romaine le personnage de Brutus ; et la harangue d'Antoine, prononcée par Ligier, a fait éclater un tonnerre d'applaudissements. Bref, cette soirée, que l'auteur peut marquer d'une pierre blanche, laissera des souvenirs ineffaçables parmi ceux qui prennent encore quelque souci de la littérature et de l'art dramatique.

Charles Romagny.

(*La Liberté.* — 12 novembre 1849.)

Depuis longtemps, notre littérature dramatique semblait avoir renoncé aux ouvrages sérieux et étudiés. L'introduction des petites ressources, des petits effets à la mode et de certaines routines avait enlevé aux travaux historiques eux-mêmes leur intérêt et leur gravité, en substituant à la vérité des arrangements que l'on croyait nécessaires. M. Jules Lacroix, déjà connu comme latiniste par des traductions de poëtes classiques, vient enfin de rompre nettement avec les habitudes vicieuses que Melpomène avait prises. L'œuvre représentée hier soir est considérable; elle a dû coûter à l'auteur autant de mois que l'on consacre ordinairement de jours à l'achèvement d'un drame. N'eût-elle que ce mérite, ce serait encore assez pour lui donner droit aux égards et à l'attention de la critique.

Cependant, M. Jules Lacroix a payé son petit tribut au faux

goût et à la mode. Le testament, que l'affiche annonce, n'est qu'un incident un peu puéril ajouté au véritable sujet, qui est la mort de César. Sur le titre, on devait s'attendre à voir l'ouvrage commencer au point où il finit, c'est-à-dire à la succession à l'empire, aux efforts de Brutus pour réveiller le sentiment républicain, à la bataille de Philippes, aux démêlés d'Antoine et d'Octave ; et ce sujet, neuf au théâtre, pouvait offrir des beautés de premier ordre. Nous l'aurions préféré à l'autre, à cause de sa nouveauté ; mais acceptons ce qu'on nous offre, bien que Voltaire et Shakspeare l'aient tous deux défloré. César, Brutus, Cassius, Antoine et Octave sont des figures auxquelles on ne s'attaque pas sans demeurer plus grand qu'on n'était avant de les avoir abordées. Pour en finir tout de suite avec l'invention qui justifie le titre, disons ce que c'est.

. . . .

L'épilogue montre Brutus après la bataille de Philippes, pleurant l'esclavage inévitable de son pays, doutant de la vertu et de lui-même, appelé par le fantôme de son père, et finissant comme Caton, par le suicide.

Il faut rendre justice au poëte, en reconnaissant qu'il n'a point cherché le succès éphémère des allusions. Certaines gens n'auraient pas demandé mieux que de l'y aider ; mais avec une bonne volonté évidente, ils ont échoué devant le sérieux de l'auteur, ils n'ont qu'à peine réussi à souligner deux ou trois vers dont l'application vague aux choses présentes était si tirée par les cheveux, qu'elle n'a produit aucune émotion. L'ouvrage de M. Jules Lacroix n'a qu'une importance littéraire, et c'est beaucoup.

PAUL DE MUSSET.

(*Le National*. — 12 novembre 1849.)

. . . . . . Mais pourquoi reste-t-il si peu de place à l'œuvre capitale de la semaine, à ce *Testament de César*, que nous attendions depuis si longtemps avec des impatiences de légataire universel, et qui s'est ouvert hier soir pour léguer à chacun de nous sa large part de nobles pensées et de beaux vers ? Nous sommes sortis à une heure du matin de la Comédie-Française, avec des éblouissements plein les yeux, plein l'oreille et plein le cœur. Ne nous demandez donc pas une analyse complète, une étude approfondie de ce drame gigantesque, comme Shakspeare, dont le génie l'a inspiré. Et puis est-ce là un drame, est-ce là une tragédie? N'est-ce pas plutôt un sublime papyrus antique, qui ressort tout à coup des ruines d'Herculanum et de Pompeï. Quelle vérité, quelle couleur, quelle poésie! Comme c'est bien la Rome de l'agonie républicaine, la Rome envahie par les vaincus, la Rome s'endormant à la fois dans le luxe et dans la mort.

. . . .

Puis comme César est compris, et largement dessiné!

Le César à la fois généreux et malhonnête homme avec son siècle, orateur, grammairien, poëte, artiste en tout, conquérant comme Alexandre, politique comme Napoléon, amoureux comme lord Byron, ce César manqué de l'Angleterre!

Brutus, Antoine, Cassius, Octave, Porcia, Cléopâtre, Calpurnie, toutes les figures de cette grande épopée sont autant de statues que M. Jules Lacroix a sculptées dans son drame, et que reconnaîtraient les Romains de la vieille Rome.

(*Ici de longues citations.*)

. . . .

Et cent autres admirables poésies! Mais la place manque, et nous nous réservons de revenir lundi prochain sur le *Testament de César*. Quant à l'auteur, M. Jules Lacroix, si bien nourri de la tradition romaine et grecque, nous n'en dirons que trois mots, mais qui valent à eux seuls tous les éloges : C'est un vrai poëte!

A propos, quelques sifflets se sont fait jour à travers l'en-

thousiasme général. C'était à l'action de Brutus qu'ils s'adressaient. Eh, mon Dieu! laissez donc les susceptibilités politiques au bureau des cannes et des parapluies, et ne jugez sur la scène que l'histoire, l'art et la poésie! ce sont là les seuls dieux du théâtre.

Ch. Deslys.

(*Le Crédit.* — 12 novembre 1849.)

. . . . . Voici venir la grande scène, la partie vraiment capitale de l'ouvrage : Brutus et César, le fanatisme et le génie, la barbarie et la civilisation, sont en présence. — Brutus, dit César, un monde inconnu menace Rome; veux-tu m'aider à sauver Rome? De ces noires forêts de l'antique Germanie, des hordes entières se précipiteront sur nous comme les vagues de l'Océan; seul je puis les refouler, seul je puis retarder d'un siècle l'agonie du vieil empire! Commande pour moi ici : je te gagnerai des batailles là-bas; tu seras mon compagnon, mon héritier : à nous deux nous porterons le monde.

— César, ta puissance m'épouvante, répond Brutus : je te crains parce que tu es trop grand pour une république, je te fuis pour rester seul avec moi-même. A ce soir ma réponse.

M. Jules Lacroix a mis dans ce passage une profondeur politique et historique véritable : étincelante de poésie, magnifique de pensée et de style, cette scène restera au théâtre comme une des plus belles pages qui aient été écrites depuis *Cinna*.

. . . .

Il est certain que depuis bien longtemps la Comédie-Française n'a donné une œuvre aussi sérieuse que le *Testament de César* : rarement aussi on a vu dans une représentation une réunion de talents comme ceux qui ont interprété le drame de M. Lacroix. Mais il est très-vrai, d'un autre côté, que la pièce est terriblement longue, qu'on devra nécessairement lui faire de fortes coupures et la débarrasser d'un surcroît de richesses,

si, comme un navire trop chargé, on ne veut la voir couler bas.

Ainsi dégagé, le drame sera, nous n'en faisons nul doute, un des grands et beaux succès de ce temps-ci.

ALFRED DAUGER.

(*Le Pays.* — 12 novembre 1849.)

Constatons, avant tout, le succès de ce drame, habilement conduit, plein d'intérêt et d'action et qui témoigne chez son auteur d'une préoccupation constante des effets véritablement littéraires. Nous reprocherons seulement à M. Jules Lacroix de ne s'être pas assez livré à lui-même et d'avoir fait de trop fréquents emprunts aux poëtes qui avaient traité déjà le même sujet. Shakspeare lui a fourni le fond de plusieurs scènes; Voltaire lui a donné l'idée de faire de Brutus le fils adultérin de César, idée assez malheureuse et qui prête à des combinaisons dramatiques trop vulgaires. Quand Brutus se demande s'il doit frapper César, c'est bien assez de la lutte qui s'engage entre les plus nobles instincts de son âme, l'amour passionné de la liberté, l'horreur du sang et l'incertitude où il est de reconnaître au juste si César est un tyran et s'il a mérité la mort. Vue de cet hauteur philosophique, la situation de Brutus *jugeant* César dans l'impartialité de sa conscience, et demandant conseil au livre de Platon ouvert devant lui, à côté de son épée nue posée sur la table, est d'un grand intérêt dramatique. La paternité supposée de César amoindrit la situation, en ouvrant la porte au mélodrame.

. . . .

Les réserves de la critique faites, nous devons signaler les beautés nombreuses de la pièce de M. Lacroix et y reconnaître des qualités brillantes qui appartiennent en propre à l'auteur.

(*Le Charivari.* — 13 novembre 1849.)

Le très-beau drame de M. Lacroix a été joué avec soin, avec étude par les acteurs de la Comédie-Française.

. . . .

Il ne me reste plus de place pour les citations, quelques vers isolés et détachés d'un bel ensemble ne donneront qu'une idée trop imparfaite de la magie du style. C'est au premier acte que le talent poétique de M. Jules Lacroix s'est révélé avec le plus de puissance : c'est une idylle voluptueuse, mais sans fadeur; Cythéris se laisse glisser d'un lit de repos aux pieds de César; elle lui dit avec passion :

Je suis à vos genoux, César, comme le monde.

On a particulièrement applaudi ce vers :

C'est faute d'une main que s'écroule un empire!

Le président de la République assistait à la première représentation du *Testament de César*.

H. de J.

(*Le Corsaire*. — 20 novembre 1849.)

. . . . . . Cette scène *(au prologue, entre César et Cythéris),* pleine d'une poésie harmonieuse et douce, révèle un vrai poëte; elle est le fruit d'incessantes études, d'une longue et assidue fréquentation des anciens. M. Jules Lacroix, heureux traducteur de Juvénal, de Perse et d'Horace, a puisé chez ces maîtres divins l'art de tout colorer et de donner à tout un charme qui entraîne et séduit; sous ce rapport seul, il est supérieur à Shakspeare, son modèle et son guide. Shakspeare n'avait qu'une connaissance imparfaite des anciens, et ne lisait *Plutarque* que dans une traduction faite sur le français d'Amyot.

. . . .

Nous avons déjà dit que le style était plein de poésie; il

réunit la vigueur à la grâce et l'élégance à la concision; reste la pièce qui, dégagée des longueurs reconnues à la répétition générale, dépasse encore en durée les pièces les plus longues; l'intérêt languit quelquefois; l'action, arrêtée par des détails historiques ou des scènes parasites, reprend trop lentement sa marche au gré de l'impatience des spectateurs. Au risque de sacrifier de beaux vers, il faut encore faire jouer la serpe. Il est inutile d'ajouter que le nom de M. J. Lacroix a été proclamé au milieu des applaudissements.

M. A.

(*L'Ordre.* — 12 novembre 1849.)

Était-ce une illusion délicieusement caressée, était-ce une réalité féconde et riche de promesses pour l'avenir? Un moment il nous a semblé que nous étions revenus à cette époque où une œuvre d'art signée d'un grand nom littéraire était l'événement qui passionnait la foule et devant lequel se taisaient les murmures de la politique. Il nous a semblé que nous revenions à ces magnifiques batailles dramatiques qui gagnaient dans la lutte et la mêlée des partis le droit de s'inscrire au livre d'or de la littérature française et qui, sous le nom d'*Henri III*, d'*Hernani*, de *Marion Delorme*, brillaient aux yeux des nations rivales d'un aussi vif éclat que les plus radieuses victoires dans les champs de Marengo et d'Austerlitz; il nous a semblé qu'après une longue éclipse, l'art sérieux nous revenait attendu, fêté, acclamé, et que l'ombre de glaciale indifférence qui l'enveloppait se dissipait à nos regards. Le public était nombreux, empressé, attentif, passionné, euthousiaste; c'était bien une soirée des anciens temps.

. . . .

Le succès a été grand, complet, décisif; il est légitimement acquis. C'est là une de ces œuvres littéraires consciencieuse-

ment élaborées, une de ces patientes études de l'antiquité à laquelle nous sommes heureux d'avoir vu le public, emporté depuis quelque temps vers les œuvres frivoles et hâtives, rendre la justice qui lui était due. Les situations dramatiques abondent dans le drame de M. Jules Lacroix; les caractères sont tracés avec adresse, avec habileté, avec une parfaite intelligence. Le style du *Testament de César* révèle un magnifique travail de ciselure; les vers sont bien frappés, d'une riche couleur, d'une agréable harmonie qui n'exclut ni la grâce, ni la profondeur et l'élévation de la pensée.

A. Leclerc.

(*La République*. — 12 novembre 1849.)

Ceci est moins une tragédie qu'un drame, moins un drame qu'une épopée. Chaque acte est le chant d'un poëme, d'une Pharsale nouvelle, plus imposante, plus héroïque, plus réelle que la première; car, pour l'écrire, l'auteur avait mieux que la veine déclamatoire de Lucain, il avait Shakspeare avec son admirable *Jules César* si mal compris de Voltaire. Mais, ce qui devait encore mieux allumer la flamme et retremper la force de son talent, il avait, le jeune poëte, l'expérience des révolutions encore debout et menaçantes, la mémoire des longues et redoutables émeutes. Ce Brutus, ce rêveur parricide qui, d'une main, tient le poignard et de l'autre un livre de Platon, cet utopiste aux mains ensanglantées qui parle de liberté en commandant le meurtre et l'incendie, il l'avait vu dans nos rues en des journées fatales; et ce Cassius, tribun voluptueux, démagogue du patriciat, qui ne voit, dans la chute de César, que la tyrannie conquise pour lui-même, dans cette tyrannie que le triomphe de son luxe, l'assouvissement de ses passions brutales : ne l'avait-il pas rencontré dans nos assemblées délibérantes, ne l'avait-il pas entendu parlant à notre tribune, comme cela avait eu lieu jadis du haut des rostres de

Rome? Pour le poëte, le présent avait fait revivre le passé tout entier, avec son deuil et son épouvante. Que d'éléments de force et de poésie, que de raisons d'être inspiré et puissant! M. Jules Lacroix l'a été. Pendant tout le cours de ce long drame, de cette épopée aux grandes émotions, aux frémissantes péripéties, l'inspiration sérieuse qui lui venait de l'histoire et qu'il écoutait attentif, penché sur Plutarque et sur les *Commentaires;* le souffle frissonnant que lui renvoyait la réalité palpitante et terrible, la tradition dramatique qui lui venait de Shakspeare et de Corneille, rien ne l'a abandonné, rien ne lui a fait un seul instant défaut. Aussi, a-t-il écrit une œuvre grande et durable; aussi, nous a-t-il dessiné d'admirables caractères, des hommes, grands dans son œuvre comme ils le sont dans l'histoire, vivant et s'agitant sous sa plume comme ils vivaient et s'agitaient dans Rome, au Champ de Mars, au Sénat, à l'armée. Le Jules César est surtout incomparable et complet. Ce n'est point le César de Voltaire, guindant son éloquence sur de grands vers tout gonflés de sentences, ne descendant jamais des hautes échasses de sa dignité de héros et de consul. Non, c'est le César des *Commentaires,* c'est le César de Plutarque, c'est le héros multiple, c'est l'homme *ondoyant et divers* dont Montaigne s'est plu à esquisser la physionomie étrange par mille traits épars de ses *Essais*. Le voilà bien cet homme chauve, aux joues creuses et à l'œil d'aigle, qui, soit qu'il pleuve ou fasse soleil, promène partout sa tête nue dans Rome ou dans les camps; le voilà bien voluptueux ou continent, sobre ou ivrogne, tenant tout en bride, le monde et ses passions. « Ses plaisirs, dit Montaigne, ne luy feirent jamais desrobber une seule minute d'heure ny destourner un pas des occasions qui se présentoient pour son agrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les autres et posséda son âme d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut... il estoit orateur, que plusieurs ont préféré son éloquence à celle de Cicero... fut-il jamais âme aussi vigilente, si actifve et si patiente de

labeur que la sienne? et, sans doute encore, estoit-elle embellie de plusieurs rares semences de vertus. Je dis vifves, naturelles et non contrefaites. » Voilà, en quelques phrases, une esquisse bien vive et bien réelle; voulez-vous le dessin complet, allez voir le drame de M. Jules Lacroix...

Il est, dans le jardin des Tuileries, au bord d'une allée, sous le dôme d'un des plus hauts et des plus ombreux marronniers, une admirable statue, c'est le Jules César de Guillaume Coustou. Un jour, le lendemain de celui où il vous aura été donné d'applaudir à l'œuvre de M. Lacroix, venez, la tête encore pleine des beaux vers et des grandes images du poëte, venez regarder, face à face, ce marbre vivant. Contemplez cette figure hâve et austère où les rêves ambitieux, les passions brûlantes ont laissé leur trace profonde, ce front, osseux et chauve, qui a moins de cheveux que de lauriers, étudiez bien tout ce qu'il y a de grandeur et de domination dans l'air de cette tête légèrement cambrée, méditez bien le geste souverain de ce bras étendu qui, avec le mince bâton crispé sous ses doigts, commandera au monde entier comme à une simple légion; et, après vous être bien recueilli devant cette image, que le souvenir des vers du poëte animera et rendra vivante pour votre esprit, dites-vous : J'ai vu Jules César.

Laugier.

(*Journal des Théâtres.* — 14 novembre 1849.)

Une véritable solennité à eu lieu hier soir au Théâtre-Français, par la première représentation du *Testament de César*, tragédie-drame en cinq actes avec épilogue, de M. Jules Lacroix. En ces temps de vaudevilles politiques et de platitudes théâtrales qui naissent et meurent partout, c'est assurément une bonne fortune que d'avoir à signaler l'apparition d'une œuvre sérieuse et remarquable à beaucoup d'égards. Aussi la belle salle des Français était-elle hier un véritable

Panthéon vivant de tout ce que Paris offre d'illustrations, de célébrités littéraires, académiciennes, artistiques. Une seule loge, aux secondes de face, contenait M. et Mme Émile de Girardin, M. Victor Hugo et M. Horace Vernet. Au-dessous, la loge où était Mlle Rachel renfermait aussi Alfred de Musset, Méry, George Sand et Alphonse Royer. Le président de la République assistait à cette solennité.

. . . .

L'ouvrage de M. Jules Lacroix sera, j'en suis convaincu, assez diversement jugé. On lui reprochera certaines allures mélodramatiques (une reine cachée dans un coffre, des armoires de fer, des apparitions, des portes secrètes, etc.). Mais une unanime justice devra être rendue à la grandeur de l'ensemble, à l'ampleur épique de mainte tirade, à la rare beauté ou à l'énergie de certains vers. Le sujet bien prévu, après Plutarque, Voltaire et surtout Shakspeare (que M. Jules Lacroix a parfois imité) a été traduit à la scène avec un profond sentiment de l'art et une remarquable étude de l'antiquité. Rien n'est plus gracieux que le 1er acte.

. . . .

Quelques longueurs dans la partie que j'appellerai la plus classique de l'ouvrage, les récits, les monologues, — disparaîtront sans doute, car, entrés au théâtre à sept heures, nous n'en sommes sortis qu'à une heure du matin. Les institutions républicaines que l'ambition de César veut changer pour l'empire, font naître une foule d'allusions et nous avons successivement entendu applaudir le pour et le contre suivant que parlaient César ou son fils Brutus. Il y a des vers splendides.

(*L'Indépendance belge.* — 13 novembre 1849.)

Le Testament de César a reçu de la presse l'accueil le plus honorable et le plus flatteur. Il n'y a pas un journal, un seul, qui n'ait loué sincèrement, hautement, cette œuvre magistrale

d'un auteur qui s'empare du théâtre dès sa première tentative. Nous connaissons peu de *coups d'essai* pareils à cette première œuvre de M. Jules Lacroix, œuvre que M. Merle juge en ces termes :

« Cet ouvrage, d'un poëte d'un talent élevé, a produit le plus grand effet. C'est du Shakspeare bien compris et bien employé ; c'est un tableau de maître peint du pinceau le plus énergique, et qui laisse loin derrière lui le pastel de Voltaire. »

Ces simples lignes de M. Merle résument l'opinion générale, et que tous les journaux ont exprimée sur le mérite littéraire de l'œuvre. Mais il faut le dire : les journaux ne se sont pas bornés à envisager la pièce sous son point de vue artistique. La mort de César prêtait admirablement à l'allusion politique; quelques-uns s'en sont emparés pour attaquer la République et les républicains, d'autres pour les défendre. Qui croirait que cette pièce remarquable, le *Testament de César*, cette pièce qui paraissait devoir distraire doucement et noblement des agitations dévorantes de la rue et des fureurs de la polémique quotidienne, a servi de prétexte à un écrivain spirituel, ami de l'art et de la littérature, pour s'élever contre la liberté du théâtre [1] ?...

A. Lireux.

(*Messager des théâtres.* — 14 novembre 1849.)

---

1. Les allusions politiques inséparables du sujet, et qu'une partie du public et de la presse a trop vivement soulignées, sont toutes involontaires et n'étaient pas dans la pensée de l'auteur.

P. L.

VALÉRIA

(En collaboration avec M. Auguste Maquet)

— 1851 —

C'est une fête bien rare pour le critique qu'une pièce écrite par des lettrés sachant le latin et le français, plongeant dans l'antiquité par l'érudition et dans la vie moderne par cette production incessante qui est une des conditions de succès de notre temps. . . . .

Ce sont là des qualités bien difficiles à réunir, et que MM. Auguste Maquet et Jules Lacroix possèdent tous deux à un degré éminent.

Leur pièce diffère donc par le côté pratique, par la construction habile, d'une pièce de poëte pur, — non pas que nous voulions dire que leur poésie soit inférieure. M. Jules Lacroix est un des hommes de ce temps-ci qui manient l'alexandrin avec le plus de robustesse et de maestria, et quoique M. Maquet n'ait pas publié de vers, nous en avons vu de lui faits dans sa jeunesse, qui sont d'un sentiment exquis et d'un tour charmant. Seulement, ils ont écrit un drame qui subsisterait même en prose, et qui n'attend rien des tirades; la versification vient s'y superposer comme le vernis sur la peinture, comme l'émail sur la dent, comme la trempe sur l'acier. En un mot, ils ont dessiné leur tableau d'un bout à l'autre avant de commencer à le colorer, patience que n'ont pas toujours les poëtes.

. . . .

Un admirable passage de Juvénal, avec qui M. Jules Lacroix a vécu dans une longue familiarité, semble avoir donné à nos deux auteurs l'idée de leur pièce, quoiqu'ils l'aient inter-

prété d'une manière aussi ingénieuse que paradoxale. Dans ce passage connu de tout le monde par l'étincelante horreur et l'infâme beauté de sa poésie, il est dit que la femme de Claude, le rival des dieux, osant préférer un bouge à la couche palatine, prenait, courtisane impériale, une cape de nuit, et cachant sa chevelure noire sous une perruque blonde, allait, accompagnée d'une seule servante, sous le faux nom de Lycisca, et la gorge emprisonnée d'une résille d'or, sacrifier à la Vénus populaire dans les temples impurs, d'où elle ne retournait que le matin au palais des Césars, lasse mais non assouvie, l'œil terne, les joues pâles, rapportant l'odeur du lupanar sur l'oreiller de l'empereur.

Ainsi donc, Valéria allait courir les aventures sous le déguisement et le nom de Lycisca; voilà ce qu'affirme cet hyperbolique et médisant Juvénal; mais doit-on prendre au pied de la lettre ce que disent les poëtes satiriques? On raconte de Messaline des choses si étranges que Tacite lui-même, le grave historien, doute que la postérité puisse y ajouter foi. MM. Auguste Maquet et Jules Lacroix n'y ont pas cru du tout (au moins dans leur drame) et ils proclament tout simplement Valéria Messalina la plus honnête femme du monde.

. . . .

Nos auteurs ont séparé en deux la personnalité de l'impératrice; ils ont fait de Valéria et de Lycisca deux femmes distinctes, mais que confond une fatale ressemblance. C'est l'histoire à peu près d'Oliva et de Marie-Antoinette; tout ce que fait la courtisane est mis sur le compte de l'honnête femme par une malveillance habile et qui poursuit dans l'ombre un but caché, celui de mettre Agrippine dans le lit de Claude à la place de Valéria, et Néron sur le trône à la place de Britannicus, l'héritier naturel. Ce sera encore, si vous voulez, l'intrigue de ces pièces à Menechmes, où toutes les fredaines du mauvais sujet sont payées par le personnage vertueux. En gens très-adroits, et que nulle difficulté scénique n'embarrasse, MM. Auguste Maquet et Jules Lacroix, mer-

veilleusement servis en cela par Mlle Rachel, ont fait jouer les deux personnages par la grande actrice, en sorte que l'illusion est parfaite. Les yeux ne sont pas obligés de faire des concessions à l'esprit comme lorsque les Menechmes sont représentés, ainsi que cela arrive souvent, par deux acteurs tout à fait dissemblables.

Nous allons indiquer les principaux linéaments de cette importante composition dramatique.

La pièce s'ouvre par un entretien entre Narcisse et Pallas, les deux célèbres affranchis : l'un tient pour Valéria, l'autre pour Agrippine. Ces deux grands intrigants dédaignent de se tracasser sur des vétilles ; ils ne se contrarient pas pour un proconsul à placer ou à déplacer et se passeront les têtes subalternes dont ils auront besoin. En beaux joueurs, ils garderont toutes leurs forces pour la lutte suprême, pour cette partie dont l'enjeu est l'empire, car qu'est-ce qui peut les intéresser au monde, eux blasés d'or, de voluptés et de sang, eux plus riches et plus puissants que César même? Régner avec une femme pour masque, voilà ce qu'ils veulent.

Ensuite vient une scène très-charmante, très-spirituelle et très-dramatique, celle où Claude, assis sur son tribunal, juge les différentes causes qui se présentent. Claude qui n'était pas un imbécile, mais bien un sot saturé de toutes sortes d'éruditions ridicules, qui se vantait de savoir mieux le grec qu'Homère, la grammaire mieux que Cicéron, et voulait enrichir l'alphabet de trois lettres, avait le travers de Perrin-Dandin. Juger le ravissait : il entremêlait ses sentences de citations de droit et de balivernes, de maximes morales et de plaisanteries indécentes qui en faisaient l'amalgame le plus singulier du monde. Souvent débonnairement paterne, d'autres fois ingénieusement cruel, il appliquait d'anciens supplices atroces par pur archaïsme, pour montrer son savoir.

. . . .

Ici, il juge d'abord la cause de Mnester, le mime, qui refuse de danser sous prétexte qu'il s'est beaucoup fatigué à Baïa,

et qu'il aime mieux périr que de compromettre sa réputation au théâtre. Cet enthousiasme pour l'art touche Claude, et il condamne l'histrion à ne pas jouer de huit jours.

Vient ensuite une affaire plus grave. Silius, jeune Romain de grande naissance, en qui semblent revivre les antiques vertus, est accusé par le délateur Vitellius d'avoir dans son atrium les bustes républicains de Brutus et de Cassius, ces meurtriers du grand Jules! N'est-ce pas là un crime de lèse-majesté impériale, une conspiration tacite, une approbation de l'assassinat?

« En quoi sont ces bustes, dit Valéria, qui pendant ce débat a pris place sur le trône à côté de Claude; en marbre, en bronze?

— En airain de Corinthe, répond Silius.

— Il faut bien avoir la collection, dit Valéria en se penchant à l'oreille de Claude; ces deux bustes, je les possède aussi dans ma galerie.

— Du moment que Brutus et Cassius ne sont que des objets de curiosité, je pardonne, » répond Claude.

On croirait Silius sauvé; mais Vitellius, le délateur, ne se laisse pas battre de la sorte; il produit une lettre de Silius à son ami Cécina, pleine de propos outrageants pour l'impératrice.

Cette fois, Silius est condamné à combattre dans l'arène deux lions de l'Atlas et un tigre du Gange, dont la férocité est encore toute vierge et toute fraîche. Il tue les deux lions, blesse le tigre, et succomberait sans l'intervention de la grande Vestale, qui le sauve avec un mouvement de main, comme c'est son droit. Claude a trouvé le combat charmant, animé, plein d'entrain : il préfère ces façons énergiques aux allures timides des gladiateurs ménagers de leur peau, et se promet de faire désormais combattre des patriciens et des sénateurs. L'impératrice, qui aime secrètement Silius, s'est évanouie, et, revenue à elle, ne peut supporter l'idée d'être méprisée de ce grand cœur et de ce fier courage.

Aussi, lorsque Silius et son ami Cécina causent ensemble et se consultent pour savoir s'ils doivent quitter Rome après un tel péril évité, la porte tourne et laisse passer une femme grande et majestueuse, voilée. Cécina se retire, la noire draperie s'écarte, et Valéria paraît dans tout le rayonnement de sa beauté et de sa vertu. Elle raconte sa vie à Silius, dément les calomnies dont on l'accable, et lui dit qu'elle a voulu se révéler à ses yeux telle qu'elle était, car être méprisée du plus noble des Romains lui eût été trop pénible.

Pendant que ceci se passe dans la chambre de Silius, Mnester, précédé d'un esclave porteur d'un falot, entre chez la courtisane Lycisca, qui demeure de l'autre côté de la rue; il met son congé à profit, et oublie Terpsychore pour Vénus.

Silius, lui, aimait aussi Valéria, fasciné par sa beauté divine; mais croyant une âme monstrueuse cachée sous cette forme adorable, il refoulait sa passion dans son cœur.

Pallas, le noir conseiller d'Agrippine, a vu Valéria sortir du palais, déguisée, et l'a suivie avec la mère de Néron, ardente comme une louve sur la trace de sa rivale abhorrée. Ils rôdent dans l'ombre autour de la maison, attendant que l'impératrice sorte; mais ils attendraient longtemps, car Narcisse, qui a deviné le péril, pénètre dans la chambre de Silius par un panneau masqué dont il connaît le secret, et fait sortir Valéria et le jeune Romain, qui va prendre le commandement de la flotte de Misène. Un couloir souterrain les conduira en lieu sûr. Ennuyés, Agrippine et Pallas enfoncent la porte, et trouvent la salle vide. Au bruit qu'ils font, Lycisca met à la fenêtre près des falots sa tête éblouie et qui flotte entre le sommeil et l'ivresse. Sa merveilleuse ressemblance avec l'impératrice frappe l'affranchi et Agrippine : ils pensent au parti qu'on en peut tirer pour perdre Valéria, et ils font enlever Lycisca, qu'on emporte au Palatin.

Lycisca, transportée sans transition de la maison de Suburre au palais impérial, ne comprend rien à cette fortune, mais elle n'en jouit pas moins avec la folle insouciance de la cour-

tisane. Elle est déjà tout accoutumée à ces tapis de pourpre, à ces lits d'ivoire, à ces trépieds d'argent, à ces bronzes de Corinthe, à ce luxe vertigineux des Césars. Elle désire des robes de bysse, des unions de perle, du vin de Crète dans une coupe d'onyx : tout ce que lui suggère sa fantaisie vagabonde, elle l'obtient aussitôt. Elle appelle Mnester son amant, et Mnester paraît, mais pâle, tremblant, épouvanté de son bonheur; dans la courtisane, il a reconnu l'impératrice. En vain Lycisca lui verse le cécube et le falerne et l'enveloppe de son regard de flamme, il est plus froid et plus blanc que les neiges cimmériennes; il ose à peine prendre place sur le bord du lit et suivre les deux beaux bras qui l'attirent sur un sein de bacchante.

Quand le groupe est bien enlacé, une portière se soulève : Agrippine et Pallas amènent d'un air triomphant Claude devant ce tableau charmant, mais peu agréable au point de vue conjugal. A cette vue, Claude, foudroyé, tombe hurlant, écumant, idiot. Pallas poignarde Mnester, et l'on emmène Lycisca. Après ce qui s'est passé, une condamnation à mort pour Valéria n'est pas difficile à obtenir d'un vieil empereur qui a toujours été stupide, et qui maintenant est fou.

Heureusement Valéria revient avec Narcisse, fait enfermer Claude et déjoue ces trames; mais Pallas fait évader l'empereur au moyen de Lycisca, que l'on prend pour l'impératrice. La lutte se continue ainsi avec des chances diverses, et Silius se décide à prendre l'empire et à épouser Valéria. — N'épouse pas cette femme, lui dit son ami Cécina, elle a été ma maîtresse sous le nom de Lycisca; c'est une infâme! — et il affirme ce qu'il avance sous la foi du serment le plus sacré.

Narcisse a découvert la supposition de Lycisca, et offre à l'impératrice de la sauver, si elle veut renoncer à Silius. Silius entend cette explication qui réhabilite Valéria à ses yeux : seulement, Agrippine et Pallas ont fait tuer Lycisca et disparaître le cadavre. Silius et Valéria, pour se soustraire à l'épée du centurion, se poignardent ensemble, et Agrippine triom-

phe. La pauvre Valéria restera Messaline pour la postérité, en dépit de MM. Auguste Maquet et Jules Lacroix.

. . . .

Mlle Rachel a joué ce rôle à double masque avec une perfection incroyable; outre le mérite de la rapidité des tranformations de costume, elle a celui de la transformation instantanée de l'âme. Les traits sont pareils, mais la pensée est différente; un autre regard, un autre sourire, une autre voix se succèdent tout d'un coup, lorsque le personnage change. Lycisca a bien la figure et la ressemblance de l'impératrice, mais sa pensée, son humeur, son amour sont d'une courtisane : quel contraste entre cet éclair rapide de l'œil impérial et cette vague lueur brillante et mouillée de l'œil de la bacchante; quelle différence entre cette pâleur aristocratique et ces joues rosées par l'ivresse et le désir, entre cette voix claire, ferme, limpide, et cet accent rauque, entrecoupé d'éclats de rire et de sons faux où se trahit la fatigue de la débauche et de l'orgie!

Jamais Mlle Rachel ne s'est montrée plus grande comédienne, artiste plus franche et plus hardie; elle a réalisé l'idéal de la courtisane antique sans fausse coquetterie, sans mièvrerie, sans pudeur de mauvais goût. Est-elle charmante lorsqu'elle passe la tête à la fenêtre toute moite de sommeil, rose de vin et de baisers, avec sa toilette folle à moitié défaite, ses bras nus, sa tunique en désordre, sa mine effarouchée et surprise par la lumière, et quel beau geste délibéré et chaste à la fois lorsqu'elle entraîne vers le triclinium ce sot de Mnester, qui est fâché de reconnaître une impératrice dans sa maîtresse!

Provost a composé avec un art infini la figure de Claude; il en sait plus que Suétone sur ce triste César, moins imbécile pourtant qu'il n'en avait l'air, et assez bonhomme au fond, malgré les meurtres qu'il ordonnait ou laissait commettre sans trop savoir pourquoi.

Mnester, avec son masque derrière le dos, sa tunique sa-

franée, ses brodequins d'argent, est très-élégamment représenté par Leroux.....

Valéria, pièce amusante comme un drame littéraire, poétique comme une tragédie, avec Mlle Rachel dans deux rôles, nous paraît prédestinée à un succès de vogue et d'argent.

Théophile Gautier.

(*La Presse.* — 3 mars 1851.)

..... Il faut bien que j'arrive au grand paradoxe de cette pièce, et que j'annonce au lecteur stupéfait la nouvelle et incroyable hardiesse qu'après tant d'entreprises hardies et tant de réhabilitations incroyables, le drame vient de se permettre enfin, comme pour mettre le comble à toutes ses audaces. Écoutez moi bien, et vous verrez si, malgré toute l'estime que mérite un travail habile, savant, ingénieux, plein de conscience et de mérite, il était possible à la critique la plus bienveillante de dissimuler les difficultés et les périls d'une entreprise qui, j'en suis sûr, n'aura pas d'imitateurs, tant il serait impossible d'aller plus loin désormais.

Eh bien ! puisqu'il le faut, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sachez donc que l'héroïne de cette comédie, la femme innocente et malheureuse, le cœur honnête et dévoué, cette Valéria entourée de louanges, d'adorations et de respects unanimes dans le drame de MM. Auguste Maquet et Jules Lacroix, c'est Messaline ! ! !

. . . .

Lui-même, l'un des auteurs de *Valéria*, M. Jules Lacroix, un admirable rhétoricien, très-versé dans l'interprétation des grands écrivains de Rome, dans une traduction récente en vers, et en beaux vers, des satires de Juvénal, que l'Académie a couronnée, il a reproduit, avec la fidélité la plus terrible, ces alexandrins vengeurs :

A peine l'empereur vient-il à s'endormir,
Son épouse, écartant la pompeuse courtine,
Quitte, pour un grabat, la couche palatine...
Et dans la loge vide, où fume encore un lit,
Au fond du lupanar elle s'ensevelit...
Elle accueille la foule, et, jalouse de plaire,
La fausse Lycisca demande son salaire...

Telle est la verve, et si complet est le courage de cette traduction vivante, que je n'en puis pas citer davantage. Et M. Jules Lacroix, infidèle à son chef-d'œuvre, a fait de Messaline, la grande, l'honnête, la superbe, la *chaste* Valéria!

. . . .

Le troisième acte appartient tout entier à Lycisca.

. . . .

A ce moment l'assemblée du Théâtre-Français nous représentait tout à fait ce peuple dont parle Tacite, avide et inquiet de toute espèce de nouveauté, *novarum rerum cupiens, pavidusque.*

. . . .

De ces cinq actes, le quatrième est le meilleur, sans contredit. Lysisca disparaît pour ne plus revenir, et l'impératrice se montre en impératrice, enfin! C'est grand dommage, savez-vous, qu'à cette idée d'une impératrice qui va sauver le monde s'ajoute l'idée importune de la courtisane, et que Lysisca et Valéria se ressemblent au point qu'il est impossible de ne point les confondre l'une et l'autre. Ah! si l'on m'écoutait et si l'on voulait sauver les vraiment belles parties de cette comédie, on aurait bien vite dédoublé le rôle, afin que chacune des deux comédiennes, maîtresse de son art et de sa passion, s'en vienne sans effort et en toute liberté représenter le personnage dont elle porte le nom! Je vous entends encore : *le tour de force!*

. . . .

Ceci dit, j'aime le quatrième acte. Il n'est pas sans intérêt et sans grandeur.

. . . .

Résumons-nous : la pièce était impossible ; grâce au talen des deux poëtes, elle existe, elle vit, elle a été écoutée, applaudie, elle sera jouée, et nous ne voyons pas d'obstacle à ce qu'elle soit jouée longtemps. Le premier acte est bien fait. Le second acte est curieux. Il faut absolument modifier, à l'acte suivant, si l'on veut qu'elle soit tolérable et tolérée, la scène imprudente du vin, des chansons et des âcres baisers ! Nous avons dit que le quatrième acte était beau et bon. Le cinquième acte est très-rapide. La pièce est écrite avec goût, avec talent, avec une certaine emphase qui se fait pardonner volontiers.

. . . .

La pièce est très-longue, elle a été très-bien écoutée, tristement au troisième acte, avec bienveillance et sympathie pour tout le reste. Elle est jouée avec soin, avec talent. Le vrai rôle, le rôle exact, clair, bien fait, le rôle de Claude, a trouvé dans Provost un interprète ingénieux, curieux, excellent.

Jules Janin.

(*Journal des Débats*, — 3 mars 1851.)

La vertu de Messaline ! voilà le grand mot lâché, voilà la grande difficulté, l'impossibilité matérielle et morale, le paradoxe ! Que de belles dissertations ne va-t-on pas entamer en cette circonstance, afin de prouver que Messaline a été la dernière des créatures ; qu'il n'est permis à personne d'en faire une honnête femme ; qu'on offense la pudeur, les bonnes mœurs et les dieux en la réhabilitant, et que c'est t'insulter peut-être, noble Britannicus, que de défendre sur la scène les flancs qui t'ont porté !

Les auteurs, par prudence et avec une réserve qui montre déjà leur habileté, n'ont point dit tout haut : Messaline ! ils ont donné à l'héroïne son autre nom innocent de Valéria, et

cela suffit à la masse des spectateurs, que le nom de Messaline eût révoltés ; mais les savants ne prennent pas le change et ne se laissent point désarmer comme cela. Quoi donc ! on leur a défiguré leur impératrice ! est-ce bien permis ? qu'en dira Juvénal ? La Messaline de Juvénal attend, vous le savez, que son mari Claude s'endorme, pour quitter furtivement le palais et aller s'installer dans un lupanar des Esquilies, *Titulum mentita Lyciscæ*, sous le nom de la courtisane Lycisca.

L'un des deux auteurs de *Valéria*, M. Lacroix, connaît la satire de Juvénal tout au moins autant que le plus instruit des critiques qui la lui rappelleront ; il la connaît pour l'avoir rendue en excellents vers français ; et voyez où conduit l'étude approfondie du latin : je ne serais pas étonné que l'idée de *Valéria* fût venue à M. Lacroix précisément en traduisant le passage de Juvénal sur Messaline : *Titulum mentita Lyciscæ.*

La pièce part de là. C'est qu'en effet pour un homme qui voit dans les vers autre chose que des mots, et qui ne s'en rapporte aux historiens que tout juste, il y a matière à réflexion. Est-ce bien une impératrice romaine qui vint dans un bouge exercer publiquement le métier de courtisane ? ou plutôt n'y a-t-il pas eu une Lycisca qu'on aura voulu faire passer pour Messaline à l'aide de quelque étrange ressemblance ? Dans ces intrigues du Palatin, tous les moyens étaient bons ; qui sait le vrai mot des événements ?

. . . .

MM. Maquet et Lacroix ont dû se dire qu'à l'instar d'Octavie, sa fille, qui succomba sous les calomnies de Poppée, Messaline avait pu être perdue par la perfidie d'Agrippine ; de là au drame, il n'y avait qu'un pas. L'imagination travaille, le nom de Lycisca revient à l'esprit, et, par une de ces intuitions familières aux auteurs bien inspirés, les nuages de l'histoire se lèvent, on voit clair dans l'antiquité ; la perfide trame d'Agrippine et de ses complices apparaît tout entière jusque dans ses plus secrets détours. Plus de mystère !

. . . .

Cette histoire est-elle plus vraie que celle des historiens? Je ne l'affirme pas. Elle n'est cependant pas moins vraisemblable : aussi les auteurs de *Valéria* avaient-ils le droit de s'en servir au théâtre. On est toujours mal venu à diffamer des personnages honorablement connus; mais à qui nuit-on en réhabilitant, sur des preuves que fournit une imagination riche, et à l'aide de suppositions dramatiquement admissibles, la vertu calomniée?

Je parle de suppositions dramatiques. C'est là qu'est en effet toute la question. Les auteurs de *Valéria* ne sont ni Tacite ni Suétone, que je sache; eh bien! de même que vous laissez passer l'histoire des uns, acceptez le drame des autres. On demande au drame le mouvement, l'intérêt et la passion humaine; ensuite, si le cadre est historique, la couleur et l'étude du temps. Tragédie ou drame, — le cœur est-il pris, l'esprit satisfait? en voilà assez pour plaire à Aristote lui-même, qui n'a jamais exigé d'une bonne pièce autre chose que la pitié et la terreur, la pensée et le style.

(*L'analyse du drame, scène par scène, jusqu'à la mort de Valéria.*)

. . . .

Et comme Agrippine est là, contemplant le funèbre tableau, et disant : Mon fils régnera! Valéria, par un suprême effort, se tourne vers elle, et lui répond en expirant : Ton fils tuera sa mère. — Ce dernier mot, qui clôt la pièce, est d'un grand effet. On reprochera probablement aux auteurs de s'être servis du moyen assez vulgaire de la prophétie après coup. Ils peuvent dire qu'ils ne sont en aucune façon dans la banalité mélodramatique, mais qu'ils ont très-littérairement tiré parti d'un fait acquis à l'histoire, car c'est Tacite qui raconte que, Domitius étant enfant, on prédit à Agrippine qu'elle mourrait de sa main. — Qu'il me tue, pourvu qu'il règne, répondit-elle. Le mot est donc bien placé et tout à fait en situation dans la bouche de Valéria.

J'ai raconté la pièce, sinon avec tous ses détails intéressants, car il faut forcément en perdre au récit, du moins assez complétement, je crois, pour la faire bien comprendre. On voit quel en est le nœud, et de quel intérêt peut être le quiproquo. Outre la curiosité extraordinaire qui ressort du double rôle que Mlle Rachel joue d'une manière si étonnante, que toute attente a été dépassée, le drame, fortement intrigué, habilement conduit, a eu par lui-même un très-beau succès. Le style est remarquablement approprié aux conditions d'un dialogue qui ne procède pas par tirades et qui obéit à l'action au lieu de la subordonner à lui ; cela n'empêche pas les beaux vers de se produire à propos, et certains passages très-poétiques d'être vivement applaudis.

Auguste Lireux.

(*Le Constitutionnel.* — 5 mars 1851.)

L'histoire du dernier siècle raconte une étrange aventure. Une reine s'y rencontre avec une courtisane. L'ombre est restée sur cette intrigue de ténèbres. Seulement un scandale en est sorti, et ce scandale s'est élevé autour du trône jusqu'à le cacher au respect de la nation.

(*Toute la mystérieuse affaire du collier, racontée d'une manière saisissante.*)

C'était bien là le sujet, la ressemblance fatale, les deux rôles, le vice et la vertu avec le même visage, l'intrigue mystérieuse où la vérité a l'air du mensonge et le mensonge l'air de la vérité.

Cependant le fait lui-même n'est pas tellement unique que l'on n'en pût trouver un autre exemple. Une pareille illusion servit à ruiner un président au parlement de Grenoble qui se croyait aimé de la veuve de Molière.

Pourquoi ne pas supposer que cette intrigue remonte encore plus haut ? Pourquoi ne pas supposer qu'elle a pu réussir ail-

leurs, et que l'imposture a trompé même l'histoire? Les auteurs de *Valéria* ne songeaient pas à réhabiliter la mémoire de Messaline; j'en suis sûr; mais ils ont lu dans Juvénal les vers célèbres qui sont l'éternel châtiment de la femme de Claude, l'un d'eux a mieux fait que de les lire, il les a traduits d'une grande et large manière; trois mots ont frappé son esprit : *Titulum mentita Lyciscæ.* Était-ce donc en effet un nom menteur que ce nom de Lycisca? La rumeur des mauvais lieux de Rome n'aurait-elle pas menti elle-même? Ce qui est certain, et Juvénal en rend témoignage, c'est qu'il y avait une impératrice le jour au palais des Césars, une Lycisca, la nuit, dans les repaires de la ville éternelle. Et si cette Lycisca n'était pas l'impératrice? si cette fille folle n'était que la trompeuse image de la mère de Britannicus? Si cette ressemblance avec la femme de l'empereur avait été sa gloire parmi les bateliers du Tibre et l'enseigne de sa honteuse renommée?

Je ferai tout à l'heure la critique de la pièce; mais je ne blâme pas les auteurs d'avoir soutenu cette thèse hardie. Ils ont été trop loin lorsqu'ils ont dénaturé l'histoire; mais ils usaient de leur droit, tant qu'ils l'ont interprétée. L'histoire a-t-elle donc une autorité si certaine, que le poëte hésite à la contredire?...

Laissons les poëtes commenter l'histoire... protester contre le bruit populaire, contre les annales écrites sous la dictée du vainqueur, pourvu, toutefois, qu'ils tirent de leurs inductions imprévues l'intérêt dramatique, la vérité humaine et la vérité morale, la double vérité qui ne souffre pas de nouvelle interprétation.

Je prends donc les faits historiques tels que les proposent les deux auteurs de *Valéria.*

Voici les mouvements et les intérêts qui s'agitent autour de Claude.

(Analyse du drame, que M. Thierry discute scène à scène, en y mêlant plusieurs critiques, surtout au point de vue de l'histoire.)

. . . .

Ces mouvements de la cour de Claude, cette guerre des intérêts avec leurs chances diverses, ce plan d'Agrippine qui conduit le mensonge, qui prépare l'illusion, qui montre ou qui cache Lycisca, qui dispose de son ennemie sans qu'elle le sache, donnaient le mouvement, le duel nécessaire, le plan clairement divisé d'une action théâtrale, mais alors le premier rôle revenait à Agrippine; c'était elle qui poussait les ressorts, c'était elle qui conduisait Claude et Lycisca par la main.

. . . .

Mais je me trompe, puisque je cherche une pièce où les auteurs n'ont voulu mettre qu'un double rôle. Valéria, Lycisca, c'est là le drame, et je n'ai pas plus raison contre le drame que l'on n'a raison contre le succès. Est-ce qu'il y a une critique qui n'ait pas tort devant l'immense succès du troisième acte?

. . . .

J'ai dit sévèrement les défauts de la pièce; mais il n'y a que les œuvres considérables qui appellent la critique sérieuse. *Valéria* est une œuvre considérable, une œuvre où se combinent comme un alliage précieux l'expérience de l'auteur dramatique et la belle forme de la poésie. La collaboration de ces deux excellents esprits, M. Aug. Maquet et M. Jules Lacroix, promet au Théâtre-Français des drames d'une valeur réelle, des drames complets, intéressants et littéraires. L'épreuve est faite. Il les faudra seulement plus simples, et dès qu'ils seront plus simples, la passion vraie, la poésie, l'enseignement moral y trouveront plus d'espace.

Ed. Thierry.

(*L'Assemblée nationale.* — 3 mars 1851.)

LA JEUNESSE DE LOUIS XI

— 1859 —

L'auteur de ce drame (c'est convenu) est un poëte. Il a l'énergie, il a la force et le bon sens. La douleur véritable habite en un coin de cette âme en peine. Il sait l'histoire, il la devine, il la pressent, il l'arrange au besoin et selon les nécessités de son drame. Il a vu, comme Hamlet voit toute chose, avec l'œil de son esprit, se dérouler les annales sanglantes des rudes époques.

. . . . . On lui doit *le Testament de César*, une œuvre énorme où Rome entière était palpitante. Il nous donnait naguère, avec une verve, une énergie, une pitié dignes de tous nos respects, l'*Œdipe roi*, du poëte grec.

. . . . . Cet homme actif, ingénieux, habile à reproduire, à retrouver les plus intimes frémissements de l'âme humaine, il ajoute à tous ces mérites le grand talent de composer un drame avec beaucoup de soin, de clarté, de zèle et d'intelligence. A peine il adopte un héros, soudain il l'étudie et le contemple à loisir. Puis, quand il est le maître absolu de son idole ou de son monstre, il le reproduit tel qu'il l'a vu, tel qu'il l'a rêvé, sans emphase et sans mensonge.

. . . .

La Jeunesse de Louis XI vous représente un drame intéressant, d'un aspect grave, écrit avec une grande sobriété de geste et d'accent. Ce mérite est rare en tout temps, surtout s'il s'applique à ce fantôme, à ce mannequin de Louis XI, une des plus laides et des plus tristes images que les dramaturges et les romanciers aient mises en œuvre.

(*Analyse du 1er acte. Quelques citations.*)

Voilà de beaux vers! voilà de nobles et justes colères! Voilà

enfin, depuis si longtemps que nous sommes envahis par la banalité, une tragédie éloquente et qui dit bien, qui dit tout à fait ce qu'elle veut dire. A ces cris vraiment sortis de l'âme, vous eussiez vu frémir l'assemblée entière, et chacun d'écouter comme on écoute une langue originale.

(*L'analyse continue.*)

Et bientôt nous entendons, semblables au clairon de la guerre, retentir à nos oreilles étonnées les vers terribles que voici :

(*C'est Charles VII qui parle.*)

Qu'un sang nouveau bouillonne et remonte à nos cœurs!
Alors, tirant l'épée, un saint courroux dans l'ame,
Sur le pàle étranger secouant l'oriflamme,
Des bords de l'Océan aux montagnes du Rhin,
Nous précipiterons nos phalanges d'airain,
Et, rendant au pays son antique frontière,
Nous revendiquerons la France tout entière!

Voilà pourtant comme il écrit et comme il parle, ce poëte éloquent qui fait vibrer les plus vieilles fibres; mais aussi comme on l'écoute! Avec quelle ardeur son ardeur est partagée, et comme il vous est démontré par cet exemple que le vrai succès du drame, et le succès sympathique, n'est pas, Dieu soit loué! dans la multitude et l'enchevêtrement des machines les plus inattendues; il est tout simplement dans le cœur de l'homme, autour de ses entrailles; il est dans les voix qui lui plaisent, dans les sentiments qui l'enchantent, dans la pitié, dans la terreur, dans l'enthousiasme et dans l'admiration! Parfois même, pour le succès d'une pareille œuvre, quelques mots suffisent, pourvu que ces mots-là soient à leur place et surgissent victorieusement de la tragédie et du drame, à savoir : Patrie! honneur! indépendance! liberté!

. . . .

Le très-grand mérite et le très-grand succès de ce quatrième acte ont tenu l'assemblée attentive, à l'instant même où minuit venait de sonner. Quoi! des vers! une tragédie à l'an-

cienne marque, et rien pour amuser un spectateur frivole, habitué au prestige, au mensonge, aux changements, aux *trucs*... C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire; ils ont obéi, ces futiles spectateurs, à la simple et toute-puissante impulsion d'un beau drame écrit avec l'art, l'esprit et le talent d'un écrivain bien inspiré.

Le cinquième acte est très-court; il est touchant au degré suprême...

Par cette patiente et fidèle analyse, il vous a été facile (au moins je l'espère) de comprendre à quel point la nouvelle tragédie est une œuvre abondante en forces, en colères, en douleurs, en pitié, et véritablement c'est une œuvre à part dans les compositions de ce temps-ci.

. . . .

Ce grand succès de *la Jeunesse de Louis XI* fait un grand honneur à ce théâtre et aux comédiens de la Porte-Saint-Martin : à Luguet, à Desrieux et surtout à Taillade, et à cette aimable et poétique enfant du drame où l'on pleure, où l'on meurt ... Mlle Isabelle Constant!

Jules Janin.

(*Journal des Débats*. — 12 septembre 1859.)

A notre avis, M. Jules Lacroix n'occupe pas la place qu'il mérite. Son tort, nous osons à peine le dire, est d'avoir toujours écrit en vers. Le public aujourd'hui n'aime pas les vers au théâtre, surtout s'ils sont imagés, sévères de rhythme, frappés vigoureusement. Il faut les écouter avec attention, car les hommes commencent à ne plus comprendre le langage des dieux, ainsi qu'on disait autrefois : la poésie tourne au sanscrit, et comme les anciens drames indiens, les drames en vers auraient besoin d'une traduction en prâcrit à la marge. Ce n'est plus le patois courant, le français vulgaire du mélo-

drame et du vaudeville, et le spectateur se trouve tout désorienté.

. . . .

Cette analyse succincte ne peut donner que les principaux linéaments du drame; c'en est la carcasse, le squelette sans les muscles, sans l'épiderme, sans la couleur; une telle pièce veut être étudiée plus à loisir et le livre à la main. Dès qu'elle sera imprimée nous en ferons la critique en détail; il suffit aujourd'hui d'en conter à la hâte la fable, d'en louer le style et de constater la manière dont elle a été jouée.

Taillade a fait du dauphin Louis une création de premier ordre; son calme fiévreux, sa douceur vipérine, sa bénignité de tigre faisant patte de velours réalisent l'idéal du tyran futur obligé par politique de masquer sa perversité en attendant la puissance; et à la fin, lorsqu'il se sent le pied sur la première marche du trône, comme il se redresse insolemment, dévoilant son caractère en quelques mots, illuminant d'un fauve éclair les noires profondeurs de son âme!

Théophile Gautier.

(*Le Moniteur.* — 12 septembre 1859.)

Casimir Delavigne avait livré aux ressentiments du parterre le tyran vieilli, usé par le vice, assiégé de terreurs superstitieuses, et prêt à rendre compte à son juge éternel du sang répandu, des forfaits commis, de la cruauté et de la perfidie érigées en principes. M. Jules Lacroix, poëte de la même race et de la même trempe que son vaillant prédécesseur, a voulu mettre au théâtre *le monstre naissant.* En cela, il s'est rencontré avec Racine, qui a préféré la jeunesse de Néron, faisant ses griffes et secouant le joug maternel, aux dernières années de ce prince souillé de tous les crimes et de toutes les infamies.

. . . .

La fable inventée par l'auteur a tous les caractères de la vraisemblance, et cela nous suffit.

. . . .

L'histoire ne dit point que le dauphin se soit rendu coupable de ce fratricide anticipé; mais un meurtre de plus ou de moins ne doit pas peser beaucoup sur sa mémoire exécrée et maudite. D'ailleurs, le drame a ses droits et la poésie ses libertés. Ce qu'il faut louer surtout dans l'œuvre nouvelle de M. Jules Lacroix, c'est la mâle énergie du style, la noblesse et l'élévation des sentiments, la beauté et la justesse des images, le vers ferme et souple, la rime opulente et sonore. La pièce a du mouvement, du souffle, et l'intérêt va grandissant jusqu'à la dernière scène. A la sombre et grimaçante figure du dauphin, l'auteur a opposé les traits augustes de Charles VII et les douces et poétiques images de Marguerite et de Raoul. Ainsi la loi des contrastes, si essentielle au théâtre, a été parfaitement observée, et le nouveau drame a eu le rare privilége de plaire en même temps aux esprits d'élite et à la foule. C'est encore un de ces succès qui mènent droit leur homme à l'Académie.

P.-A. Fiorentino.

(*Constitutionnel.* — 19 septembre 1859.)

. . . . . La Praguerie, les révoltes du Dauphin contre son père, les ténébreuses menées par lesquelles le sire de Tillay perd Marguerite, voilà la partie historique de la pièce; la rivalité des deux frères qui ne se connaissent pas, le chaste amour de Raoul et de Marguerite, voilà l'invention du poëte. Les deux parties sont presque également belles, mais il me semble que le poëte est plus à l'aise dans l'histoire que dans sa propre fable. Les personnages sont plus grands et lui vont

mieux, ils vont mieux à son vers, qui sonne comme la corde de la lyre épique. C'est cette corde qui a le plus profondément remué le parterre. C'est avec le nom de Jeanne d'Arc et avec l'amour de la France que Jules Lacroix a tiré de la foule, au premier et au quatrième acte, deux cris d'enthousiasme qui feront accourir la foule. On a toujours tort de croire que le public ne demande pas à être soulevé et élevé par le théâtre. Le public aime l'admiration. L'admiration lui tient lieu de l'intérêt vulgaire, des petites habiletés, des petits mouvements et des ignominies hypocritement déguisées. Quand on le touche aux nobles fibres, on le rend fier de lui-même, on l'excite; il tressaille d'un frisson électrique qui pétille et étincelle, et fait de toute la salle une salle ardente.

Édouard Thierry.

(*Le Pays.* — 13 septembre 1859.)

Si le drame de la *Jeunesse de Louis XI* n'est pas d'une vérité assez rigoureuse pour le principal caractère, il l'est pour tous les autres. Le Charles VII de M. Jules Lacroix est fièrement taillé. Le poëte fait ce que les historiens n'ont pas encore complétement fait, il met à sa vraie place ce roi, qui comprit le premier qu'après les désastres de l'invasion, il fallait en finir avec ces grands vassaux dont les dissensions souveraines avaient livré la France aux Anglais; ce roi qui le premier dota la France d'une armée régulière et la prit dans le peuple. Jeanne d'Arc lui avait appris que le courage désintéressé, l'héroïsme sans arrière-pensée ne se trouvent que là.

Cette pièce est aussi fort bien écrite. Jamais, ni dans *Valéria,* ni dans *Œdipe roi,* ni dans le *Testament de César,* son œuvre capitale au théâtre, M. Jules Lacroix n'a fait mieux quant au style. Tout y est d'une netteté ferme et vigoureuse,

d'une précision pleine d'éloquence. Pourquoi la vérité, si bien trouvée pour l'expression, manque-t-elle encore parfois dans les faits exprimés ?

ÉDOUARD FOURNIER.

(*La Patrie.* — 19 septembre 1859.)

L'auteur de *Valéria,* du *Testament de César,* d'*Œdipe roi,* et maintenant de la *Jeunesse de Louis XI,* est un des fils glorieux de la grande école romantique. Il a d'elle le courage, la volonté, l'élan et les hautes visées. Il a, de plus que les poëtes qui ont fait naguère tapage sur ces mêmes planches de la Porte-Saint-Martin, il a une correction soutenue et une pureté toute classique.

. . . .

Voilà l'invention hardie devant laquelle n'a pas reculé le poëte, et le succès a donné raison à sa témérité. La fable n'a rien d'invraisemblable; elle ne choque ni la raison, ni le goût.

. . . .

Certes, les beaux vers de M. J. Lacroix eussent été mieux dits rue de Richelieu, où est leur patrie naturelle; mais la mise en scène aurait risqué de n'y être pas aussi magnifiquement intelligente, et le poëte n'y eût pas trouvé M. Taillade. Ce qu'il a perdu d'un côté, il le regagnait de l'autre. En tout cas, le succès n'aurait pu, nulle part ailleurs, être plus grand qu'à la Porte Saint-Martin.

HENRY DE PÈNE.

(*Le Nord.* — 12 septembre 1859.)

MACBETH

— 1863 —

La traduction de *Macbeth* par M. Jules Lacroix est la première en date, et peut-être aussi la première par l'énergie et le talent, de cette œuvre étincelante du génie et de la grandeur de Shakspeare. Nous savons tous le mérite et le bonheur de M. Jules Lacroix toutes les fois qu'il s'adresse à quelqu'une de ces œuvres considérables de l'antiquité et des temps modernes. Il n'y a pas si longtemps que l'Académie a couronné la traduction de l'*Œdipe roi* comme une œuvre à part dans les tâches sérieusement entreprises et dignement accomplies, et voici qu'aujourd'hui, après la stérile acceptation du Théâtre-Français, l'Odéon, victorieux de ces injustes répulsions, adopte avec orgueil ce *Macbeth*, tout rempli de l'inspiration, des terreurs et des remords de l'histoire. On aurait peine à trouver dans le théâtre anglais un drame à ce point rempli de péripéties, de surprises, d'épouvante et d'étonnement.

. . . .

Rien n'est comparable à la grandeur et à la solennité de cette tragédie au moment où le drame s'ouvre au milieu des tonnerres et des éclairs; la nature entière est en deuil, le ciel est en feu; un frisson d'épouvante circule à travers la bruyère. Hier encore, à l'aspect des trois sorcières filles du Destin, les spectateurs ont frissonné jusque dans les moelles :

. . . .

La scène admirable, inouïe, impérissable du somnambulisme est célèbre à bon droit dans l'art dramatique. Elle est le digne couronnement d'une œuvre immortelle.

. . . .

Rien ne manque à ce grand drame... On y voudrait seulement plus de soleil. « La douce lumière! » eût dit Homère. Il fait trop de nuit dans ces terreurs. Tout s'y passe au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs, à la clarté funèbre des torches!

. . . .

Cette représentation de *Macbeth* sur le second Théâtre-Français est un événement heureux, une glorieuse entreprise, et méritait toutes les sympathies qu'elle a rencontrées. Réveillons-nous, réveillons-nous! Ceci est une espèce de réveil. Rendre hommage au génie, appeler à ces grandes œuvres le public indifférent qui passe et s'arrête; intéresser, plaire, épouvanter tant d'âmes inertes qui semblaient désormais inaccessibles à la pitié, à la terreur, aux croyances populaires, aux châtiments mérités, aux justes vengeances, voilà, selon nous, ce que contient ce *Macbeth* bien traduit, bien monté.

Ainsi c'est un grand succès, un succès que je crois durable, et qui le sera, chacun l'espère. Or, le même jour, le premier Théâtre-Français remettait en grand honneur : *Attendez-moi sous l'orme,* un des plus légers badinages de Regnard.

Jules Janin.

(*Journal des Débats.* — 16 février 1863.)

Enfin, nous avons un vrai Macbeth, le Macbeth pur, le Macbeth de Shakspeare.

L'admirable traduction de M. Jules Lacroix attendait depuis 1840 cette justice tardive mais éclatante. L'effet a été profond, unanime, immense. Il faut louer aussi le public du progrès accompli dans sa manière d'écouter. Pas un seul instant, en présence de cette œuvre étrange, le bizarre ne l'a distrait du beau. Aucun détail caractéristique, et tous sont conservés dans leur âpreté farouche ou baroque, ne l'a fait sourciller. Pour toute la cuisine de sabbat qui eût jadis soulevé tant d'orages, il semblait avoir adopté dès les premiers mots cette théorie

émise par les trois vieilles fatidiques sur la bruyère de Dunsinane : « L'horrible est beau ; le beau, horrible. » On dirait que la version d'Émile Deschamps, si pleine de tact et de discrétion dans la fidélité, avait de longue main préparé cet intelligent parterre aux hardiesses shakspeariennes.

Nous n'avons pas à faire une analyse de *Macbeth :* ce prodigieux chef-d'œuvre est dans toutes les mémoires ; nous nous attacherons plutôt à l'interprétation des rôles et à la mise en scène. C'est Taillade qui représente Macbeth : Taillade a le sens romantique nécessaire pour jouer du Shakspeare. Il est intelligent, nerveux, passionné, d'une chaleur parfois fébrile, mais qui anime et qui entraîne ; il a des obscurités et des éclairs, des intonations tantôt fantasques, tantôt vraies, dont le mélange ou le constraste produisent des effets inattendus ; son physique un peu grêle ne manque ni d'élégance ni de poésie, et quoiqu'il n'ait pas l'aspect que l'imagination donne volontiers au Thane de Glamis et de Cawdor, il a su se composer une physionomie farouche et sauvage qui ne contrarie nullement le type grandiose dessiné par le poëte anglais. Macbeth nous apparaît comme un guerrier gigantesque, comme un barbare chef de clan, aux cheveux roux, à la barbe rousse, coiffé d'un casque ayant pour cimier deux ailes de corbeau, avec un plastron de buffle bardé de fer, un plaid bariolé et une claymore à lourde coquille. Ses muscles invaincus cachent un caractère faible ; son courage est tout physique, et, dès qu'il met le pied dans l'ombre du surnaturel, une frayeur vertigineuse s'empare de lui, frayeur qu'il ne dompte que par crainte des froides railleries de sa femme. En effet, lady Macbeth est la volonté de cette force, le ressort de cette machine, l'âme de ce corps. Elle pense, il exécute. Selon nous, lady Macbeth est une femme blonde, pâle, aux yeux bleus, froids, féline, douée des grâces perfides de la tentatrice, très-patricienne et très-lady, achetant un meurtre par une caresse dédaigneuse longtemps implorée, trouvant de ces paroles glaciales qui feraient se précipiter à l'abîme l'homme le plus lâ-

che. Elle a cette cruauté féminine, abstraite, impitoyable, qui ne voit que le but, n'ayant pas le dégoût des besognes funèbres et ne mettant pas la main à la cuisine sanglante du meurtre. Si Macbeth croit comme un enfant à toutes les supertitions populaires, aux prophéties des trois vieilles, aux oracles ambigus arrachés aux fantômes qu'elles évoquent, lady Macbeth ne croit à rien, elle n'aperçoit pas les spectres qui épouvantent le Thane; d'ailleurs, les vît-elle, elle s'assoirait au festin sur l'ombre de Banquo. Le remords même ne peut entrer dans cette âme fermée à toute crainte qu'avec le sommeil, quand la passagère mort nocturne assoupit sa volonté. C'est alors qu'elle se promène à travers les noirs corridors du château, avec le regard vide du somnambulisme, frottant sur cette petite main, que ne sauraient purifier désormais tous les parfums d'Arabie, une tache de sang imaginaire. M[lle] Karoly, l'actrice des grandes fureurs tragiques, n'est pas cette femme-là, certainement, mais elle a su tirer de sa nature des effets d'une violence impressionnante.

Taillade a eu de très-beaux mouvements, un surtout lorsque, sortant de la chambre où il vient de tuer Duncan, il se heurte dans l'ombre à un fauteuil et tressaille comme si déjà la main du vengeur le saisissait. Ses terreurs pendant la scène du festin, à l'aspect du spectre ensanglanté de Banquo assis à sa place, ont une vérité effrayante.

M[lle] Dugueret donne à l'intéressante figure du jeune Malcolm une physionomie touchante, et en outre elle dit très-bien le vers, qualité qui se perd de jour en jour. Les multiples rôles de ce vaste drame sont tous remplis avec le zèle le plus consciencieux. Le public semble vivement intéressé, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que ce *Macbeth* exact, pur, authentique, devînt, bien qu'écrit en vers excellents, un succès d'argent, le plus beau des succès même sur les théâtres littéraires.

Théophile Gautier.

(*Moniteur universel.* — 16 février 1863.)

M. J. Lacroix, traducteur éprouvé qui serre toujours le texte au plus près, n'en a pas moins accompli un travail énorme en luttant avec le vers français contre le vers anglais (la lutte d'un chien contre un poisson). Si l'avantage ne lui est pas resté en toute circonstance, on peut dire en somme qu'il a été victorieux. Il a su, en un mot, être clair, même dans les choses les plus intimement anglaises, c'est-à-dire les plus fugitives et les plus individuelles.

Sa magnifique appropriation de l'*Œdipe roi* a trouvé un pendant. Shakspeare n'a rien à envier à Sophocle. La mise en scène et l'interprétation des artistes ont voulu être dignes de l'œuvre.

NESTOR ROQUEPLAN.

(*Constitutionnel.* — 16 février 1863.)

L'événement littéraire de la semaine n'est pas au Théâtre-Français, il est à l'Odéon, où le *Macbeth* de Shakspeare, traduit par M. Jules Lacroix, vient d'apparaître pour la première fois, sur une scène française, dans sa terreur et dans sa grandeur. « Que serait-ce si vous aviez entendu le Monstre? » pouvait-on dire comme Eschine au public après le *Macbeth* de Ducis, et même après celui de M. Émile Deschamps . cette fois, c'est le monstre lui-même qu'on entend et qu'on voit. La traduction de M. Jules Lacroix s'est emparée du terrible drame; elle est entrée dans le vif de son originalité surhumaine. En serrant son modèle, elle ne calque pas seulement sa forme et sa couleur, elle s'assimile sa vie, son caractère, ses mouvements, son souffle, ce souffle infernal qui la parcourt et la pénètre, et qui, comme celui des Esprits dont parle Job, « fait hérisser le poil de la chair. »

La pièce a été réduite en cinq actes et en sept tableaux; mais M. Jules Lacroix n'a pas diminué le *Macbeth* de Shak-

speare en le resserrant; il n'a pas mutilé le géant pour le faire tenir sur la scène; tout au plus a-t-il rogné ses ongles et retranché quelques boucles de ses cheveux. C'est sur une première traduction littérale, publiée il y a vingt-deux ans, qu'il a opéré ce remaniement. Nous le blâmerions dans un livre; il était presque indispensable au théâtre. Le drame shakspearien est trop multiple et trop rapide pour notre scène à peine affranchie de la servitude des trois unités. Ses changements à vue incessants, ses passages subits d'un extrême à l'autre, image si frappante de la vie humaine, dérouteraient le public français, habitué à voir régner l'ordre dans l'empire tragique. MACBETH est peut-être le plus vagabond et le plus tumultueux des drames de Shakspeare. Nous avons déjà signalé, en l'analysant ici même, son effrayante anarchie de péripéties et de catastrophes, si logique et si concertée sous son désordre apparent. L'action dure-t-elle quelques jours ou quelques années? Qui pourrait le dire? Calcule-t-on l'espace et le temps des rêves? Elle semble voler avec les ailes de chauve-souris de ses trois Sorcières. On passe du camp où les soldats s'agitent à la clairière déserte où les Stryges bivaquent, de la chambre du meurtre à la salle du banquet, de la grotte enfumée ou remplie de fantômes à la plaine où les armées s'entrechoquent.

. . . .

Le drame de M. Jules Lacroix affaiblit à peine cette sensation de rapidité. Ses sept actes concentrent les scènes répandues dans les vingt-cinq tableaux de Shakspeare. Aucun trait saillant n'est omis, aucun détail caractéristique éludé. C'est dans un changement d'optique que se résume son travail. Il a rassemblé ce qui était dispersé, et groupé des effets épars. — La toile se lève sur la lande noyée de brouillard et rayée d'éclairs.

. . . .

Au 2e acte, un effet nouveau et qui appartient à M. Lacroix est celui du serment des Thanes jurant de venger la mort de leur roi. Leurs épées qu'ils tirent pour prononcer la formule

convergent sur la tête de Macbeth isolé dans le cercle que le soupçon trace autour de lui. La toile tombe sur ce présage de justice et de châtiment.

Au 3e acte, le spectre de Banquo s'attablant au festin de Macbeth fait courir dans la salle un frémissement d'épouvante. Quelle incarnation du Remords que cet homme balafré, muet, invisible aux autres convives, contre lequel l'assassin se débat en pleurant et en rugissant !

. . . .

La Consultation des Sorcières, fidèlement reproduite par la traduction et par le spectacle, a été d'un immense effet. Les hideuses sibylles évoquent devant Macbeth l'avenir.....

. . . .

J'ai dit le tact respectueux et sûr avec lequel M. Jules Lacroix a plié le drame de Shakspeare aux proportions de la scène française. Il me reste à louer le grand style de sa traduction. Son vers énergique et souple, ferme et coloré, se plie à tous les modes et reproduit tous les traits de l'original. Sa familiarité n'est jamais triviale; son ton tragique ne monte jamais à l'emphase; il donne à *Macbeth* un accent français sans altérer ou changer sa voix. On ne saurait mieux traduire et moins s'asservir : c'est la fidélité dans la liberté.

Le succès a été très-grand; il fait honneur à l'Odéon, qui a encadré *Macbeth* dans un spectacle digne de lui.

Paul de Saint-Victor.

(*Presse*. — 16 février 1863.)

Macbeth, que les adorateurs de Shakspeare proclament son chef-d'œuvre, a été représenté à l'Odéon par des acteurs de talent, sur une traduction faite avec amour et avec goût, reproduisant toutes les beautés de l'original et élaguant ses défauts les plus choquants. La mise en scène a été faite avec beaucoup de luxe et d'adresse.

Les sorcières, les apparitions, les fantômes sont présentés de manière à produire le plus d'illusion possible. Les décors, les costumes sont pittoresques; les comparses sont nombreux. Le chef-d'œuvre de Shakspeare a donc été représenté dans les conditions les plus favorables.

Eh bien, en vérité, nous croyons qu'au sortir de cette représentation, les partisans les plus fanatiques du *divin* William n'oseraient comparer l'auteur de *Macbeth* à l'auteur de *Polyeucte* et à celui d'*Athalie*.

Ce qui a éclaté à cette représentation, malgré toute la correction, tout le luxe, tout le zèle, tous les soins avec lesquels elle a eu lieu, c'est la barbarie et la naïveté primitive de l'ouvrage.

Non pas qu'il n'y ait de loin en loin quelques traits de génie, quelques images saisissantes, quelques mots profonds, quelques expressions touchantes et même délicates; non pas qu'il n'y ait quelques situations vraiment pathétiques et quelques belles scènes. Le mot de Voltaire se vérifie. « Il y a des perles dans ce fumier. » Mais le fumier domine. La composition générale est barbare.

. . . .

Or, si cette barbarie se voit dans le *Macbeth* de M. Jules Lacroix, où l'action est bien plus dégagée et plus resserrée, où le style est bien plus précis et plus poli que dans l'original, et d'où les bouffonneries, les obscénités et les plus choquantes bizarreries ont disparu, que serait-ce donc si l'on représentait le *Macbeth* de Shakspeare tel qu'il est!

E.-D. de Biéville.

(*Le Siècle.* — 23 février 1863.)

Place à Shakspeare! Il vient, cette semaine encore, de remporter une grande victoire devant le public parisien. *Macbeth* a réussi au théâtre de l'Odéon, comme un drame de M. d'Ennery à l'Ambigu-Comique.

J'ai conté dans le temps, et avec toutes sortes de curieux détails, comment la Comédie-Française avait refusé de prendre le *Macbeth* que lui apportait M. Jules Lacroix. Elle avait reculé devant la dépense.

. . . .

L'Odéon a été plus brave; il a recueilli ce *Macbeth* que la Comédie-Française laissait échapper de ses mains; et il est bien probable qu'il trouvera, dans ce vieux drame si connu de tout le monde, ce succès d'argent qu'il cherche en vain depuis le commencement de la saison. La pièce a été montée par le directeur du théâtre avec un grand luxe, mieux encore, avec infiniment de goût.

La mise en scène est riche; mais elle n'a rien de trop voyant ni de trop tumultueux. Elle n'étouffe point le chef-d'œuvre.

La traduction de M. Jules Lacroix est tout à fait digne de l'homme qui nous avait, il y a cinq ou six ans, rendu l'*Œdipe roi* de Sophocle dans son antique beauté. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle ne sent point l'effort de la traduction : on croirait entendre une œuvre originale. Il est incroyable comme le vers de M. Lacroix se plie à la phrase de Shakspeare, et en rend, non-seulement le sens précis, mais même l'effet pittoresque. Il faut pour arriver dans la traduction à cette fidélité rigoureuse, sans rien perdre de sa verve, deux qualités qui s'excluent d'ordinaire : la patience et l'enthousiasme. M. Jules Lacroix les réunit l'une et l'autre. La fatigue d'un écrasant labeur n'ôte rien chez lui à la fraîcheur de l'inspiration : son *Macbeth* prendra place dans toutes les bibliothèques à côté d'*Œdipe roi*.

Il avait pu donner à la Comédie-Française la tragédie de Sophocle, telle qu'elle était sortie des mains du poëte grec,

sans arrangement ni mutilation. Il a fallu adapter le drame de Shakspeare aux nécessités de notre théâtre. Les dévots crieront sans doute au sacrilége. Le respect pour les grands noms est assurément une belle chose; mais faut-il, par excès de respect, les laisser dans leur tombe? On ne peut guère présenter Shakspeare tel qu'il est, *in naturalibus*, à un public français.

Préjugé ou raison, certains passages choqueraient son goût, et l'empêcheraient de sentir, comme il faut, les beautés du reste. Ne vaut-il pas mieux les sacrifier, dans l'intérêt même de Shakspeare ?

. . . .

Taillade est admirable dans certaines parties du drame, où il faut saisir l'imagination par un geste violent. Quand il sort tout éperdu de la chambre de Duncan, qu'il vient d'égorger, lady Macbeth le touche à l'épaule; il a un sursaut d'effroi dont toute la salle a frissonné. Jamais assassin, surpris tout à coup par un gendarme, n'a tressailli d'une telle peur.

. . . .

Le succès a été énorme le premier soir et très-vif à la seconde représentation. Je serais bien étonné s'il ne se maintenait pas. Il n'y a point de drame plus émouvant et plus terrible. On en sort la tête pleine de fantômes sanglants qui vous assiégent toute la nuit.

FRANCISQUE SARCEY.

(*Opinion nationale.* — 17 février 1863.)

Le *Macbeth* de M. Jules Lacroix, à l'Odéon, a décidément un fort beau succès. Il réussit comme s'il n'était pas de la littérature; il fait de l'argent, comme s'il n'était pas un chef-d'œuvre. Plus tard, lorsqu'on se rappellera les pièces qui, platitudes, scandales ou pamphlets, partagent avec lui la for-

tune des belles recettes, on ne voudra pas croire qu'il ait pu en avoir sa part.

Il y a là tant de choses qui par leur beauté même répugnent au succès et le repoussent chez un public fait comme celui d'aujourd'hui, dont une moitié est trop blasée pour daigner sentir encore ce qui est beau, tandis que l'autre est trop ignorante pour le comprendre!

. . . .

Ici, pour ne pas être ingrat envers une œuvre remarquable, sans laquelle nous ne serions peut-être pas à même de comprendre comme il convient le Shakspeare enfin révélé par M. Jules Lacroix, car pour faire de tels pas, pour aller du *Macbeth* de Ducis au *Macbeth* réel, il fallait bien un acheminement, une transition; ici, l'on nous permettra quelques mots de souvenir, quelques mots d'éloges pour l'imitation de M. Émile Deschamps, qui, l'un des premiers, naturalisa chez nous avec tant de talent et un si grand succès un génie qui nous était si étranger!

Ce n'est pas toujours Shakspeare, mais c'est toujours un poëte, dirons-nous à propos de cette imitation d'Émile Deschamps.

Shakspeare, chez M. Deschamps, est souvent plus paré qu'il ne l'est dans son propre drame. On l'y trouve nettoyé partout, et presque toujours embelli. Mais n'était-ce pas nécessaire? M. Deschamps, quand il risqua cette entreprise, si hardie en son temps, ne faisait pour ainsi dire pas une traduction, il ouvrait bien plutôt une sorte de jardin d'acclimatation littéraire, et, pour réussir, ce jardin intelligent se mettait tout en fleurs.

Ne le regrettons pas; toutes ces fleurs, qui pouvaient n'être qu'artificielles, étaient vraies, et l'on aime encore à respirer leur parfum. L'œuvre de M. Deschamps et celle de M. Jules Lacroix sont en réalité deux sœurs. L'une a sans doute ce mérite précieux dans les belles familles, de ressembler davantage à sa mère, mais l'autre n'en a pas moins sa beauté.

. . . .

Excepté Geffroy, qui devait jouer ce rôle au Théâtre-Français, et qui nous y semblera toujours à regretter, je ne vois aujourd'hui personne qui l'eût mieux joué que Taillade.

ÉDOUARD FOURNIER.

(*La Patrie.* — 2 mars 1863.)

M. Lacroix nous a donné de ce drame une copie magistrale. Il a fort bien rendu la profondeur, la simplicité, le mouvement et le souffle shakspeariens; il a reproduit des tirades entières avec un bonheur de style qui tient de l'inspiration. Son vers sonore, ample, ferme, sobre d'épithètes, ne redoutant pas le mot propre, mais le cherchant au contraire, dans le langage le plus familier, et l'ennoblissant, par une sorte de réaction poétique contre de vains scrupules qui l'avaient frappé d'indignité; sa rime aisée, sa période large et dont aucune entrave, aucune phrase incidente ne gêne et ne ralentit l'essor; toutes ces qualités brillantes et solides qu'on avait déjà admirées chez le traducteur d'*Œdipe roi*, poëte et auteur lui-même d'un rare mérite, ont valu à M. Lacroix les applaudissements de cette jeunesse intelligente et généreuse des écoles, et du public de l'Odéon, si sympathique aux grandes tentatives.

P.-A. FIORENTINO.

(*France.* — 16 février 1863.)

M. Jules Lacroix, dans son *adaptation* du *Macbeth* à la scène française, nous semble avoir manié les ciseaux aussi habilement que la plume. M. Jules Lacroix comprend trop bien Shakespeare pour lui avoir rien retranché sans un trem-

blement que je me sens moi-même dans les doigts, rien que d'y songer; mais qui aime bien rogne bien, et il a dû, pour des raisons que je veux croire excellentes, amputer au *Macbeth* deux scènes, oui, deux scènes, dont un monologue. Or, à parler franchement, la scène (celle où lady Macduff est égorgée avec sa famille par ordre de Macbeth) je la regrette peu; mais le monologue, *(la scène du portier ivre),* à la place du traducteur je l'aurais risqué.

. . . .

Les quelques remaniements qu'il a fait subir à la pièce témoignent d'un égal respect pour Shakspeare et d'une remarquable entente du théâtre.

. . . .

Voilà donc enfin un succès, un très-grand succès, un succès de vogue, qu'on peut s'expliquer à l'honneur de l'œuvre, de la Direction, des artistes et du public. Il y a longtemps que nous n'avions été à pareille fête.

A. de Belloy.

(*Nord.* — 16 février 1863.)

Un journal assure que le comité de lecture du Théâtre-Français avait refusé la traduction de Shakspeare, qui vient d'obtenir un si grand succès à l'Odéon. Je ne sais si ce journal est bien informé, ou s'il exagère. Peut-être le comité s'est-il borné à exprimer le vœu de corrections, d'adoucissements indispensables pour un théâtre de si excellente compagnie : les sorcières, le spectre, les visions et les combats du dénoûment, étaient de nature à troubler les calmes habitudes prises depuis plusieurs années.

La tragédie, elle-même, ne fait plus qu'à de rares intervalles rouler son tonnerre sous les voûtes du temple abandonné par les Euménides; Ducis serait encore trop violent pour l'écho ouaté qui s'assourdit de jour en jour. Beauvallet, inutile, est

parti; Geffroy, dit-on, veut partir. Qui donc se hasarderait dans ce rôle farouche de Macbeth?

. . . .

Il est donc tout naturel que le premier Théâtre-Français ait décliné la responsabilité d'une interprétation qui n'est pas dans ses moyens.

. . . .

Quant à l'Odéon, il n'a pas hésité; il a mis héroïquement toutes ses bannières au vent. C'était comme pour une grande et glorieuse bataille. Tout le monde voulait en être, et nul n'a déserté. Aussi, quel triomphe!

Cette vaste scène paraissait agrandie encore. Un souffle de vie, un rayonnement divin animait ce solennel mausolée de la littérature classique. On se sentait emporté au delà des mesquineries contemporaines, par delà tous les horizons français; et si des scrupules, des regrets se sont produits, ils s'adressaient au traducteur consciencieux dans tout ce qu'il a donné, mais si prudent et si réservé encore, et qui a reculé devant certaines témérités sinistres.

J'en suis persuadé : rien n'eût paru choquant, tant on se sentait possédé et convaincu par Shakspeare.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que M. Jules Lacroix ait trop souvent exercé ces mutilations, qu'un dernier préjugé impose aux traducteurs; il a respecté partout le texte original. Son vers, souple et ferme, s'est adapté avec précision à tout le relief de cette poésie étrange, et n'en a dissimulé aucune beauté essentielle.

. . . .

Tel qu'il est, malgré tout, ce drame est donc bien authentiquement du Shakspeare, et c'est bien ce fier et incommensurable génie que l'on nous a fait entrevoir.

Louis Ulbach.

(*Temps*. — 16 février.)

LE ROI LEAR[1]

— 1868 —

Si l'on élevait un tombeau à Shakspeare, les quatre coins du sarcophage seraient : *Hamlet, Macbeth, Othello* et le *Roi Lear*.

Ce sont les quatre génies qui veillent sur la mémoire du poëte de Straffort-sur-Avon ! ce sont les quatre drames gran-

---

1. *Le Roi Lear* n'a pas eu, comme *Macbeth*, cent représentations de suite, mais son triomphe n'a pas été moindre au théâtre. Peut-être même le succès littéraire a-t-il été plus vif encore, plus accentué dans la presse, plus unanime?

Dans un grand nombre de feuilletons épars devant moi, je ne trouve que des éloges, parfois enthousiastes. Il me serait doux de les reproduire, du moins en partie, mais je dois me restreindre, n'ayant plus maintenant la même excuse ou les mêmes raisons que pour *Œdipe* et le *Testament de César*.

De ces nombreux articles, signés : Alex. Dumas, Gautier, Janin, Roqueplan, Sarcey, P. de Saint-Victor, Béchard, de Biéville, Jouvin, Ed. Fournier, Banville, Paul Foucher, Alex. de Lavergne, Listener, Achille Denis, de Bornier, Ulbach, Claretie, etc., etc , de toutes ces pages remarquables à différents titres, et dont plusieurs fort éloquentes témoignent d'une profonde étude de Shakspeare, je ne citerai que les trois premières, non qu'elles soient plus sympathiques ou plus brillantes; mais elles portent trois noms bien chers aux lettres, trois noms glorieux, inscrits déjà sur la pierre funèbre... Alex. Dumas, Gautier, Janin, ces chefs de la grande pléiade de 1830, que nous avons couchés naguère dans leur tombe, l'un après l'autre, à de si courts intervalles!

Ces pages toutes pleines d'une sincère bienveillance, écrites pour mon frère, ne sont-elles pas comme un adieu suprême des trois illustres morts au poëte, qui les réunit tous les trois dans son admiration, dans sa reconnaissance?

P. L.
(Bibliophile Jacob.)

Ce 15 octobre 1874.

dioses qui soutiennent son sépulcre, comme celui de Mahomet, entre le ciel et la terre.

Aujourd'hui nous n'avons à nous occuper que du dernier, c'est-à-dire du *Roi Lear*.....

Cordélia! c'est le chef-d'œuvre de la tendresse filiale; c'est le rêve de la maternité de la fille sur le père; c'est un sentiment si grand, si poétique, si vénérable, que Shakspeare le relègue dans cette période vaporeuse qui s'écoule entre la fable et l'histoire. Le soleil ne luit encore que sur le précoce Orient. Tout l'Occident est mystérieux.....

Jugez-en, — dans Shakspeare — *Aganippus* est roi de France, et *Lear* roi des Iles ténébreuses, — c'est-à-dire de l'Angleterre.

Le roi Lear, c'est une tour bâtie au milieu du brouillard, battue par les vents, la foudre, les éclairs et la tempête, surmontée d'un ange ouvrant ses ailes blanches.

L'ange, c'est Cordélia.

L'action du *Roi Lear* est tout humaine. C'est un drame réaliste, comme diraient les modernes.

Un vieux roi, las de la couronne, fait venir ses trois filles : Gonerille, Régane et Cordélia.

Il leur annonce que ce sont elles qui vont régner à sa place, et, déroulant la carte de son royaume, il ordonne à chacune d'elles de lui dire de quelle façon elle l'aime, afin que, par une part plus ou moins large, il récompense son amour plus ou moins grand!

C'est à Gonerille, c'est-à-dire à l'aînée, de répondre la première; elle répond :

. . . . Je vous aime, seigneur,
Plus que tous les trésors, beauté, richesse, honneur!...
D'un amour indicible et que rien ne surpasse;
Plus que la liberté, la lumière et l'espace,
Plus que tout ce qu'on voit de rare sous les cieux!...
Je vous aime à l'égal de la vie, oh! bien mieux, —
Fût-elle glorieuse, éclatante et prospère!
Jamais enfant n'aima plus que moi. Jamais père

Ne fut plus adoré!... C'est un amour vainqueur,
Immense et débordant, plus vaste que mon cœur!

C'est au tour de Régane de parler.
Elle s'approche et dit :

Gonerille a parlé tout comme eût fait Régane!
De son cœur et du mien sa bouche était l'organe...
Sire! elle ne va pas seulement assez loin,
Car je n'ai qu'un bonheur, une joie, un besoin :
Vous aimer, ô mon père!... Et toutes les ivresses
Des plus doux sentiments, les plus chères caresses,
Tout ce qui n'est pas vous, je le hais, je le hais!

Alors le roi Lear s'adresse à Cordélia, la plus jeune de ses filles :

Mais vous, ô mon bonheur! dernier présent des cieux;
Le dernier, mais non pas le moins cher à mes yeux,
Vous que déjà la France, aux vignes empourprées,
Nomme l'astre charmant de ses belles contrées,
Ma fille, après vos sœurs, pour obtenir de nous
Un lot plus riche encor, voyons, que direz-vous?

CORDÉLIA.

Rien, monseigneur.

LEAR, avec surprise.

Rien?

CORDÉLIA.

Rien.

LEAR, sévèrement.

Parle d'une autre sorte.
Ma fille, ou de ce rien, tremble que rien ne sorte

CORDÉLIA.

Je vous aime, seigneur, les cieux m'en sont témoins!
Avec toute mon âme!... Hélas! ni plus, ni moins!

LEAR.

C'est tout?

CORDÉLIA.

C'est tout. Mon cœur n'a pas d'autre langage.

LEAR.

Cette froide réponse!... à moi. Je vous engage
A la modifier... Cette réponse-là
Pourrait vous nuire. Allons, allons, corrigez-la!
Parlez.

CORDÉLIA.

Mon bon seigneur, je vous dois la naissance;
Vous m'avez bien aimée!... et ma reconnaissance,
Ma tendresse à vos soins paie un juste retour!
Moi, je vous obéis, je vous aime à mon tour.
Si vous saviez combien je vous aime et vénère!
Elles disent, mes sœurs, n'aimer rien sur la terre,
Que vous... Pour tout le reste, aversion, mépris!
Alors, pourquoi mes sœurs ont-elles des maris?
De ce lien sacré, — c'est dans l'ordre suprême, —
Des enfants peuvent naître... On est mère, on les aime,
Il faut bien qu'on les aime! Au jour de notre hymen,
L'époux qui de mon cœur recevra cette main,
Emportera peut-être, en me nommant sa femme,
Une part de mes soins, la moitié de mon âme,
De mes affections et de mon dévouement!
Oh! oui, je l'aimerai, seigneur, en vous aimant;
Car je n'épouserai personne, je l'espère,
O mes sœurs, pour n'aimer comme vous, que mon père!

Mais ce langage est trop simple pour toucher Lear après les paroles emphatiques de ses deux filles aînées. Il ne croit pas à l'amour de Cordélia — il la maudit — et l'abandonne sans dot au roi de France, qui la prend pour sa beauté.

Vous le voyez, rien de plus simple et de plus humain.

Un homme partage ses biens entre ses deux filles — à la condition que ses enfants le recevront tour à tour chez eux avec sa suite, et le défraieront de tout — selon ses besoins — aucun autre contrat que l'amour filial ne règle ce qui lui est dû.

Il n'a rien à attendre de sa troisième fille, il l'a chassée et mariée loin de lui en pays étranger, en France.

On devine le reste.

Les deux filles auxquelles il a tout donné sont ingrates. La

seule dans le cœur de laquelle la pitié filiale ait son autel, est celle non-seulement à qui il n'a rien donné, mais qu'il a maudite.

Tour à tour chassé par Gonerille et par Régane, il se trouve, par une nuit d'orage, sans asile, perdu dans une lande déserte, en proie à la tempête, aveuglé par les éclairs, assourdi par la foudre.

Rien de plus beau et de plus poétique que cet acte. La mise en scène, dirigée par M. de Chilly, dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici en réalité; c'est bien le vent, c'est bien la pluie, c'est bien la foudre, ce sont bien les éclairs, c'est bien la nuit, une nuit de désolation, dans l'obscurité de laquelle errent des spectres.

Et quels spectres, — un roi fou, — son bouffon, — un dernier serviteur resté fidèle à l'exil, — et un mendiant.

Beauvallet, qui fait le roi Lear, est splendide dans cette scène quand, les bras étendus, les cheveux flottants, à la bise, il s'écrie :

Vents, soufflez! faites rage; ô vents, crevez vos joues,
Et toi, rauque tempête, ouragan qui secoues
La terre! fais bondir, lance avec les rochers
Ces montagnes de flots par-dessus nos clochers.
Vous, éclairs sulfureux, prompts comme la pensée,
Coursiers au vol ardent de la foudre insensée
Qui fracasse le chêne, abattez-vous sur moi,
Brûlez ma tête blanche; et toi, tonnerre, toi,
Brise le globe entier, et, des cieux où tu roules,
Ecrase la nature, anéantis ses moules;
Disperse d'un seul coup et pour l'éternité
Tous les germes qui font l'ingrate humanité!

LE FOU.

O noncle, une maison bien sèche où l'on m'essuie!...
L'eau bénite de cour vaut mieux que l'eau de pluie.

LEAR.

Pluie et vents, jaillissez — éléments, frappez tous;
Je ne vous taxe pas d'ingratitude, vous!...
Tonnerres, ouragans, monstrueuses familles,

Pluie et feux, vents, frappez, vous n'êtes pas mes filles !
Vous, qui me torturez dans vos jeux triomphants,
Je ne vous avais pas appelés mes enfants;
Je ne vous ai donné ni sceptre ni couronne,
Vous, ne me devez rien, — frappez !

En ce moment, véritablement plein de grandeur, de majesté, de poésie, de tout ce qu'on cherche dans tout le théâtre actuel et qu'on n'y trouve point, la salle, transportée, a éclaté tout entière en applaudissements.

Puis est arrivée la scène du mendiant, si terrible dans Shakspeare, non moins terrible dans son traducteur.

Nul ne s'est inquiété des modifications que M. Jules Lacroix avait fait subir au poëte anglais. Tous les spectateurs, connaissant ou ne connaissant pas Shakspeare, ont accueilli Tom comme un simple mendiant, et tous ont frissonné au terrible *Tom a froid*, répété à chaque instant par cet homme vêtu d'un lambeau de tunique et d'un reste de manteau.

Il faut dire que Taillade, qui faisait Tom, a joué d'une prodigieuse façon toute sa scène. — Taillade est un de ces rares artistes que je citais l'autre jour et qui sont à la hauteur des rôles de Shakspeare. — Taillade et Beauvallet, très-bien secondés d'ailleurs par le bouffon et le comte de Kent, ont fait de cet acte une des apparitions les plus magistrales que nous ayons jamais vues. — Toute la salle était penchée sur la scène.

Dans l'acte suivant, Lear est vengé par ses filles ellesmêmes. Gonerille, prise à la fois par l'ambition et par un amour adultère, empoisonne Régane. Cordélia débarque à Douvres avec une armée française, bat l'armée de Cornouailles ; mais, tout battu qu'il est, Cornouailles attire Lear et Cordélia dans un piége. Cordélia y laisse la vie, et Lear, à qui l'ingratitude de ses filles, la pluie, les vents, les éclairs, la foudre, n'ont pu ôter que la raison, meurt désespéré sur le corps de Cordélia, qu'il a chassée et maudite.

L'œuvre est immense, et l'auteur, grand poëte dans la pensée et dans la forme, lui a laissé son allure toute shakspea-

rienne; aussi le succès a-t-il été complet et le nom de M. Jules Lacroix a-t-il été proclamé au milieu des applaudissements de cet intelligent parterre de l'Odéon, le plus intelligent de tous les parterres.

Mlle Agar, chargée du rôle ingrat de Gonerille, a été tout ce qu'elle pouvait être dans le rôle, — belle et digne. — Sa figure, calme et régulière, se prête peu aux impressions de la colère et de la haine, et j'aime mieux pour elle les sereines régions où planent Andromaque et Esther, que la sphère orageuse où grondent les Camille et les Conerille.

Mlle Sarah Bernhardt est une admirable Cordélia, belle comme les anges et les amours réunis, — pleine de cœur, de sentiment et de poésie, — mais que l'on brisera physiquement en lui donnant des rôles non pas plus forts que son intelligence, mais plus lourds que ses forces. Que deviendrait la pièce, si son charmant interprète venait à faiblir, et qui la remplacerait s'il fallait la remplacer! — En attendant, nous espérons que les applaudissements la soutiendront, — et, Dieu merci, c'est un cordial qui ne lui manquera point.

Quant à Beauvallet, dans tout son rôle, et quant à Taillade, dans son unique scène, nous le répétons, ils ont été au-dessus de tout éloge.

En somme, grand succès pour M. Jules Lacroix, pour le théâtre de l'Odéon et pour toute l'école de 1830, qui dérive de Shakspeare.

Alex. Dumas.

(*D'Artagnan*. — 9 avril 1868.)

On a fait bien du chemin depuis l'époque où l'on sifflait par patriotisme la troupe anglaise venue en France pour représenter Shakspeare. Celui que Voltaire appelait Gilles et qu'il qualifiait spirituellement de sauvage ivre a été reconnu comme un des plus grands poëtes de l'humanité, et il siége parmi les dieux du génie, non loin d'Homère, à côté d'Es-

chyle, les pieds sur l'escabeau d'ivoire, dans le pur rayonnement de l'apothéose.... La victoire est complète.

. . . .

Il faut remercier M. Jules Lacroix, l'auteur du *Testament de César*, de *Valéria* et de *Louis XI*, de ce dévouement envers les grands maîtres qui lui fait abandonner son œuvre propre pour se mettre au service du génie et le traduire dans son vers robuste, ample et coloré. On lui doit déjà *Œdipe roi* et *Macbeth*. Il a non moins bien compris le génie grec que le génie anglais, Sophocle que Shakspeare. D'une main également sûre, il sait tailler le marbre blanc antique et jeter au moule le bronze romantique, bouillonnant comme une lave, et il vient de nous montrer une statue en pied du roi Lear d'une étonnante ressemblance, qu'il a, pour qu'on la vît mieux, désobstruée des intrigues parasites qui en masquaient quelques profils, comme les lierres et les plantes grimpantes voilant à demi la pierre qu'elles enlacent. Mais rien n'a été altéré dans la pensée et la poésie du maître; ce ne sont là que des sacrifices nécessaires d'optique théâtrale. Tout ce qui reste est du Shakspeare pur et franc; chaque vers sonne comme une pièce d'or frappée sur du marbre et ne contient aucune paille.

(*Ici Th. Gautier compare le drame de l'Odéon avec celui de Shakspeare.*)

. . . .

On voit que M. Jules Lacroix a dédoublé cette intrigue qui, dans la pièce de Shakspeare, s'enlaçait comme les serpents autour du caducée. Il a supprimé toute l'histoire de Glocester et de ses deux fils, l'un légitime et l'autre bâtard, dont les luttes fratricides s'enchevêtrent hideusement avec la lamentable histoire de Lear. Il a bien fait sans doute, et au point de vue français la pièce y gagne. Mais un temps viendra, et ce temps n'est pas éloigné, nous l'espérons, où l'on pourra jouer Shakspeare intégralement, sans coupure, sans accommodation d'aucune sorte, en prenant la traduction de François-

Victor Hugo ou d'Émile Montégut, à moins que M. Jules Lacroix n'en fasse lui-même une complète.

Beauvallet est superbe dans le rôle du roi Lear, sa plus belle création peut-être. Sa voix profonde, avec ses tonnerres et ses éclats de cuivre, est faite pour souffler des tirades à travers cette trompette hideuse des malédictions que nulle part Shakspeare n'a fait sonner avec un accent plus terrible dans le mugissement des vents et de la foudre. Taillade n'a qu'une scène, celle du mendiant possédé, du pauvre Tom que Lear rencontre sur la bruyère pendant la nuit d'orage; mais cette scène unique vaut tout un rôle. Il y est si étrangement et si diaboliquement fou qu'il vous donne le frisson; celui-là a véritablement le diable romantique au corps : Mme Agar est une belle et sculpturale Goneril : regard de vipère dans un masque de marbre; et Mlle Sarah Bernhart, qui représente la douce Cordélia, meurt de la plus admirable façon.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*Moniteur universel.* — 14 avril 1868.)

Nous ne voulons pas attendre au feuilleton prochain avant de signaler le succès complet et très-mérité du nouvel ouvrage de M. Jules Lacroix, *le Roi Lear. Le Roi Lear* était, sans contredit, la plus difficile à mettre à notre théâtre de toutes les tragédies de Shakspeare. Chacun sait que *le Roi Lear* est l'un de ces drames primitifs dans lesquels trois ou quatre actions, différentes celle-ci de celle-là, s'entremêlent et se croisent de telle sorte, que plus d'une fois l'intérêt s'arrête et se brise au plus beau moment. Ce grand génie était plein de caprices; il obéissait à l'inspiration plus qu'il n'eût fallu peut-être; enfin, sûr d'être écouté, il ne s'inquiétait guère des lois les plus simples de la logique. Et cependant, quelle immense tentation pour un poëte habile et très-instruit des choses de son art, bon écrivain, plein d'énergie et grand lutteur, de s'emparer en maître absolu d'une pareille fable! Elle

a tenté tous les chercheurs d'aventures, et cette fois l'auteur du *Testament de César* vient d'accomplir cette tâche illustre. Il a respecté naturellement toutes les beautés hors d'atteinte, et ces respects étant rendus à Shakspeare, il n'a pas hésité à trancher dans le vif de ces longs détails. Il a jeté la plus sincère clarté sur le roi Lear, toute pitié sur Cordélia, toute horreur sur Gonerille et Régane. Un nouveau personnage introduit par bonheur dans la grande scène où la folie, et la tempête, et tous les éléments de désordre accomplissent leur chef-d'œuvre, a produit le plus grand effet. Pas un des spectateurs ne s'est douté que ce double rire entre ces deux douleurs ne fût pas de Shakspeare. Voilà certes une fraude éloquente dont M. Jules Lacroix peut être fier.

Donc cette représentation du *Roi Lear* est excellente. Elle a tenu jusqu'à minuit la foule attentive et curieuse; la renommée et l'honneur de M. Jules Lacroix ne pouvaient espérer un plus digne agrandissement.

JULES JANIN.

(*Journal des Débats.* — 10 avril 1868.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

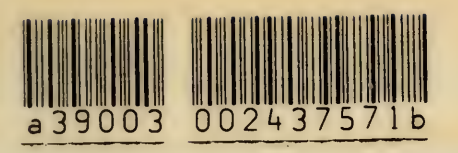




TABLE DU TOME TROISIÈME



Imprimerie Heutte et Ce, à Saint-Germain.


a39003 002437571b